

800

ΒΕΡΟΙΑΣ

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

32047

GRVER-00664

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LE THÉÂTRE DE L'ÂME

(DEUXIÈME SÉRIE)

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

OUVRAGES DE M. ÉDOUARD SCHURÉ

<i>Le Drame musical</i> , RICHARD WAGNER, son œuvre et son idée. 4 ^e édition, 1 volume in-16.....	3.50
HISTOIRE DU DRAME MUSICAL. -- Nouvelle édition, 1 volume in-16.....	3.50
LES GRANDS INITIÉS. — <i>Esquisse de l'histoire secrète des reli- gions.</i> — Rama. — Krishna. — Hermès. — Moïse. — Orphée. — Pythagore. — Platon. — Jésus. — 5 ^e édition, 1 volume in-16.....	3.50
LA VIE MYSTIQUE. — <i>Poèmes.</i> — Sur le Seuil. — La Muse d'Eleusis. — La Courtisane et le rischi. — L'épreuve du Pharaon. — Empédocle, 1 volume in-16.....	3.50
LES GRANDES LÉGENDES DE FRANCE. — Les légendes de l'Alsace, la Grande Chartreuse, le Mont-Saint-Michel et son histoire, les Légendes de la Bretagne et le Génie cel- tique, 3 ^e édition, 1 volume in-16.....	3.50
SANCTUAIRES D'ORIENT. — Égypte, Grèce, Palestine. 1 volume in-8 ^e	7.50
L'ANGE ET LA SPHINGE, roman, 1 volume in-16.....	3.50
LE DOUBLE, roman, 1 volume in-16.....	3.50
SOUVENIRS SUR RICHARD WAGNER, 1 brochure.....	1.00
ESSAI SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE MARGUERITE ALBANA, suivi du <i>Corrège</i> , par Marguerite Albana, 1 vol. in-16...	3.50
LE THÉÂTRE DE L'ÂME, Première Série : <i>Les Enfants de Lucifer.</i> (Drame antique.) <i>La Sœur Gardienne.</i> (Drame moderne.) 1 volume in-16.....	3.50

ÉDOUARD SCHURÉ

LE

THÉÂTRE DE L'ÂME

L'Âme est la clef de l'Univers.
(*Les Grands Initiés.*)

DEUXIÈME SÉRIE

LA ROUSSALKA

(Drame Moderne)

L'ANGE ET LA SPHINXE

(Légende Dramatique)

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1902

Tous droits réservés

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



Δ Ω Ρ Ε Α
ΝΙΚ. ΔΙΑΜΑΝΤΟΠΟΥΛΟΥ
1977

ΔΗΜΟΣΙΑ ΚΕΝΤΡΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ
Αριθμός Εισαγωγής: 32047
Ημερ)νία Εισαγωγής: 30-5-78
Ταξινομικός Αριθμός: 700 G

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

AVANT-PROPOS

Ce volume forme la deuxième série du *Théâtre de l'Ame*, et les deux drames qu'il renferme se rattachent au groupe des *Enfants de Lucifer* et de *la Sœur Gardienne*. Quoique très différents par le sujet, ils sont écrits et conçus dans le même esprit. Je n'ai plus à le définir, l'ayant tenté dans la préface de la première série. Je répète simplement que ces essais s'adressent à ce public restreint mais sérieux, qui croit à la possibilité d'un art dramatique plus intime et plus profond que celui dont se contentent nos foules confuses. Ils font virtuellement appel à une réforme de l'institution théâtrale elle-même par une association groupée dans ce but. Un théâtre, conçu dans cet esprit, ne serait plus ni une spéculation financière ni un simple divertissement. Il deviendrait une fonction sociale et une initiation de l'Ame par la fête de la Vie et de la Beauté.

Je ne me dissimule pas qu'ici moins qu'ailleurs le verbe écrit est un verbe vivant. Une représentation modèle devant un public de choix serait le seul exemple probant, le seul commencement réel de l'art idéaliste que je défends avec plusieurs et auquel j'ai voué le reste de ma vie. Mais, en attendant que les conditions de l'épreuve nécessaire se présentent, l'exemple écrit, si modeste qu'il soit, peut du moins inviter l'élite pensante à la recherche de cet art nouveau et inciter les poètes à sa poursuite.

La seconde série du *Théâtre de l'Âme* poursuit l'œuvre de propagande commencée par la première. Après le verbe écrit viendra le verbe vivant, si la destinée le permet.

La Roussalka est un drame moderne dont l'action se place vers le milieu du xix^e siècle. Mais l'âme des personnages et l'esprit qui les domine est essentiellement contemporain. Ces personnages sont presque tous des musiciens. La musique, reine des mystères et régénératrice de la vie intérieure, est leur centre commun d'attraction. Ils évoluent par elle et autour d'elle. Quelques traits de l'héroïne, Clara Smirnova, ont été empruntés à une biographie de la célèbre chanteuse allemande Wilhelmine

Schroeder Devrient, de celle dont Richard Wagner me disait, en me montrant son buste en marbre dans sa villa de Lucerne : « Voilà ma Muse. Elle m'a fait comprendre tout ce que la voix humaine peut exprimer par le chant. » Mais l'âme du personnage est prise au cœur de la femme contemporaine, dans son aspiration à l'amour libre et à l'expression complète de son individualité par l'art.

Puisque le génie latent de la musique plane sur le premier drame, il servira peut-être d'excuse au second. Je n'aurais jamais songé à écrire un poème d'opéra sur mon roman légendaire *l'Ange et la Sphinx*. Ce fut un musicien, M. Dietrich, élève distingué de Saint-Saëns et organiste à Dijon, qui me le proposa. J'hésitai longtemps, sachant que les drames tirés des romans sont en général des œuvres hybrides. A la fin, je cédai aux instances pressantes du compositeur, que le sujet attirait, et à la fantaisie d'écrire une fois dans ma vie le texte d'un drame musical. Je le fis sans aucun parti pris prosodique, en vers librement modulés sur la mélodie intérieure du sentiment et sur le rythme mouvementé des passions toujours changeantes. Sous cette impulsion, j'en vins à recréer

l'œuvre de fond en comble, au cours de mon travail. Quand je l'eus terminé, il me sembla que mes héros avaient gagné en vérité comme en relief et que le dénouement plus lumineux donnait maintenant au drame intérieur son sens véritable et toute sa portée. J'y avais atteint la clarté, par cette nécessité inéluctable qui force le dramaturge à ramasser l'action en quelques scènes décisives et à se placer toujours au centre de la conscience agissante. J'ai donc cru que cette œuvre présentait un intérêt poétique suffisant pour prendre place dans la deuxième série du *Théâtre de l'Âme*, quoique la musique de mon collaborateur pourra seule lui donner toute sa valeur expressive.

L'âme profonde est l'ouvrière cachée de toute vie féconde et le miroir de tout idéal. C'est pourquoi j'ai appelé *Théâtre de l'Âme* celui qui répond à mon idéal personnel et pour lequel j'ai résolu d'œuvrer jusqu'au bout. Quant au *Théâtre de l'élite*¹ que je conçois comme l'œuvre commune d'une association de penseurs, de poètes, d'artistes et d'amis de l'art, il répond à un concept plus vaste. Car il devrait embrasser tout le monde humain, celui des réalités, des

1. Voir mes articles sur le *Théâtre de l'élite et son avenir*, dans la *Revue des Revues*, du 1^{er} et du 15 novembre 1901.

rêves et des idées, dans l'harmonie d'une pensée sociale et régénératrice. Les tentatives actuelles, il faut le reconnaître, s'enferment pour la plupart dans un réalisme étroit et tendancieux, qui exclue la hauteur des idées et la grandeur des caractères autant que cette mélodie du verbe et cette beauté du geste, qui sont comme le sceau de la suprême noblesse apposé par l'art sur la personne humaine. Je n'en ai pas moins la certitude que l'avenir appartient au théâtre idéaliste dans le sens le plus large du mot et que les courants profonds de l'humanité nous y mènent invinciblement.

Qu'il me soit donc permis de clore ces indications liminaires par une parole d'espérance. Je l'emprunte à un compagnon de lutte, qui entrera bientôt en lice avec une œuvre hardie et forte à laquelle, je l'espère, le combat ne sera point refusé. Je n'hésite pas à citer son témoignage puisqu'il s'adresse à un idéal qui dépasse de beaucoup mon œuvre personnelle : « Il semble à première vue, dit Henry Bérenger dans son *Essai sur le Théâtre de l'Ame*¹, que la dégénérescence des âmes contemporaines ait entraîné avec elle la décadence irrémédiable de l'art théâtral, et que la France en soit où en

1. Perrin, 1901.

était la Grèce après Ménandre et les successeurs d'Euripide. Mais, si d'autre part, on réfléchit à la pénétration croissante des œuvres d'Ibsen et de Wagner dans l'intellectualité publique européenne, si l'on songe qu'un théâtre a pu se fonder à Bayreuth qui est devenu une sorte de pèlerinage pour l'élite spirituelle de l'humanité, si l'on mesure les conquêtes successives de l'idéalisme en ces dernières années, il semble moins paradoxal d'admettre ou d'espérer une renaissance prochaine du *Théâtre de l'Ame* dans l'humanité contemporaine.

« Comment, quand et par qui cette renaissance sera-t-elle accomplie? Quels auteurs, quels directeurs, quels acteurs l'imposeront à l'élite pensante de demain? Sur quelle colline sacrée d'Amérique ou d'Europe s'élèvera le théâtre religieux de l'Individualisme héroïque?

« Nous ne le savons pas, mais nous savons que ce théâtre s'élèvera. Il est le couronnement logique de toute l'ascension humaine. Le Parthénon fut nécessaire à l'Acropole, et Notre-Dame à la Cité. »

ÉDOUARD SCHURÉ.

LE THÉÂTRE DE L'ÂME

LA ROUSSALKA

DRAME EN QUATRE ACTES

Le génie naît de l'amour
et l'art du désespoir.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LA ROUSSALKA

PERSONNAGES

ZÉNO STÉPHANE

CLARA SMIRNOVA

SERGE FÉDRO

JOSY LE TSIGANE

L'ARCHIDUC ADALBERT

CHRISTIAN HEILER

MARTHE

IRMA ZAMOSK

MIKOULA, un serf russe

SEIDLER, second violon

WITZ, premier basson

LORENSKI, premier cor

CARLOS, timbalier

} De la chapelle
de l'Archiduc.

L'action se passe alternativement en Autriche, près des Alpes Styriennes, et en Russie, sur les bords du Volga, vers le milieu du XIX^e siècle.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ACTE PREMIER

AU PAVILLON DE CHASSE DE L'ARCHIDUC

Une salle de fête. Plafond voûté, murs en stuc avec pilastres à cannelures, incrustés aux angles et aux portes. Contre les murs, trophées d'armes surmontés de têtes de cerfs. Au milieu, un lustre de Venise plonge du plafond obscur comme un jet d'eau cristallisé. — A gauche, une porte donne dans l'appartement de l'Archiduc. De ce côté, table ronde et massive, surmontée d'un vase de Sèvres avec un immense bouquet de fleurs des bois. Fauteuils Louis XV autour. — A droite, une large fenêtre cintrée en verrière, reproduisant une scène de chasse : Saint Hubert à genoux devant un cerf que protège une fée nue. — Non loin, un clavecin ouvert sur lequel repose un violon. Auprès, deux chaises et une harpe. Sur le devant, une porte secrète donne dans une tour d'habitation. — Au fond, une large baie ouvre sur un petit lac dormant, environné d'un parc touffu et surplombé de saules pleureurs. Derrière la baie, une terrasse à balustrade de pierre, avec double escalier descendant sur la rive. A l'autre bord, on aperçoit le château de l'Archiduc, style Versailles. A l'horizon, montagnes alpestres.

SCÈNE I

CHRISTIAN HEILER et MARTHE entrent par le fond.

MARTHE suit Heiler et regarde autour d'elle avec un mélange de timidité et d'effroi.

Maître Christian, je n'irai pas plus loin !

HEILER

Nous sommes arrivés, c'est ici le pavillon de

l'Archiduc. Nous y trouverons Stéphane. Assieds-toi, mon enfant.

MARTHE

Je n'oserai jamais. J'ai peur.

HEILER

Et de quoi donc?

MARTHE

Des chambellans, de l'Archiduc, de Stéphane lui-même.

HEILER

La belle affaire! Je voudrais bien savoir pourquoi la fille du luthier Stromwald, l'émule de Stradivarius, se gênerait à la cour, surtout quand elle est sous la garde de Christian Heiler, organiste de l'église Sainte-Élisabeth et grand maître de la musique sacrée chez l'Archiduc Adalbert.

MARTHE, inquiète.

Et puis... mon père va si mal! Je n'aurais pas dû le quitter. Je suis sûre que ses instants sont comptés et qu'il mourra cette nuit!

(Elle met son mouchoir devant les yeux et pleure en silence.)

HEILER

Et c'est pour cela qu'il faut que Stéphane vienne à l'instant même et que vos fiançailles se fassent solennellement en présence de ton père. Le bon Stromwald n'aurait pas sa dernière conso-

lation si, avant de mourir, il n'assurait pas le bonheur de sa fille.

MARTHE

Je vous en supplie, n'en dites rien à Stéphane. Croyez-vous qu'il y pense? Êtes-vous sûr qu'il m'aime? Moi, je n'en sais rien. Car il ne me l'a jamais dit.

HEILER

Stéphane est un taciturne et un distrait, mais je connais mon élève. Ne l'ai-je pas eu trois ans entre les mains? Ne lui ai-je pas enseigné l'harmonie, le contrepoint et la double fugue? Tout ce qu'il a de solide et de bon, il le tient de moi. Il est vrai que, depuis ses derniers succès, il s'émancipe et perd la tête. Mais c'est égal, je le connais à fond et je lui ferai sentir mon autorité. Je te dis, moi, Christian Heiler, qu'il t'aime et qu'il t'épousera pour ton bonheur et pour son salut éternel. Car, si tu ne devenais pas sa femme, il serait perdu à tout jamais, perdu, te dis-je.

MARTHE

Il a toujours été doux et bon avec moi, mais il ne m'aime pas comme je l'aime. S'il m'aimait de ce dévouement sans bornes que j'ai pour lui, il aurait su me confesser. Il s'est penché sur mon cœur comme sur une source de cristal. Peut-être en a-t-il vu le fond, mais il n'a pas su cueillir les tendres fleurs qui poussent sur ses bords et ne

fleurissent que pour lui. Êtes-vous sûr qu'il n'aime pas une autre femme ?

HEILER

Aussi sûr que de mon existence. C'est un cerveau brûlé, mais ses mœurs sont pures et son cœur est droit.

MARTHE

Et cette nouvelle faveur de l'Archiduc ?

HEILER

Oui, voilà le danger. Depuis que Stéphane, premier violoniste du théâtre, est devenu compositeur de son Altesse Impériale, il a changé d'allure. N'est-ce pas une chose étrange, extravagante et immorale qu'un simple musicien, qui devrait passer ses jours et ses nuits à étudier Haendel et Bach, soit hébergé par un prince de sang impérial ? Car voilà où réside maintenant mon élève. Il dort la nuit dans cette tour *(haussant les épaules)* qu'il appelle la Tour du Rêve !... Le jour, quand il ne se promène pas dans le parc, il a pour cabinet de travail une salle de fêtes. Il compose à ce piano, et il lui faut, pour trouver des idées, une fenêtre en verres de couleur, qui représente une femme nue, et une harpe à côté de lui. Tout cela est indigne d'un musicien sérieux.

MARTHE

Alors si l'Archiduc vous proposait de travailler ici, vous refuseriez ?

HEILER

Ce serait autre chose. Moi, je pourrais le supporter; mais lui, ça l'effémine. Aussi que fait-il? (Il va vers le piano et regarde les titres des manuscrits.) *Fantaisies hongroises*; de la musique de bohémiens. *Sérénade triste*; de mon temps elles étaient gaies, maintenant il faut qu'elles pleurnichent. *Symphonie des Nomades*! Voilà qu'il chante les vagabonds, au lieu de faire d'honnêtes cantates et de nobles oratorios. C'est monstrueux!

MARTHE lui prend les partitions et les range sur le piano.

Oh! Tout cela doit être si beau, puisque c'est de lui! N'en dites pas de mal, maître, je vous en prie.

HEILER

Ah! tu es trop bonne. Il va te pervertir aussi. Mais il faut que tout cela finisse!

SCÈNE II

LES MÊMES, SEIDLER, avec un violon, WITZ, avec un basson, LORENSKI, avec un cor, CARLOS, avec un tambour de basque.

SEIDLER arrive par la terrasse; il fait signe à ses compagnons de le suivre.

Pst! Arrivez! (A Heiler, d'un ton moitié solennel, moitié ironique.) Nous venons saluer en passant l'illustre maître que nous avons vu entrer dans ce pavillon.

WITZ

Le prince de la fugue !

LORENSKI

Le roi de la cantate !

CARLOS

Le boulevard de l'oratorio !

HEILER se rengorge.

Assez de compliments, mes amis. Que faites-vous en ces parages ?

SEIDLER

Nous allons à la répétition par le chemin du lac. L'Archiduc a commandé une sérénade pour ce soir, en l'honneur d'une grande dame russe en visite chez lui.

HEILER

Vous n'avez pas vu Stéphane ?

SEIDLER, d'un ton pincé.

Mon illustre collègue est inabordable depuis qu'il est devenu le favori de son Altesse. Perdu dans ses élucubrations, il ne fait plus sa partie dans l'orchestre, et c'est moi qui suis premier violon, en attendant que le grand homme daigne reprendre sa place à mes côtés. Pourtant nous l'avons vu de loin tout à l'heure, tout près d'ici, avec son intime, Josy le tzigane.

HEILER

Comment, il est revenu, ce malandrin, ce mauvais génie de mon élève!

SEIDLER

Oui, depuis ce matin. Ils avaient l'air de se faire des confidences en marchant à pas lents.

HEILER

Maudit bohémien! (A Marthe.) Le temps presse. Il faut que nous trouvions Stéphane! Viens!

(Heiler et Marthe sortent par le fond.)

WITZ, au fond de la terrasse.

Un arpège pour le prince de la fugue!

(Il joue un trait sur son basson.)

CARLOS

Une tarentelle pour le boulevard de l'oratorio!

(Il frappe en rythme sur son tambourin. Tous trois descendent l'escalier en riant.)

SCÈNE III

ZÉNO STÉPHANE, en redingote grise, grand front pensif, le regard lointain. JOSY LE BOHÉMIEN, en jaquette brune, effilochée, à broderies noires, grands anneaux de cuivre aux oreilles, cheveux noirs tombant en couleuvres bleues sur les épaules, teint bistre, yeux luisants. — (Ils sortent de la porte à droite.)

STÉPHANE

Je t'ai montré ma Tour du Rêve. C'est la retraite de mon choix, la grotte farouche de mes doux

songes. Nul n'ose me troubler dans ce dormir délicieux. L'Archiduc lui-même respecte mon asile. Quand j'y suis enfermé, ma solitude est inviolable comme celle des oiseaux dans les feuillages. Là chantent, dans mes veilles, mes chères mélodies. Mais ici, tout le jour, je travaille, j'écris, je compose; et parfois, l'Archiduc vient me surprendre. Voilà ce que je dois à ce prince excellent et magnifique. Tu le vois, je suis presque heureux.

JOSY

Pourquoi pas tout à fait?

STÉPHANE

C'est vrai, je devrais l'être et je ne le suis pas. Ah! toi, tu ne connais pas l'inquiétude du rêve, le tourment de la création. Tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour n'est qu'un jeu d'enfant, une fantaisie d'écolier. Mais je porte là, sous mon front, tout un monde à naître, étrange et grandiose. Ce monde qui ne veut pas sortir, voilà la torture de mes jours, le poids de mes insomnies!

JOSY

Tu es malheureux, Stéphane. Écoute Josy le Bohémien, et tu seras heureux comme lui. Rappelle-toi ce jour où tu venais de jouer divinement dans un concert. Je n'étais qu'un pauvre enfant de quinze ans de la tribu des tziganes errants.

Mais ton jeu m'avait transporté. Je me jetai à tes pieds en te suppliant de m'apprendre le violon.

STÉPHANE

Si je m'en souviens ! Tes yeux jetaient du feu à travers tes larmes, c'étaient des yeux de musicien. Je t'aimai tout de suite.

JOSY

Si tu n'avais pas consenti à me donner des leçons, j'aurais sauté dans la rivière. Mais tu devins mon maître, tu m'adoptas, tu fis de moi ton frère. Quand je compris que Zéno Stéphane avait donné à Josy le Bohémien une autre âme et la divine liberté avec son violon, alors Josy jura que Stéphane serait son unique ami parmi les hommes, que pour lui il traverserait les fleuves et des pays entiers, qu'il accourrait à son appel ; fût-ce de l'autre bout du monde ! Eh bien, frère, aujourd'hui je voudrais te sauver.

STÉPHANE

Comment cela ?

JOSY

Rappelle-toi encore. Car bien des années ont roulé depuis. Une fois maître de mon art, malgré toi je me refis bohémien, et je courus le monde en vagabond avec ma troupe de musiciens. Quand je revins en Hongrie, un jour je t'appelai dans la

steppe où nous campions, et tu vins. Nous te donnâmes une grande fête.

STÉPHANE

Oui, ce furent de beaux jours, les seuls heureux de ma vie.

JOSY

Eh bien, reviens chez nous ! Jamais tu ne seras heureux parmi les palais, les riches et les grands de ce monde. Tu es l'esclave de ceux qui te protègent. Tous les princes t'abandonneront après t'avoir choyé, toutes les femmes te tromperont après t'avoir aimé. Mais vivre errant, à l'aventure, avec des amours toujours nouvelles, dormir dans un chariot roulant, s'éveiller avec les oiseaux de la forêt, épier la lune ensorcelée qui grimpe sur la lande à l'heure du rendez-vous, rouler avec les fleuves dans les vastes plaines, en étreignant sa belle, voilà la seule liberté et le seul bonheur. N'es-tu pas le roi de l'harmonie ? Viens avec nous, Stéphane, et sois notre roi !

STÉPHANE

Nous nous aimons, frère Josy, mais nous ne sentons pas de même. Toi, tu ne vis que dans l'ivresse du moment, dans la joie d'aujourd'hui ; tu ignores la douleur d'hier et de demain. Ton bonheur est le fleuve qui te porte, le vin qui pétille sur tes lèvres, la chanson que tu joues, la

femme qui passe. Mon seul bonheur est dans ce monde obscur que je porte en moi-même, et qui me brisera si je ne puis le mettre au jour! Qui pourrait le faire sortir? Une femme peut-être.

JOSY

Songe aux belles filles qui se promenaient au bord du fleuve, un soir que nous passions en barque. Je chantais une chanson tzigane, tu m'accompagnais sur la cithare. Les coquettes rieuses nous suivaient sur la rive en nous jetant des œillets et des roses. Moi, je sautai à terre et j'en choisis une pour la danse. Toi, tu restas dans la barque à rêver...

STÉPHANE

Et pourtant je ne les ai pas oubliées ces belles jeunesse. Je vois leur sourire, j'entends leur voix. Que de beaux yeux nagent dans mon souvenir comme des fleurs ardentes ou tristes, tulipes noires du désir ou violettes de la mélancolie... que je n'ai point cueillies... que je ne reverrai plus... mystères, regrets éternels!

JOSY

Voilà ton tort! Il faut les cueillir toutes. On aime, on jouit, on souffre, on est trahi, on pleure, on rage, on se venge... et l'on oublie. Mais à chaque femme entrevue, à chaque nouveau désir, le feu d'artifice de l'amour revient incendier le cœur de sa frérie.

STÉPHANE

Ce n'est pas ainsi que je conçois le bonheur. Une seule femme et un seul amour. Recevoir d'elle le baiser souverain qui prend et donne tout, en vivre et en mourir... Ah ! si je l'avais reçu, j'écrirais enfin *La Symphonie de la Vie* !... — Mais je ne connais ni cette femme, ni cet amour, ni ce baiser.

JOSY

Comment ? Tu n'as jamais senti le regard d'une femme s'imprimer comme un fer chaud sur ton cœur ? Ton sang n'a jamais bondi au timbre d'une voix voluptueuse ?

STÉPHANE

Si ! L'autre nuit, j'errais dans la ville. Une seule fenêtre éclairée brillait dans une rue déserte. Une femme invisible chantait dans cette chambre au son d'un clavecin. Je n'ai jamais entendu de voix pareille, si profonde, si chaude et si suave... une voix à vous fondre la moelle des os dans un creuset incandescent, à vous tordre le cœur de joie et d'angoisse. Il y avait tout dans cette voix, toutes les tendresses du ciel, et toutes les flammes de la vie. Elle embaumait d'un fleuve de sons le silence nocturne de la rue. Elle m'a grisé d'un parfum capiteux.

JOSY

Et tu ne sais pas qui est cette femme ?

STÉPHANE

Non, mais cette nuit-là, en rentrant, je composai le *Chant du Désir*, le premier thème de ma grande symphonie.

JOSY

Celui que tu m'as joué tout à l'heure sur ton violon ? Il est superbe. Quel cri de passion ! Je l'ai retenu, je le sais par cœur, je le jouerai à qui veut l'entendre. Mais, dis-moi, n'as-tu pas cherché à découvrir cette femme ?

STÉPHANE

Si c'est mon destin, je la rencontrerai. J'aurai la force de l'attirer par l'incantation de ma musique...

JOSY

Écoute ! une idée ! Je dois jouer ce soir pendant la sérénade, sur le lac. L'Archiduc le veut. Je dirai sur mon violon ton *Chant du Désir*.

STÉPHANE, passionnément.

Oui ! Fais cela !

(Il porte la main à son cœur et chancelle.)

JOSY, le soutenant.

Qu'as-tu ?

STÉPHANE

Une joie trop violente... Tu sais, je souffre du cœur quelquefois... (Se remettant.) Ce n'est rien. Je

sens que mon inconnue va venir... que je la verrai ! Pourrai-je le supporter ? Voir cette femme... et devenir l'artiste que je veux !... (Il embrasse Josy.) Merci, mon seul ami, toi seul me comprends. Tu ne feras pas de faute au moins !

JOSY

Sois tranquille. Cousins en amour et frères en musique. Adieu, je vais parler au chef d'orchestre.

STÉPHANE

Au revoir.

(Josy sort par le fond. Stéphane rentre dans la tour.)

SCÈNE IV

CLARA SMIRNOVA, en robe de velours vert, échancrée sur la poitrine. Chapeau Rubens même couleur, à plumes d'autruche noire, cheveux roux à bandeaux crêpelés, éventail Louis XV, col nu, visage fier, allure dégagée. L'ARCHIDUC, en costume de gala, taille élancée, tête fine et grave, lui donne le bras. Ils entrent par la terrasse. L'Archiduc tient à la main une pancarte à bordure dorée.

CLARA

Délicieuse promenade sur ce lac de rêve ! Mais Altesse, je serais coupable d'écouter plus longtemps vos déclarations. Lisez-moi le cérémonial pour votre réception de ce soir. Cela vous calmera.

L'ARCHIDUC

Il est si doux d'oublier mes ennuis près de vous !

Pourquoi me rappeler ma chaîne, ma damnation, mon triste métier d'Archiduc ?

CLARA

Il est si amusant votre métier !

L'ARCHIDUC

Pour les autres, oui ; mais pour moi, quel enfer ! (Montrant sa pancarte.) Aux princes couronnés un discours de vingt lignes ; aux princes médiatisés, dix lignes ; aux principicules, une ligne. Voici la liste des saluts profonds aux duchesses et des gracieuses inclinaisons de tête aux simples baronnes. C'est mon chambellan qui a composé ce chef-d'œuvre, mais il faut que je le sache par cœur, si je ne veux pas être grondé. N'est-ce pas effrayant ?

CLARA

Pauvre Archiduc !

L'ARCHIDUC

Parlez-moi du théâtre ! Dans ce fatras de décors, entre les oripeaux des acteurs et le fard des actrices, sous la poussière des planches et la poudre de riz, je respire, je suis homme. Les yeux s'allument et se défient, les hommes hurlent, les femmes piaffent. Mais au moins cela sent la nature ; je hume de la vie.

CLARA

Quel goût singulier !

L'ARCHIDUC

Il y a un an, quand vous débutiez sur mon théâtre, n'étiez-vous pas de mon avis ? On était venu des quatre coins du monde entendre une grande dame russe chanter le rôle de Donna Anna dans le « Don Juan » de Mozart. La société vous blâmait, vos rivales escomptaient votre échec. — Quand vous parûtes, ce fut une stupéfaction et un triomphe. Jamais on n'avait entendu cette puissance de voix, ni vu cette fougue de jeu. En Donna Anna, vous n'étiez pas seulement le génie de la vengeance, mais votre amour tragique pour Don Juan grondait comme un volcan, sous vos imprécations. Quant à moi, j'ai compris pour la première fois, en vous écoutant, la fille du Commandeur et le génie de Mozart.

CLARA

Mon Dieu, que tout cela est loin de moi !

L'ARCHIDUC

Et le lendemain de cette victoire, quand tout le monde s'attendait à vous voir choisir la carrière pour laquelle la nature vous a créée, prise de je ne sais quel caprice, vous plantez-là vos couronnes et vos admirateurs pour disparaître dans vos steppes. Et la Rosalba, ma première chanteuse, exaspérée de votre triomphe, me jette sa démission à la tête !

CLARA

Votre maîtresse ! (Riant.) Quel dommage. Vraiment, Altesse, j'en suis désolée.

L'ARCHIDUC

C'est ainsi, comtesse, que vous me récompensez. Pourtant vous revoilà, bel oiseau de passage. Le cygne mystérieux du Nord est revenu. Eh bien, ce que je n'ai pas osé vous dire alors, je vous le dis aujourd'hui. Voulez-vous être la reine de mon théâtre, et ma femme ?

CLARA

Votre femme... morganatique ?

L'ARCHIDUC

Pourquoi non ? Aucune reine ne serait plus reine que vous. Je vous promets que tous les souverains suivraient mon exemple et seraient à vos pieds.

CLARA, tendant la main à l'Archiduc.

Merci, Altesse. Voilà des preuves d'amitié qu'on n'oublie pas. Mais brisons-là, je vous prie. J'ai dit adieu au théâtre et à ses faux mirages. C'est la vie que je veux avec tous ses risques et sa mâle beauté. Je vous l'ai dit : le sort en est jeté, mon choix est fait.

L'ARCHIDUC

Alors décidément vous épousez Fédro ?

CLARA

Je suis sa fiancée depuis trois jours. Le mariage se fera dans un mois à l'église de mon domaine.

L'ARCHIDUC

Me croyez-vous un véritable ami ?

CLARA

Un ami à toute épreuve et un prince digne de sa race.

L'ARCHIDUC

Eh bien, je vous en supplie, épousez qui vous voudrez, mais pas cet homme.

CLARA

Qu'est-ce à dire ?

L'ARCHIDUC

C'est un aventurier qui ne vous aime pas, qui vous exploitera et vous dépouillera sans vous laisser une loque.

CLARA, enjouée.

Votre Altesse est un peu jalouse. Je lui pardonne, car cela me flatte. Mais où prend-elle l'audace de parler ainsi de Serge Fédor, mon fiancé ?

L'ARCHIDUC

J'ai sur lui les plus mauvais renseignements. Le jeu et les femmes sont ses moindres défauts. Il

est ingrat, perfide, hypocrite, et de plus capable des plus basses intrigues. Ce grand séducteur est le plus rusé et le plus implacable des tyrans.

CLARA, fâchée.

La preuve ! La preuve de tout cela ?

L'ARCHIDUC

Il s'est vanté, il y a trois jours, devant plusieurs officiers, qu'une fois votre mari il vous dominerait et ferait de vous sa très humble servante dans votre propre château.

CLARA, haussant les épaules.

Et vous écoutez ces contes de corps de garde ?
(Avec énergie.) Maudits soient les hommes qui ne trouvent leur plaisir que dans le mal et n'ont pas honte de toucher de leurs mains ignobles à ce qu'il y a de plus pur et de plus sacré ! Grâce à eux, sachez-le, ma foi en cet homme est devenue inébranlable. Voilà ce qu'ils ont obtenu par leurs calomnies !

L'ARCHIDUC

Comme vous croyez à vos chimères !

CLARA, tressaillant.

Voici Fédro.

SCÈNE V

L'ARCHIDUC, CLARA, FÉDRO, en capitaine russe, bottes à l'écuillère, pourpoint à brandebourgs, dolman gris et bonnet de fourrure.

FÉDRO s'incline profondément devant l'Archiduc.

Altesse, je vous rends mes hommages. Excusez ma présence importune. J'ai deux mots urgents à dire à la comtesse Smirnova. Une seconde seulement et je vous laisse.

(L'Archiduc s'incline froidement.)

CLARA tend la main à Fédro.

Bonjour, Serge. Tout d'abord, il faut que vous connaissiez les méchants bruits qui courent sur vous. Voilà ce qu'on vient de rapporter à Son Altesse l'Archiduc, qui n'y croit pas, du reste. Vous auriez dit à des officiers, qu'une fois mon mari, vous me réduiriez en esclavage dans mon propre château. Est-ce vrai ?

FÉDRO, sévère et hautain.

Le croyez-vous ?

CLARA

Jamais !

FÉDRO

Si vous aviez douté, Clara, je n'aurais pas répondu. Mais, puisqu'il en est ainsi, apprenez ce

que j'ai dit à ces messieurs qui me reprochaient de vous sacrifier un an de ma carrière. Je leur ai répondu : « Il n'est rien que je ne sacrifierais pour un amour comme celui de Clara Smirnova. On peut devenir l'esclave d'une femme qui consent à devenir la compagne d'un grand dessein ! »

L'ARCHIDUC

Et ce dessein ?

CLARA, vivement.

C'est notre secret. (Bas à Fédro.) Pourquoi êtes-vous venu ?

FÉDRO tire un parchemin de sa poche, à voix basse.

Pour cette bagatelle. Le contrat que nous devons signer ce soir, chez vous. Mais ce n'est qu'un prétexte pour vous voir un instant.

CLARA

Le contrat de mariage ? C'est vrai, je n'y pensais plus. Si ce n'est que cela, je puis le signer ici.

FÉDRO, bas.

Devant l'Archiduc ? Je ne veux pas.

CLARA, de même.

C'est moi qui l'exige. Laissez-moi faire. (Elle prend vivement le parchemin de la main de Fédro qui fait involontairement un geste d'effroi promptement réprimé.) Tenez, Altesse, vous allez voir comment je répons à mes ennemis. Je

vais signer devant vous mon contrat de mariage.

L'ARCHIDUC met son lorgnon.

Cela m'intéresse hautement. Je suis vraiment curieux de le connaître.

FÉDRO

Ce serait abuser des moments précieux de Votre Altesse. Nous remettrons cette affaire à demain.

(Il veut prendre le parchemin à Clara qui s'y refuse.)

CLARA, impatientée.

Vous savez bien que toutes ces paperasses m'ennuient. Puisqu'il faut que cela soit, traitons l'affaire sur-le-champ, et qu'il n'en soit plus question. Je le veux !

FÉDRO, payant d'audace.

Alors, c'est bien. Lisez vous-même.

CLARA déploie le parchemin et lit.

« Le capitaine Serge Fédro, en épousant la comtesse Clara Smirnova, renonce pour un an à son service dans le Caucase, ayant obtenu un congé du tsar pour se consacrer tout entier au bonheur et aux intérêts de sa femme, faute de quoi il perdrait tous les droits qui découlent de son mariage. (A l'Archiduc.) Il prend des précautions contre lui-même. Voyez comme il est bon !

L'ARCHIDUC

Ce n'est pas tout, comtesse. Continuez, je vous en prie.

FÉDRO, bas à Clara d'une voix insinuante.

Laissez-moi achever pour lui fermer la bouche.

(Il lui dérobe la feuille d'un geste caressant.)

CLARA

Soit. Dépêchez-vous.

FÉDRO, lisant.

« Par contre, la comtesse s'engage à suivre son mari, au bout d'un an, au Caucase et n'importe où l'appellera son devoir... »

CLARA

Oh ! cela, avec bonheur !

L'ARCHIDUC

Puisque je suis témoin, à mon tour d'achever.

(Il fait mine de prendre le parchemin.)

FÉDRO retire sa main sèchement.

Pardon, Altesse. C'est une affaire entre la Comtesse et moi. Je respecte Votre Altesse impériale qui me fait tort, mais je n'obéis qu'au tzar. (Haut à Clara.) Voulez-vous signer, mon amie ? (Bas à son oreille.) Signez vite, je vous en supplie ! Sinon, je vais souffleter l'Archiduc et cela finira mal.

L'ARCHIDUC

Prenez garde, comtesse, il y a d'autres clauses. Ce sont les plus importantes, j'en mettrais ma tête au feu !

CLARA

Ah ! j'en ai assez ! (Elle arrache le papier à Fédro, s'approche de la table et trempe la plume dans l'encrier.)

L'ARCHIDUC

Un coup d'œil aux dernières clauses, je vous le demande en grâce !...

CLARA s'assied et pose la main sur le contrat.

Regardez-moi, Altesse, vous qui ne croyez à rien. Voulez-vous savoir ce qu'est la foi en amour ? (Elle pose son bras sur le bas de la feuille.) Je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans ces clauses. (Elle signe, se lève et rend le papier à Fédro.) Voilà comment agit une femme qui sait aimer !

L'ARCHIDUC

Malheureuse !

CLARA

Enfin, je me sens libre ! Dussé-je payer ce moment de tout le sang de mon cœur, je ne le regretterai pas. Dans cette minute j'ai connu le bonheur de croire ! (Elle se retourne vers Fédro qui a remis le parchemin dans sa poche. Une joie sauvage éclate dans ses yeux, mais il est blême de rage et d'une terreur rentrée.) Fédro, tu es tout pâle, qu'as-tu ?

FÉDRO, se reprenant.

Rien, mon amie, rien.

CLARA

Qu'as-tu donc, grand Dieu?

FÉDRO, froidement, à voix basse.

Vous m'avez fait souffrir, avec votre Archiduc.
Mais je vous pardonne.

CLARA regarde Fédro dans les yeux.

M'aimes-tu, maintenant? Allons! Je veux le savoir!

FÉDRO, avec un feu sombre dans les yeux.

Oui... follement... A demain! (Il se retourne vers l'Archiduc et le toise avec hauteur, puis s'incline profondément.) Altesse, je suis votre humble serviteur!

(Il sort par le fond.)

L'ARCHIDUC ôte son lorgnon.

Ou je ne suis qu'un sot, ou vous venez de signer votre suicide.

CLARA, dans un transport de joie fébrile et de défi.

Bah! ne se suicide pas qui veut! Se suicider fièrement, c'est encore une façon d'être soi-même et de braver le destin! J'irai jusqu'au bout de mon désir et je viderai la coupe de ma destinée!

L'ARCHIDUC remet son lorgnon et regarde Clara avec stupeur.

Elle est folle, mais superbe !

(Il laisse tomber sa pancarte.)

CLARA la ramasse et la lui rend avec une révérence.

Altesse, n'oubliez pas le cérémonial.

(Pendant ces derniers mots, Stéphane apparaît sous la porte. Il marche sans voir personne, comme dans un rêve, vers le piano et prend quelques accords.)

L'ARCHIDUC

Voici le maestro dont vous vouliez faire la connaissance, comtesse.

CLARA

C'est vrai, je l'avais oublié. (A part.) Des oiseaux noirs ont frôlé mon cœur. Une âme musicienne les chassera peut-être.

L'ARCHIDUC, appelant.

Hé ! Stéphane !

STÉPHANE, se lève en sursaut.

Pardon ! Je n'avais pas vu Votre Altesse.

L'ARCHIDUC

Toujours dans votre Tour du Rêve ! Vous faites bien. C'est là que chantent pour vous les mélodies qui nous ravissent. Comtesse, je vous présente Zéno Stéphane, le premier de nos musiciens.

Mon jeune ami, voici la comtesse Clara Smirnova qui veut vous connaître. Je vous présente en elle la première cantatrice du monde. Maintenant je vous quitte. Mon chambellan m'appelle.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE VI

CLARA, STÉPHANE

CLARA considère Stéphane un instant en silence, à part.

La pâleur de la pensée au front et dans les yeux la profondeur insondable du rêve...

STÉPHANE, à part.

Quel rayon dans cette femme!... Elle vibre et fulgure dans son silence.

CLARA fait un pas vers lui.

Maître Zéno Stéphane, excusez ma hardiesse... Oui, j'ai voulu vous voir.

STÉPHANE, à part.

Oh ! cette voix!... serait-ce mon inconnue?...
(Haut.) Vous connaissez donc mes œuvres ?

CLARA

Aucune de celles qui font votre gloire. Mais j'en connais une que la foule ignore. Un hasard m'a fait pénétrer dans le secret de vos improvisations. L'autre jour, je passais seule au pied de la tour qui vous sert d'asile. Derrière la sombre muraille, un violon jouait un air si suave, si passionné, que je fis halte, l'oreille tendue, appuyée contre un saule et penchée sur l'onde immobile. Deux fois le violon reprit sa pénétrante mélodie. Quand il se tut, j'étais encore sous le charme. Le lendemain je demandai à l'Archiduc quel artiste merveilleux habitait la tour mystérieuse. Il me dit que c'était vous. Voilà pourquoi j'ai voulu vous connaître et vous remercier. (D'une voix caressante.) M'en voulez-vous, maître Stéphane ?

STÉPHANE, d'une voix étouffée.

Madame... je suis surpris... je suis ému de vos paroles... Avant de vous répondre, permettez une question. Il y a huit jours, j'errais la nuit dans la ville voisine. Dans la rue déserte, une voix de femme sortait d'une fenêtre éclairée. Elle chantait *le Voyageur de Schubert*, le chant sublime qui se termine par ce cri désolé : « Le bonheur est là où je ne suis pas ! » Était-ce vous ?...

CLARA

Oui, c'était moi.

STÉPHANE, avec un cri de triomphe.

Ah ! j'en étais sûr !

CLARA

Que voulez-vous dire ?

STÉPHANE

Jamais aucune voix ne m'a touché comme la vôtre. Elle a fait vibrer des cordes inconnues dans tout mon être. Cette nuit-là, je composai le *Chant du Désir*. C'est lui que vous m'avez entendu jouer dans la Tour du Rêve. J'espérais, sans y croire, que mon incantation vous amènerait jusqu'à moi, que j'aurais le bonheur de vous voir, ne fût-ce qu'une seule fois... et vous êtes venue... Merci !

CLARA s'assied sur un fauteuil, à distance, et s'accorde, songeuse à la table.

Double coïncidence, étrange et fatidique, en vérité ! (D'une voix plus basse.) Et si je vous disais, moi, ce que j'ai fait après avoir entendu votre *Chant du Désir* !

STÉPHANE fait un pas vers elle.

Dites-le moi, je vous en supplie !

CLARA se lève brusquement.

Non. C'est impossible. Ah ! c'est absurde, c'est fou, et c'est divin quand même ! (Calme et grave tout à coup.) Ce qui se passe entre nous est si extraordi-

naire que je ne le comprends pas encore. Est-ce de la sorcellerie? Il y a un charme dangereux dans votre violon.

STÉPHANE

Celui de votre voix est bien plus redoutable.

CLARA

Je ne sais, mais il est sûr que par l'invisible échange de nos pensées à travers la musique, il s'est établi entre nous un lien bien plus subtil et plus profond que les liens ordinaires du monde, un lien d'âme que je sens indissoluble, tant il est pur et sacré.

STÉPHANE

Vous l'avez dit, je le sens comme vous.

CLARA

Oui, indissoluble, malgré tout. Écoutez, ami. Puisque ma voix vous a inspiré cette mélodie, qui a eu sur moi cet étrange pouvoir, il faut que je sache votre vie. Après, je vous dirai le fond de la mienne, que personne ne connaît encore. Nous nous devons cela l'un à l'autre. Car maintenant nous pouvons tout nous dire, n'est-ce pas?

STÉPHANE

Oui, tout! Comme vous êtes bonne!

CLARA ôte son chapeau et le dépose sur la table.

J'ai peur que non, je suis franche, voilà tout!

(Ils vont s'asseoir l'un près de l'autre sur deux chaises, près du piano.)

Voyons, maître Stéphane, comment êtes-vous devenu musicien?

STÉPHANE

Dès ma plus tendre enfance, en écoutant chanter ma mère.

CLARA

Elle était donc musicienne? Oh! contez-moi cela.

STÉPHANE

Je suis fils d'un pauvre médecin de Hongrie et d'une Polonaise émigrée, de famille noble. Quand ma mère, femme pâle et tranquille, chantait en s'accompagnant au piano, une autre âme se réveillait en elle, ardente et tumultueuse. J'en éprouvais une douceur pleine d'angoisse. Un violoniste de son pays, un Polonais, venait souvent l'accompagner. Haletant, hors de moi, j'écoutais de la chambre à côté, près de la porte. Alors, au son de ce violon et de cette voix, je ressentais une telle émotion que je me roulais par terre dans je ne sais quelle torture, mêlée de larmes et de volupté. Hélas! dans la voix de ma mère, je pressentais, sans le savoir, la passion de l'amour, toute l'immensité de la douleur humaine et du désir inaccompli.

CLARA

Pauvre enfant! Votre mère et son violoniste étaient bien imprudents.

STÉPHANE

C'est à eux pourtant que je dois le réveil de mon âme de musicien. Bientôt le Polonais partit. Il laissa à ma mère son violon et ne revint plus. Depuis ce jour, elle n'ouvrit plus le piano et ne chanta plus une note. En vain je la suppliai de me faire entendre encore sa voix si chère et si troublante. De mois en mois, je la vis dépérir. La veille de sa mort, elle plaça la pauvre viole entre mes bras d'enfant et me dit : « Stéphane, je te lègue cet instrument; c'est mon plus précieux trésor. Ne le quitte jamais; il sera ton consolateur. Souviens-t'en, mon fils, la vie n'est que souffrance. Le bonheur n'est que dans la musique et dans l'au-delà ! » Voilà comment, tout jeune, je suis devenu musicien.

CLARA, très sérieuse.

Je comprends maintenant le pouvoir tragique de votre violon. Il est hanté par la douleur et le désir.

STÉPHANE

Vous connaissez mon plus intime secret. Me direz-vous le vôtre ?

CLARA

Aucun ange n'a veillé à mon berceau. Ma mère mourut quand j'avais deux ans. Mon père, un gentilhomme chasseur et misanthrope, vivait seul

dans son domaine près du Volga. Je grandis dans ma solitude, libre comme un poulain. Aucun maître ne put me dompter. Tous les jours, jamais lasse, je parcourais la steppe onduleuse sur ma jument cosaque, galopant vers les lointains sans bornes qui attirent en fuyant toujours. Dans une de mes courses, j'avais dix-sept ans à peine, je rencontrai, à la lisière d'un bois, un petit pâtre de quinze ans qui me tendit un bouquet de fleurs sauvages. Il semblait malade et triste. Je le remerciai et pris les fleurs en souriant. Bientôt, j'appris que l'enfant mourant me réclamait. Jamais je n'oublierai le regard de l'enfant étendu sur son lit, à mon entrée dans l'isba. « Chante-moi quelque chose », me dit-il. Je lui chantai une berceuse. Ses yeux ne me quittaient pas, ils nageaient dans un ravissement céleste. Je le veillai toute une nuit, et quand il expira, ce furent mes lèvres qui fermèrent ses beaux yeux transfigurés... Alors sa mère, terrifiée, dit en tombant à genoux : « Seigneur Dieu, le baiser de la baryna est comme celui de la Roussalka, il donne la mort ! »

STÉPHANE, avec un léger frisson.

Qu'est-ce qu'une Roussalka ?

CLARA

L'ondine du fleuve, dont l'amour, selon la

croyance du peuple, est dangereux aux hommes. Il renferme un don divin, mais ceux qui le provoquent ne vivent pas longtemps. — La mort de ce petit moujik fut ma première grande douleur et une révélation terrible de la vie. Elle me laissa dans l'âme un mélange de pitié, de tendresse et d'infini désir. Je tombai dans une mélancolie noire. Il me prenait envie d'entrer dans un de ces couvents de femmes nobles, qui passent leur vie à soigner les pauvres et les malades. Mais un sang fougueux brûlait mes veines, une curiosité ardente me dévorait. Cet au-delà divin que vous cherchez dans l'art, je le cherchai dans l'amour ! (Elle cache ses yeux avec sa main.) Horreur et misère de la réalité ! Je ne vous raconterai ni mon mariage, ni mon veuvage, ni mes tristes aventures... Tout cela est pénible, banal, humiliant. On voudrait oublier, mais on ne peut pas. Sachez seulement que dans toutes mes tentatives de bonheur, dans mes plus tumultueuses folies, jamais je n'ai perdu la nostalgie de ce regard d'enfant extasié, du pauvre petit moujik expirant... (Elle laisse tomber son visage sur son bras, appuyé au dossier de la chaise.)

STÉPHANE se lève.

Comment ? Vous, jeune, riche, ardente, vous qui connaissez l'élite des cours européennes, qui avez remporté un triomphe au théâtre, vous n'auriez pas rencontré l'amour ?...

CLARA relève brusquement la tête et plonge dans le vide un regard sauvage, fasciné.

Eh bien, si!... j'ai rencontré quelque chose d'autre... de plus terrible et de plus puissant encore... (Se reprenant.) Mais je n'ose parler... Vous allez me haïr... me mépriser peut-être...

STÉPHANE

Jamais, eussiez-vous commis un crime! Confiez-vous à moi comme à un frère.

(Le jour commence à baisser.)

CLARA

Soit! Il y a trois mois, dans une fête, le regard impérieux d'un homme se posait sur moi. Pourquoi prit-il possession de tous mes sens, de toute ma pensée? Je n'en sais rien. Il me faisait peur et m'attirait. Depuis ce jour, cet homme s'est attaché à mes pas et me suit partout, m'offrant son amour et sa vie. Pourtant, je résistais. Ma volonté, fière de son indépendance, sentait qu'elle allait abdiquer pour la première fois. J'eus des révoltes, des inquiétudes, des terreurs. Quelque chose en moi se rebellait contre toutes mes sensations...

STÉPHANE, haletant.

Alors?

CLARA se lève et prononce d'une voix mystérieuse.

L'autre soir... après avoir passé sous la Tour

du Rêve et entendu votre violon magique... je sentis un tel retour de toutes mes nostalgies... qu'en revoyant cet homme... je me promis et me donnai tout entière...

STÉPHANE

Et cet homme s'appelle ?

CLARA, d'un ton résolu.

Serge Fédro. Nous partons demain pour la Russie. Dans un mois nous serons mariés. C'était ma destinée... Votre mélodie me l'a dit, en ce soir fatidique...

STÉPHANE la regarde fixement avec amertume.

Ah ! vous l'avez bien comprise, ma mélodie !.. C'est juste ! Le musicien n'est-il pas fait pour donner aux autres les bonheurs qu'il n'a jamais connus et qu'il ne connaîtra jamais ?... Je vous félicite, Madame, vous avez trouvé votre au-delà dans l'amour ; moi, je sais maintenant que je ne trouverai pas le mien dans ma musique !...

CLARA, surprise.

Que dites-vous ?... Pourquoi ?...

STÉPHANE, avec mélancolie.

J'ai senti l'approche de mon génie... mais il s'est envolé.

CLARA

Eh quoi? l'art divin ne vous sourit-il plus? Ne venez-vous pas de mesurer sa puissance? Votre part est peut-être la meilleure. Donnez-vous tout entier et sans réserve à l'art sacré. Il vous possédera, et par lui vous posséderez l'univers!

STÉPHANE

Il est trop tard! Il aurait fallu ne pas vous voir. Au son de votre voix, un torrent de lave est entré dans mes veines. Comment trouverais-je mes mélodies, sans vous qui êtes la Mélodie vivante? Comment écrirais-je *la Symphonie de la Vie* sans la vie elle-même?...

CLARA, émue et tendre.

Enfant, vous ne connaissez pas encore la vie! Moi, je ne vous oublierai pas, mais vous m'oublierez sûrement. Un jour peut-être reviendrai-je du Caucase lointain, avec celui qui sera devenu un héros illustre. Mes traits seront flétris par l'âge, une douce mélancolie aura fait place aux couleurs brillantes de la jeunesse. Vous serez devenu le maître glorieux que vos amis attendent. Bien des couronnes seront tombées sur vos pas, bien des femmes vous auront aimé. Et je viendrai m'asseoir dans une salle de fête pour écouter *la Symphonie de la Vie*. Quand la salle croulera sous les applaudissements, vous me regarderez

sans me reconnaître et vous direz : « Quelle est cette femme qui pleure?... »

STÉPHANE se lève, furieux.

Ah! vous croyez cela? Eh bien, il n'en sera rien! Je dis adieu à l'art, à mon génie, à mon rêve de beauté. Je vais me faire Bohémien! Foin des désirs inaccomplis, foin de la vie incomplète, foin des amours misérables quand on a entrevu le grand amour, foin des créations chétives quand on a entrevu l'œuvre sublime et impossible! Je briserai ma carrière avec ce violon! (Il saisit l'instrument et fait le geste de le briser.)

CLARA lui prend le bras.

Arrêtez! Je vous défends de commettre un crime!... (Elle prend le violon et pose ses lèvres sur les cordes.) Cher instrument, qu'il soit béni. (Elle replace le violon sur le piano.) Soyez fort, soyez grand, et votre bonheur surpassera le mien. Vivez pour votre œuvre. De loin, je veillerai sur vous. Je le promets; ai-je votre promesse?...

STÉPHANE

Oui... à une condition.

CLARA

Laquelle?...

(La nuit s'est faite. On aperçoit, par la baie, une barque illuminée qui glisse sur le lac. Le violon de Josy chante dans le silence.)

STÉPHANE

Écoutez : c'est mon *Chant du désir* !... Votre voix m'a révélé la vie, vos lèvres brûlantes ont consacré mon instrument. Une minute, une seconde de votre amour doit suffire à toute mon existence. Je réclame, de votre bouche, sur mon front vierge de bonheur... le baiser de la Roussalka !

CLARA, effrayée.

Le baiser de la Mort ?

STÉPHANE, avec transport.

Non, de l'Immortalité !

CLARA

Stéphane...

STÉPHANE

Au nom de l'enfant de la steppe...

CLARA lui prend les deux mains, dans une indicible émotion.

Oui... Je te le dois, Stéphane... (Il se laisse aller sur la chaise, près du piano ouvert, sa tête se renverse sur le pupitre. Clara prend une rose blanche fixée à sa gorge et la laisse tomber sur le violon.) Toutes les joies de la vie que je ne puis te donner, je les donne à ta lyre aimée ; qu'elle en reste embaumée à jamais. Puisses-tu trouver Dieu dans ton art. Je voudrais verser sur toi, en un seul regard, des torrents d'inspiration et de bonheur... En cette minute divine, Clara t'aime... et donne à

ton génie tout le feu sacré de son âme... dans un baiser d'adieu!...

(Elle se penche sur lui... prend sa tête entre ses mains et le baise au front.)

STÉPHANE se lève en sursaut.

Clara, je t'aime!... (Un domestique apporte un candélabre et le pose sur la table. Au même moment, l'Archiduc paraît sur la terrasse.)

CLARA

Silence!... L'Archiduc!

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'ARCHIDUC

L'ARCHIDUC

Eh bien! chère comtesse, que dites-vous de notre maëstro?

CLARA

Ce sera un grand artiste... Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi, songez-y!

L'ARCHIDUC

Je m'en souviendrai. Voulez-vous entendre la fin de la sérénade sur le lac?

CLARA remet son chapeau.

Volontiers. Au revoir, Zéno Stéphane!

(Elle lui tend la main. Stéphane la lui baise.)

STÉPHANE

Adieu, Madame. (Clara prend le bras de l'Archiduc et sort avec lui. Sur la terrasse elle se retourne et fait à Stéphane un dernier signe d'adieu. Stéphane qui l'a suivie d'un geste éperdu, retombe sur sa chaise.) Partie!...

SCÈNE VIII

STÉPHANE, HEILER

HEILER, accourant.

Stéphane! Stéphane! (Il le secoue.) Tu n'entends pas?

STÉPHANE, comme un homme qui se réveille.

Qu'y a-t-il? Où suis-je? Qui êtes-vous?

HEILER

Pardieu! Je suis ton maître, Christian Heiler, et toi, tu te caches dans ton maudit repaire. Voilà deux heures que je te cherche! Qu'as-tu fait tout ce temps?

STÉPHANE

Je ne sais pas... je rêvais... je travaillais.

HEILER

Dépêche-toi et viens. Le luthier est mort. Marthe, désespérée, t'attend.

STÉPHANE

Quelle Marthe?

HEILER

Marthe Stromwald, ta fiancée. Grand Dieu ! Si tu ne viens pas la consoler ce soir, tu n'es qu'un misérable, et si tu n'en fais pas ta femme, je te renie !...

STÉPHANE

C'est vrai... j'oubliais...

(Il prend la rose à demi effeuillée sur le violon et la cache dans son sein.)

HEILER

Ah ça ! qu'as-tu donc ? Viendras-tu ?

STÉPHANE se lève et met son chapeau avec une résolution subite.

Oui, Marthe !... le travail... le devoir ! (Passant la main sur son front.) Mais qui effacera jamais de mon front le baiser de la Roussalka ?

(Il sort à pas rapides par le fond.)

HEILER, resté seul.

Du génie ?... peut-être... (Hochant la tête.) mais pas de méthode !

(Il sort à pas lents avec des gestes d'impatience.)

RIDEAU

ACTE II

CHAMBRE D'HABITATION DANS LA MAISON DE MARTHE

Ameublement patriarcal. Porte au fond. A gauche, un bahut surmonté d'une petite étagère avec des livres, et un vieux clavecin. Deux portraits de famille accrochés au mur. Sur le devant, une table à écrire, chargée de papiers épars. — A droite, au fond, baie vitrée avec fenêtres à carreaux. Sous les vitrages, l'établi du luthier Stromwald, demeuré intact. On y voit un étau, divers instruments de menuiserie, des cithares, des violons et un violoncelle. Contre le mur de droite, un grand poêle. Sur le devant, un banc de bois sculpté. — Porte à gauche. Une cage d'oiseau est suspendue à la fenêtre.

SCÈNE I

MARTHE, STÉPHANE

MARTHE entre pensive et sérieuse par la porte de gauche. Elle s'arrête près de la table, s'assied dans le fauteuil et baisse la tête, puis la relève subitement.

Il le faut ! (Elle marche précipitamment vers le bahut et en retire une cassette sculptée en bois de chêne. Elle se rassied dans le fauteuil, ouvre la cassette et en sort un paquet de lettres enveloppées d'un ruban bleu.) Oui, ce sont bien mes lettres de jeune fille. Elles sont là, toutes. Comme elles ont jauni ! Et voilà les pervenches desséchées comme son amour éphémère. Dire que tout cela n'est plus qu'un souvenir. Ah ! si on pouvait mettre le bonheur en

cage comme un oiseau. Mais le bonheur c'est l'oiseau du printemps qui chante une saison, et puis s'envole pour toujours.

STÉPHANE entre par le fond ; en apercevant Marthe, il dépose sa canne et son chapeau près du bahut, s'avance vers elle et pose doucement sa main sur son épaule.

Marthe, qu'as-tu ?

MARTHE pousse un cri, sursaute et serre la cassette sous son bras d'un geste de défense.

Pourquoi m'effrayer comme cela ? Que me veux-tu ?

STÉPHANE

Tu as pleuré, chère Marthe. Qu'est-ce qui t'arrive ? Cette cassette, je la reconnais. C'est celle qui renferme tes lettres de fiancée. Pourquoi l'as-tu retirée de mon bahut ?

MARTHE

Ces lettres m'appartiennent, c'est moi qui veux les garder désormais.

STÉPHANE

Tu es injuste, Marthe, ne sais-tu pas que je les conserve comme un pur témoignage de ton amour de jeune fille et comme un souvenir sacré de cette époque déjà lointaine.

MARTHE

Oh ! Stéphane, comme en toutes choses nous sentons autrement ! Tu l'appelles lointaine cette

époque ; pour moi, elle est toujours présente. Nous ne sommes mariés que depuis six mois et tu ne sais pas à quel point tu es changé !

STÉPHANE

Changé en quoi ?

MARTHE

En tout, dans tes habitudes, dans ton visage et dans ton être intime.

STÉPHANE, s'asseyant.

C'est vrai, et je ne sais comment cela est arrivé. Parle-moi donc de ces jours limpides et paisibles, où nous allions porter les cithares fabriquées par ton père, aux montagnards des Alpes... Oui, parle-moi du temps de nos fiançailles.

MARTHE

J'étais heureuse alors. Tu ne m'avais jamais parlé d'amour, mais je me sentais aimée. Nous ne nous étions rien promis, mais nos moindres regards disaient tout. Je t'accompagnais au piano et tu jouais tes compositions nouvelles. Père nous écoutait en travaillant. Il était si heureux, lui aussi. Quelquefois il quittait son établi pour faire sa partie de violoncelle avec nous. — Un soir de Noël, j'avais recueilli un rouge-gorge, mourant de froid dans la neige, et je l'avais mis en cage pour le soigner. Tu me dis : « Marthe, je suis comme ce

pauvre oiseau, qui n'avait plus de nid. Votre père et vous m'avez donné un nid, dans le froid de mon hiver, pour que je puisse chanter. »

STÉPHANE

Et je disais vrai, Marthe. Ce nid tu l'as chauffé de ton amour fidèle. Crois-tu que je l'oublierai jamais ?

MARTHE

Eh bien, maintenant il me semble parfois que ce nid est devenu une cage pour toi et que tu voudrais t'envoler bien loin, bien loin. Tu es comme mon rouge-gorge, là-bas, qui se tait derrière ses barreaux. Que de fois n'ai-je pas été sur le point d'ouvrir la cage et de dire à l'oiseau : « Si tu regrettes ta forêt, va-t-en, tu es libre ! »

STÉPHANE se lève.

Comment peux-tu avoir de telles idées ?

MARTHE se lève.

Je lis dans tes pensées.

STÉPHANE

Tu vois des fantômes.

MARTHE

Je juge par tes actes. Tu ne me joues plus tes nouvelles compositions. Plongé dans tes rêves, tu vis d'une vie à part.

STÉPHANE

Le créateur a besoin d'être seul à l'heure de la création. Tu ne sais pas ce que c'est que d'enfanter une œuvre, quels sacrifices elle exige. L'idée despotique vous tourmente parfois comme un être vivant, qu'on poursuit jour et nuit sans pouvoir l'étreindre, et, quand on veut dormir, elle vous réveille. Quelquefois je me promène comme un fou dans cette chambre... puis je retombe dans ce fauteuil... avec la sensation d'un fer chaud sur le front.

(Il se touche le front.)

MARTHE le regarde fixement.

Le baiser d'une femme peut-être?

STÉPHANE, tressaillant.

Pourquoi dis-tu cela?

MARTHE

Stéphane, il y a une femme entre nous.

STÉPHANE

Allons, encore cette idée ! Tu sais bien que je ne vois pas d'autre femme que toi. Je ne sors que pour aller au théâtre de l'Archiduc. Le reste du temps, mon travail m'absorbe.

MARTHE

N'importe, cette femme est là. Au crépuscule, je

la sens passer devant cette fenêtre et marcher dans cette chambre. Je la vois dans tes regards fixes, dans tes silences farouches. Quelquefois tu te lèves de ton fauteuil, comme si la porte s'ouvrait, et tu vas à sa rencontre. Quand je veux toucher des lèvres ton front qui brûle, quelqu'un me retient par le bras.. Quand je travaille tard dans la nuit à mon ouvrage, et que tu écris ta musique, son ombre passe entre nous, et, sous le souffle de cette ombre ennemie, je vois pâlir la lampe familiale, la pauvre chère lampe de nos veilles, que j'allume pour toi tous les soirs!

STÉPHANE

Tu es une grande rêveuse, Marthe, toute pleine d'imaginations fantastiques. Si ton regard de somnambule aperçoit les fantômes de ma création, ne t'en inquiète pas, ce ne sont que des ombres.

MARTHE

Oh ! c'est une femme bien vivante qui te préoccupe. Je ne l'ai jamais vue, je ne connais pas son nom... Mais toi... tu la connais... tu l'appelles... vous vous parlez... Un jour... elle entrera ici... et tu partiras avec elle... J'en suis sûre !

STÉPHANE

Quelle folie ! Ma pauvre enfant, calme-toi et ne t'inquiète pas de mes rêves d'artiste. Laisse le

nouveau Stéphane, le créateur, vivre avec son peuple d'ombres. Le Stéphane que tu as connu, le pauvre violoniste est bien à toi. Il t'appartient, il t'aime tendrement comme la plus douce des compagnes et la plus chère des sœurs.

(Il veut l'embrasser au front.)

MARTHE, le repoussant.

Je ne suis pas ta sœur !

STÉPHANE

Tu es ma femme aussi. Tu le sais bien.

MARTHE

Non ! Je ne suis plus ta femme. Je ne veux pas de ton baiser ; quand tes pensées vont à une autre !

STÉPHANE

Si tu continues à te tourmenter ainsi, tu m'empêcheras de travailler. Voyons, chère Marthe, finissons-en, et comme gage de réconciliation, rends-moi tes lettres de fiancée.

MARTHE

Quand tu m'auras rendu ton cœur, pas avant.

(Elle va poser le coffret sur l'établi de son père. Stéphane reste muet et pensif.)

SCÈNE II

LES MÊMES, WITZ, LORENZI, CARLOS, avec leurs boîtes d'instruments, arrivent et entourent Stéphane. Seidler reste en arrière.

CARLOS

Venez-vous ?

WITZ

Oubliez-vous que c'est aujourd'hui le grand jour ?

LORENSKI

La répétition générale devant l'Archiduc ?

CARLOS

Vous savez que Son Altesse n'aime pas attendre.

STÉPHANE, tirant sa montre.

Bah ! nous avons le temps.

SEIDLER

Oui, c'est aujourd'hui le grand jour. J'ai vu flamboyer le programme devant le théâtre. « Exécution du premier morceau de la *Symphonie de la Vie*, sur le *Thème du Désir*, sous la direction de maître Zéno Stéphane, devant l'Archiduc et l'élite des dilettantes. » Depuis un mois, on ne parle que de cela, à la ville, à la cour. Nous autres, nous

avons travaillé comme des nègres. Mais nous voilà sous les armes pour la bataille. Nous n'attendons que le commandement de notre chef.

STÉPHANE

Et le chef n'attend qu'une chose, c'est que chacun fasse son devoir.

SEIDLER

On le fera, cher maître. Votre musique est superbe, mais un peu difficile. Par exemple, ce galop furibond de la fin dont je donne le signal, c'est une course de chevaux enragés. Il faudrait être Paganini en personne pour jouer cela comme vous l'avez écrit.

STÉPHANE

Si l'on est musicien, il suffit de regarder les notes et de suivre mon bâton.

LORENSKI

Moi, je suis ravi de ma partie de cor. J'entonne le premier le *Thème du Désir*. Tout doux qu'il est, il a le diable au corps, ce thème-là. Je l'ai joué l'autre jour devant la fille du perruquier. Elle en était folle, et, pour le répéter, j'ai obtenu qu'elle m'embrasse. En voilà un succès !

WITZ

Et ma partie de basson, c'est bien autre chose ! Un pizzicato léger agrémenté d'un grincement

nasillard. Est-ce assez nouveau? Cela figure l'ironie et la médisance. L'ironie! il n'y a que cela pour plaire aux femmes. J'ai composé sur ce thème, une fantaisie mirifique. Depuis, le croiriez-vous, je reçois une déclaration par jour. Enfoncé ton cor, Lorenski.

STÉPHANE

Trêve de plaisanteries. Partons.

CARLOS, à voix basse, à Stéphane.

Si vous m'en croyez, prenez garde à Seidler. Depuis un mois, il cultive en dessous l'Archiduc que vous négligez. Il a composé pour lui une salade de concertos et de divertissements. Le bruit court, parmi les contrebasses, qu'il brigue la place de maître de chapelle qui vous est due, et les trompettes assurent que l'Archiduc la lui a promise, si votre symphonie ne réussit pas.

STÉPHANE, haussant les épaules.

Propos d'auberge!

CARLOS

Maître, je ne sais pas écrire une note, mais j'adore votre musique. Ai-je jamais manqué une entrée?

STÉPHANE

Aucune. Tu es un brave cœur.

CARLOS

Eh bien, conscience de timbalier, ayez l'œil sur Seidler !

STÉPHANE

Merci ! (Il met son chapeau.) En route, mes amis.
(A Marthe.) Tu ne viens pas ?

MARTHE

J'irai demain, avec le grand public.

STÉPHANE

Soit. Mais aujourd'hui, c'est le vrai combat. Si tout va bien, ce sera la victoire.

MARTHE

Dieu le veuille. Adieu !

(Stéphane l'embrasse sur les deux joues. Elle se laisse faire sans bouger.)

STÉPHANE, à Seidler.

Passez, cher collègue.

SEILDER

Après vous, cher maître. A chacun son rang.

(Stéphane, Seidler, Lorenski, Witz et Carlos sortent.)

SCÈNE III

MARTHE, HEILER

MARTHE est restée debout, la main appuyée sur le coffret, près de l'établi de son père.

La Symphonie de la Vie sur le Thème du Désir...
Mais quel est l'objet de ce désir immense, effréné, insatiable?...

HEILER, accourant.

Est-ce que Stéphane est parti?

MARTHE

Oui, à l'instant même.

HEILER

Mon Dieu, quel malheur ! Cours après lui !
Rappelle-le ! Ne peux-tu pas le rappeler ?

MARTHE

Pourquoi donc ?

HEILER

Il ne faut pas qu'il dirige cette symphonie ! J'en ai vu la partition. C'est effrayant, c'est scandaleux, c'est injouable. Je frémis de tous mes membres que de pareilles choses soient imprimées. Que serait-ce, si je les entendais ?

MARTHE

Il est trop tard. L'Archiduc est dans sa loge, les dilettantes sont réunis, la symphonie va commencer.

HEILER

Alors sa réputation est perdue, et Christian Heiler est déshonoré, oui, déshonoré par son élève !
(Il se laisse aller sur le banc, près du poêle, dans une grande agitation.)

MARTHE se place devant lui et fixe tristement ses yeux à terre.

Si encore ce n'était que cela !

HEILER

Et tu trouves que cela n'est rien ?... L'organiste Christian Heiler, trahi et déshonoré par son meilleur élève ?

MARTHE

Vous vous lamentez sur un concert manqué, sur l'insuccès d'une heure ? Qu'est-ce que cela auprès de ce que je souffre ? Un succès efface un échec, mais rien n'efface les grandes douleurs. On refait une réputation, on ne refait pas un cœur brisé.

HEILER

Qu'est-il donc arrivé ?

MARTHE

Il s'agit de la paix du foyer et du bonheur de toute ma vie.

HEILER

Cela veut dire ?

MARTHE

Que Stéphane aime une autre femme... et cette femme, il faut que je la découvre. Aidez-moi, maître Heiler, vous, l'ami de mon père. Aidez-moi, je vous en supplie !

HEILER

Je le veux bien, chère enfant. Voyons, assieds-toi près de moi, et parle-moi à cœur ouvert.

MARTHE s'assied près de lui, sur le banc.

N'avez-vous pas observé que Stéphane n'est plus le même depuis plusieurs mois ?

HEILER

C'est vrai. Il a perdu sa bonhomie, sa gaieté.

MARTHE

Il n'est plus le même avec personne... surtout pas avec moi. Nous vivons côte à côte, mais séparés par un abîme. Plus de confidences, plus de musique à deux, plus d'abandon. Farouchement muré dans une idée fixe, il travaille, il pense, il vit seul. Il a des violences subites et sa tendresse même est comme voilée d'un crêpe, elle ne se montre plus qu'en deuil. A toutes mes questions, il répond que son travail le préoccupe, mais der-

rière ce travail mystérieux... je sens l'Ennemie, toujours présente... la Femme... l'Inconnue !..

HEILER

Tu dois avoir raison. Peut-être est-ce là l'origine de ce mal singulier qui le ronge. Nous sommes sur la piste. Mais quels sont les indices ?

MARTHE

J'ai surpris une conversation entre Stéphane et Josy, le Tsigane.

HEILER

Le mauvais compagnon, le tentateur.

MARTHE

Stéphane lui parlait d'une étrangère et lui disait : « Je ne l'ai vue qu'une fois, et je l'aimerai toujours ! » Cette étrangère, qui est-ce ?

HEILER

Une étrangère ?... Cherchons bien. Il n'a pu rencontrer cette femme que chez l'Archiduc, avant son mariage. J'y suis. C'est cela ! Ce doit être la comtesse russe.

MARTHE

Qui s'appelle ?

HEILER

J'ai oublié son nom. L'Archiduc lui donnait une

sérénade, le soir même de la mort de ton père. Stéphane a dû la voir au pavillon du lac. C'est pour cela que je l'ai trouvé perdu dans ses rêves.

MARTHE

Qu'est-elle devenue depuis?

HEILER

Mariée à un seigneur russe, sur les bords du Volga, à cinq cents lieues d'ici...

MARTHE, respirant.

Dieu merci... à cinq cents lieues... elle ne reviendra pas.

HEILER

Qu'en sait-on?... Ces femmes riches et fantasques sont capables de tout. On les croit fixées, elles partent; on les croit parties, elles reviennent. Celle-là est des plus dangereuses. C'est une cantatrice. Elle a été sur le théâtre, c'est tout dire.

MARTHE

Alors que faire contre un tel pouvoir, contre une femme sans religion, sans pitié et capable... de tout... même de me voler à distance le cœur de mon mari?

HEILER

Il faudrait saisir le germe du mal dans le cœur de Stéphane et l'extirper jusqu'à la racine. Il fau-

drait s'assurer du corps du délit pour mettre le coupable en face de sa conscience et le confondre par la preuve de sa faute.

MARTHE

Si je savais seulement le nom de cette femme... un jour, je le prononcerais brusquement devant lui... et je le forcerais à l'avou !

HEILER

Ce nom ?... Attends... le nom... je ne puis pas le retrouver... Mais je me souviens d'un sobriquet qu'on lui donne en Russie. On me l'a raconté. Ils ont, là-bas, dans leurs superstitions bizarres, un nom singulier pour désigner ces ondines qui sortent des grands fleuves, et ensorcellent les hommes... J'y suis... On l'appelle : *La Roussalka* !

MARTHE, frappée d'épouvante, se prend la tête avec les mains.

La Roussalka ! Maintenant je comprends tout, il n'y a plus d'espoir. Stéphane est perdu pour moi !

HEILER

Que dis-tu là ?

MARTHE

Le manuscrit ! le manuscrit qu'il cache est écrit pour elle... pour cette magicienne... qui de loin l'attire... et me l'arrache ! (Elle court au bahut, en retire une partition de musique et revient la montrer à Heiler.) Voilà la

preuve de son amour criminel ! Voilà, les pages où il use sa vie pendant des nuits entières ! Voilà le vampire qui le tue !

HEILER met gravement ses lunettes.

Voyons cela. (Il prend la partition et lit le titre de la couverture.) « *La Roussalka*, légende russe, grand opéra en trois parties. Acte 1^{er} ». Sur un tel sujet, et pour une telle femme ! C'est monstrueux !... (Il se met à feuilleter la partition.) Un grand Opéra !... rien que cela... et orchestré déjà ? Tout cela en cachette, sans crier gare, sans m'en souffler un mot et sans ma permission ?... C'est inouï ! Je ne reconnais plus mon Stéphane... Le sournois, le traître ! C'est égal, ma chère Marthe, nous le tenons maintenant. Car voilà le germe du mal. Nous possédons le corps du délit.

MARTHE

Hélas ! à quoi cela nous servira-t-il ?

HEILER

Il faut me laisser cette partition. Je m'en vais l'éplucher. Demain je reviendrai parler à Stéphane, lui démontrer ses fautes, une à une, lui prouver sa folie. Il faut qu'il reconnaisse la voie de perdition dans laquelle il s'engage. Car il ne se doute pas du tort qu'il se fait à lui-même en pensant nuit et jour à cette femme qui l'a ensorcelé, en vivant sous cette inspiration satanique !

MARTHE

Vous ne ferez que l'exaspérer contre moi.

HEILER

C'est mon devoir de maître de ramener l'apostat dans le droit chemin.

MARTHE

Vous n'y pouvez rien. Notre ennemie trône à mon foyer. La chasserez-vous du cœur de Stéphane?

HEILER, montrant le manuscrit.

Voilà la citadelle où elle se cache, voilà le repaire où elle se défend. C'est avec ce maudit grimoire qu'il évoque toutes les nuits le fantôme qui boit son sang et te vole son âme. Tuons le fantôme avec le grimoire, brûlons le manuscrit!

MARTHE reprend la partition d'un geste calme et solennel.

Je ne veux pas. Que mon destin s'accomplisse. Ces pages contiendraient mon arrêt de mort, que je ne vous permettrais pas de les détruire. C'est l'œuvre de Stéphane... elle m'est sacrée...

(Elle reporte le manuscrit dans le bahut et le referme.)

HEILER, la regardant faire.

Avoir une telle femme... et aimer une chimère!

SCÈNE IV

LES MÊMES, WITZ et LORENSKI, qui entrent avec des signes d'agitation violente, plus tard, CARLOS.

LORENSKI

Ah ! madame Stéphane ! Quel malheur !

WITZ

Maître Heiler ! Quelle mésaventure pour votre élève !

HEILER

Quoi ? Quoi ?

MARTHE

Eh bien, la symphonie ?

WITZ

A vécu.

HEILER, riant et pleurant à la fois.

Haha ! c'est moi qui ai raison. Mon pauvre élève ! Cela devait être, je l'avais prédit, haha ! Ce bon, ce malheureux Stéphane ! Mais comment cela s'est-il passé ?

WITZ

Une débâcle comme on n'en a jamais vu !

LORENSKI

Un désastre épouvantable !

HEILER

Racontez ! Racontez !

LORENSKI

Pour commencer, tout va bien. Les violons et les hautbois jouent le prélude. Stéphane, à son pupitre, dirige allègrement. Son geste royal conduit le vaisseau de l'orchestre. Son œil est partout, sa volonté excite le moindre matelot ; il électrise la manœuvre. J'entonne l'*Air du désir* ; l'Archiduc approuve de la tête ; l'orchestre me répond ; premier effet d'ensemble ; applaudissements ; le vent gonfle nos voiles et le navire vogue au large. Nous sommes sûrs de la victoire.

HEILER

Il aurait dû s'en tenir là et rentrer au port.

WITZ

Vous ne connaissez pas notre capitaine. Il aime la tempête, c'est son élément. Le tour des bassons arrive. Je joue l'*Air de l'ironie et de la haine* et je soigne mon pizzicato à la satisfaction du maître. Seidler, qui conduit les violons sur un dessin à contretemps, me répond d'un rythme saccadé, insolent. Il fait trop bien son affaire et donne des crocs en jambe à la mesure. Un vent d'inquiétude et de rébellion passe sur tous les instruments. Notre navire oscille et se penche. Stéphane rabroue

Seidler avec une injure, et, d'un geste violent, remet l'orchestre sur sa quille. L'Archiduc prend une prise, sa voisine rit ; mauvais signe.

HEILER

C'est à cela que mène la folie en musique !

LORENSKI

Mais la fin... la fin... voilà le terrible. Je reprends l'*Air du désir*. Les violons doivent répondre par un galop furieux que Stéphane appelle la course au bonheur. Coup perfide, vengeance de Seidler. Il retarde son entrée d'une mesure. Au grand étonnement de tout le monde, Stéphane arrête la symphonie, interpelle Seidler et le fait recommencer. Alors, Seidler, hors de lui, repart d'un mouvement si endiablé que toute la masse des violons s'embrouille. L'orchestre se débande. Stéphane lui-même perd la tête. Les trompettes affolées se précipitent dans le tumulte et les contrebasses essoufflées gambadent en arrière. Sauve qui peut ! Naufrage ! On vocifère dans la salle, et tout finit dans une effroyable cacophonie, sans que personne ait entendu un accord final, pas même nous !

HEILER

Seigneur Dieu, quel châtiment ! Mais qu'a fait Stéphane après ce fiasco ?

LORENSKI

Il a jeté son bâton à la tête de Seidler en l'appe-

lant « misérable traître » ! Seidler s'est levé, tout pâle, en disant : « C'est bien, nous réglerons ce compte », et il est sorti. Cela ne peut finir que par un duel.

MARTHE

Un duel ?

(Carlos se précipite dans la chambre avec des gestes d'indignation.)

TOUS

Qu'y a-t-il ?

CARLOS, d'une voix saccadée.

Je suis muet d'étonnement et de rage. Figurez-vous que Seidler, au lieu d'envoyer ses témoins à Stéphane, est allé trouver l'Archiduc dans sa loge en se plaignant de son collègue. L'Archiduc, qui ne veut pas d'un scandale, a défendu à Seidler de se battre. Il donne tous les torts à Stéphane, à sa musique impossible et saugrenue, et, pour infliger une leçon à l'outrecuidance de son protégé, il nomme Seidler maître de chapelle à sa place !

WITZ

Un coup de génie Seidlérien.

LORENSKI

Une lâcheté !

CARLOS

Une infamie !

WITZ

Seidler, savonnier de la musique !

LORENSKI, WITZ, CARLOS

Seidler ! Seidler !

HEILER

Le châtimement ! Le châtimement ! Mais Stéphane lui-même qu'est-il devenu ?

LORENSKI

Une fois sa provocation lancée à son perfide rival, il a pris tranquillement sa partition sous le bras, et s'en est allé sans rien dire à personne.

CARLOS, de la fenêtre.

Le voilà qui revient.

WITZ

En ce moment, il battrait ses meilleurs amis. Allons-nous-en par la porte de derrière. Vous permettez, madame Stéphane ?

MARTHE

Oui, dépêchez-vous. Par ici.

LORENSKI, WITZ, CARLOS, levant le poing ensemble.

Seidler !

(Ils sortent par la gauche.)

HEILER

La leçon est rude, mais du châtement viendra le repentir.

MARTHE

Espérons.

SCÈNE V

HEILER, MARTHE ; STÉPHANE entre lentement, absorbé dans une profonde rêverie. Il s'assied près de la table, sans se découvrir, y dépose sa partition et s'accoude dessus.

HEILER, s'approchant de lui.

Stéphane, nous savons tout. Mais ton vieux maître est là pour te consoler. Il a des choses sérieuses à te dire.

MARTHE se penche vers lui et entoure son épaule de son bras.

Stéphane, si je pouvais te consoler !

STÉPHANE, qui a l'air de ne pas les voir, parle comme s'il continuait un monologue intérieur.

Orchestre ! Orchestre ! Merveille de l'art humain, tu es pareil à l'Océan qui obéit au sceptre de Neptune. Un signe, et les tempêtes se lèvent en furie ; un signe, et tu t'apaises pour réfléchir l'immensité. Mais pour te commander, il faut être un Dieu, un volcan d'enthousiasme dans un rocher de foi ! Comme une lave ardente, j'avais versé ma volonté

dans toutes ces âmes pour les fondre en une seule et leur faire moduler le chant de la vie. Il a suffi d'une seule âme mauvaise, d'une seule volonté rebelle pour tout détruire et faire sombrer mon bel univers dans un cataclysme ridicule. (Il se lève.) C'est ma faute, après tout. Si j'étais un vrai maître, j'aurais de vrais disciples; si j'avais la vraie foi, je saurais la donner aux autres. (Il jette son chapeau sur la table.) Malédiction sur moi et sur ma destinée!

HEILER

Tu serais un vrai maître, si tu écoutais le tien et tous ceux qui t'ont précédé. Depuis un an, je te prêche de rentrer dans la bonne voie. Tu as fait fi de tous mes avertissements. En croiras-tu la leçon de l'expérience? Qu'as-tu obtenu par ton obstination? La chute risible de ton œuvre, la défaveur de l'Archiduc et Seidler nommé maître de chapelle à ta place!

STÉPHANE

C'est de lui seul que vient tout le mal. Au premier moment, j'aurais eu quelque plaisir à donner un coup d'épée à travers le corps visqueux de ce reptile. Il a préféré avaler mon outrage pour gueuser un hochet. Si vous croyez que je le lui envie, vous vous trompez. C'est le travestissement de ma pensée, c'est le désastre de mon œuvre qui est irréparable.

HEILER

Ne vois-tu pas que la raison de ton désastre est l'extravagance de ta symphonie injouable ? Nous ne nions pas ton talent, mon cher enfant, nous t'accordons même du génie. Mais les règles, le bon sens, le respect de la tradition, qu'en fais-tu ? Sois un fidèle observateur des formes immuables et l'on reconnaîtra ta maîtrise. Te rendras-tu enfin à l'évidence ?

STÉPHANE, ironique et triste.

Oui, mon cher maître, j'écirai de bons oratorios, d'honnêtes cantates, des opéras modèles. Je ferai d'innocentes petites gavottes, des fantaisies raisonnables comme un problème d'arithmétique. Ensuite, j'irai faire mes excuses à Seidler, et, s'il me pardonne, peut-être l'Archiduc me rendra-t-il sa grâce. Est-ce bien ce que vous me demandez ?

HEILER

Quelle mauvaise tête ! Il ne s'agit pas de cela. Sois original, sois toi-même, sois téméraire, si tu veux, mais fais taire l'esprit étranger, le mauvais démon qui est entré en toi. Me comprends-tu ?

STÉPHANE, amer.

Pour de vrai, j'y songe moi-même. Il me soutient si mal qu'il serait temps de lui tordre le cou.

(Il croise les bras d'un air sombre.)

HEILER, à Marthe, bas.

Il s'adoucit. Parle-lui ; c'est le moment.

MARTHE prend doucement le bras de Stéphane.

Écoute, Stéphane. Si nous allions dans la montagne, où tu allais travailler jadis... dans la vieille forêt, au pied des hautes Alpes... Tu t'en souviens ?

STÉPHANE

Dans la vieille forêt, qui soupire comme une harpe éolienne... et qui chante toujours... même dans le silence ?...

MARTHE

Oui, dans notre forêt !...

STÉPHANE

Le vent dans les sapins... oui, cela endort tous les maux... comme un chant de nourrice... et comme la mer...

MARTHE

Quand partons-nous ? Aujourd'hui ?... Demain ?... Après-demain ?

STÉPHANE

Pas encore... J'ai besoin de me recueillir. J'attends Josy qui vient me dire adieu.

MARTHE

Je m'en vais. Nous partirons bientôt, n'est-ce pas ?

STÉPHANE

Oui, bientôt...

MARTHE, bas à Heiler.

Laissons-le.

HEILER, de même.

Il s'amende : nous le sauverons.

MARTHE

Croyez-vous ?...

HEILER

J'en suis sûr. Je cours chez l'Archiduc.

(Il sort par le fond. Marthe rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VI

STÉPHANE, JOSY

JOSY lui met la main sur l'épaule.

Donc ils t'abandonnent tous ?

STÉPHANE

Que m'importe ? Mais il y a quelque chose de plus grave. Il s'agit de mon art, il s'agit de mon œuvre, il s'agit de ma foi.

JOSY

Qui peut l'ébranler, si tu crois en toi ?

STÉPHANE

Tout s'effondre : je ne crois plus en moi, parce qu'Elle ne m'aime plus.

JOSY

Tu penses donc toujours à cette Smirnova ?

STÉPHANE

Depuis six mois je ne respire, je ne vis, je ne travaille que par cet amour.

JOSY

Aimer une femme absente qu'on ne reverra jamais. Quelle folie !

STÉPHANE

Qu'en sais-tu ? Songe à ce que cette rencontre eut de merveilleux. Je n'ai vu cette femme qu'une fois, et pourtant de cette heure je suis rené. De son souffle a germé tout un monde, dont elle est l'animatrice. Par elle je suis devenu créateur. Pour elle j'ai commencé la *Symphonie de la Vie* par le *Chant du Désir* !

JOSY

Pourtant elle ne t'a jamais écrit.

STÉPHANE

Non, jamais. Mais c'est égal, je la sentais autour de moi. Aux heures de travail, son amour mys-

térieux et lointain me visitait, son haleine embaumée fécondait mon cerveau. Puis tout d'un coup... il y a un mois... ma force m'a quitté... j'ai perdu toute inspiration. Il m'a semblé que Clara Smirnova m'abandonnait. Alors... dans mon désespoir, j'ai composé *le Chant l'Adieu*, le second thème de *la Symphonie de la Vie*. Mais écoute bien ceci. (Il lui prend le bras et parle à voix basse.) Le soir où j'ai joué pour la première fois ce thème sur mon violon, mes larmes chaudes coulaient sur les cordes, dans le crépuscule ; toutes les fibres de mon être vibraient avec l'instrument. Soudain, j'ai cru voir Clara marcher vers moi dans un tourbillon de neige. Cela dura quelques secondes et tout s'évanouit. Eh bien, vois-tu, Josy, depuis ce jour, j'attends quelque chose, un message, un signe d'Elle, qui me rende la vie... Mais le signe n'est pas venu.

JOSY

Il ne viendra jamais. Chimère et tromperie ! Cette femme, crois-moi, ne t'a jamais aimé. Moi aussi, j'ai aimé une fille cosaque. Elle m'avait promis de m'épouser. Je voulais abjurer ma vie errante, vivre près d'un chaud foyer, en travaillant comme un moujik. Le lendemain de ma promesse, la fille sauvage de l'Ukraine partait en croupe avec son cavalier Tartare. Je les ai vus passer devant moi au galop, avec un grand éclat de rire.

STÉPHANE, saisi.

Alors qu'as-tu fait ?

JOSY

Je les ai maudits tous les deux avec un serment terrible ! Depuis ce jour, je suis heureux et libre. Fais comme moi : écrase ton amour avec ta haine !

STÉPHANE, effrayé.

Songe à ce que tu me demandes !... Tuer mon amour, c'est tuer mon œuvre en germe. (Il va prendre une partition dans l'armoire.) La voici l'œuvre écrite pour elle, *la Roussalka* ! Mon plus beau rêve d'art se lève dans ces feuilles comme une fée au soleil des légendes. Si je détruis mon amour, je détruis l'œuvre avec lui. Cet amour est le feu de mon être nouveau, la lumière de ma création. Que le feu tombe en cendres, ma vie agonise ; s'éteigne la lumière, la création est morte.

JOSY

Malheureux insensé, tu ne vois donc pas que ce grimoire est la chaîne maléfique par où te tient la perfide ?

STÉPHANE, égaré.

C'est vrai, elle sommeille dans ces feuilles. Elle s'y cache insaisissable et invincible. La nuit,

je la vois surgir de ces pages, avec sa robe verte, les ondes d'or de ses cheveux et l'éclair chatoyant de ses yeux d'améthyste, profonds comme des lacs, houleux comme la mer... Elle approche... elle se penche sur moi... je ferme les yeux... je sens ses lèvres me toucher — ici — comme du feu !... tout mon corps frissonne et tremble... Et le matin, je vais me regarder dans la glace pour voir si son baiser n'a pas laissé sur mon front la marque d'un fer rouge !...

JOSY

Tu vois ! C'est de la magie infernale !

STÉPHANE

Tu as raison, il faut en finir ! J'en deviendrais fou. Brûlons la chaîne fatale qui me lie à l'ombre meurtrière. Après, je renaîtrai peut-être. (Il regarde le volume avec une mélancolie profonde.) Mais, avant de le perdre à jamais, je veux saluer mon rêve divin, je veux l'ensevelir avec la *Chanson de la Roussalka*. Ce sera mon chant du cygne. Toi, pendant ce temps, tu joueras la mélodie de l'Adieu.

JOSY prend le violon.

A l'œuvre !

(Pendant que Josy joue, Stéphane récite sur un ton d'incantation la *Chanson de la Roussalka*, qu'il lit dans le texte.)

STÉPHANE

I

L'enfant pêcheur, près du Volga,
 Coud ses filets au clair de lune,
 Le remous tremble sous la dune
 Et du flot sort la *Roussalka*.
 Ses flancs sont parfumés d'armoise
 Ses seins plus rouges que framboise ;
 Elle jaillit jusqu'à l'orteil
 Les yeux pleins d'azur et de rêve.
 De ses deux mains elle soulève
 Ses cheveux couleur de soleil.

II

O bel enfant pêcheur, veux-tu
 M'ouvrir ta hutte où le feu brille ?
 L'enfant répond : « — La belle fille,
 Dis, que me donneras-tu ?
 — Je te donnerai, pour ta peine,
 Un cheval qui franchit la plaine
 Avec un manteau d'Ataman
 Et, pour la moitié de ta couche,
 Je te donnerai, moi la farouche,
 Un trône d'or tout flamboyant ! »

III

Dans la hutte, avec la fraîcheur,
 Se glisse l'Ondine amoureuse,
 Et rit la blanche visiteuse ;
 Elle embrasse l'enfant pêcheur :
 « — Voilà ton beau cheval, dit-elle. »
 Sa chevelure d'or ruisselle :
 « — Voilà ton manteau d'Ataman. »
 Les baisers pleuvent de sa bouche :
 « — Voilà, dit l'Ondine farouche,
 Ton trône d'or tout flamboyant ! »

IV

Quand l'enfant s'éveille au grand jour,
Au lieu des cheveux de l'Ondine,
Il trouve une branche d'épine ;
C'est la pâture de l'amour...
Sur sa poitrine en feu déferle,
Froid serpent, un collier de perles ;
Fausses larmes qu'elle pleura...
Sur son cou, vivaces blessures,
Il sent brûler d'âpres morsures,
Les baisers de la *Roussalka* !

V

L'enfant pêcheur, maudit de Dieu,
S'en va seul dans la steppe aride.
Pour se venger de la perfide
Dans l'herbe il allume un grand feu...
Il y jette la chevelure
Et le collier de la parjure...
Puis il retourne au fier Volga,
Avec son cœur que rien n'abreuve,
Et va noyer dans le grand fleuve
Les baisers de la *Roussalka* !...

(Aux derniers mots, Stéphane laisse tomber le manuscrit.)

JOSY se jette dessus et le saisit.

Et maintenant, au feu la maudite !

(Il ouvre le poêle pour y lancer le volume.)

STÉPHANE le lui arrache d'un geste subit.

Eh bien non ! Je la garde !

JOSY

Tu veux donc tenter Dieu ?

STÉPHANE

Je veux lutter jusqu'au bout.

JOSY

Elle te tuera !

STÉPHANE

J'achèverai mon œuvre, ou je mourrai sur elle
comme un lion blessé sur sa proie !

(Il s'assied près de la table et s'accoude sur le manuscrit, dans une
sombre torpeur.)

JOSY

Il est ensorcelé !

(On frappe dehors. Josy va ouvrir.)

CARLOS, sous la porte.

Où est le maître ?

JOSY

Il est souffrant. N'approche pas.

CARLOS

Voici une lettre pour lui.

JOSY

Donne et va-t-en. (Sort Carlos. Josy s'approche de Stéphane.
Ami, réveille-toi.)

STÉPHANE

Qu'y a-t-il ?

JOSY

Une lettre.

STÉPHANE la prend, la regarde et la porte lentement à son visage.

Je connais ce parfum ! (Il l'ouvre et pousse un cri.) Ah !
je n'y vois plus. Lis, je t'en supplie !

JOSY

Qu'est-ce donc ?

STÉPHANE

Lis ! te dis-je.

JOSY lit d'une voix grave et solennelle.

« O mon Stéphane, je vis avec ton œuvre.
« Dans le silence de la steppe, j'ai entendu ta
« voix. Travaille, espère, crée ! Mon âme respire
« avec la tienne ! »

STÉPHANE

La signature ? (Josy lit la signature et reste interdit. Stéphane
lui arrache la lettre.) *Clara qui t'aime !* J'en étais sûr !

JOSY

Un prodige !

STÉPHANE

Un prodige d'amour ! Le comprends-tu ? — Le
cri strident de mon cœur a traversé l'espace. Elle
l'a entendu, et voici sa réponse. Elle m'aime, Josy.
Victoire ! Le feu sacré est rentré dans mes veines !

JOSY

Stéphane, tu es un maître... Tes mélodies font
revenir les âmes !

SCÈNE VII

LES MÉMES, HEILER entre par le fond, MARTHE,
par la gauche, en même temps.

HEILER, essoufflé et joyeux.

Grande nouvelle, mon cher enfant. J'ai vu l'Archiduc. Ah ! j'ai eu de la peine à te défendre, mais j'ai plaidé les circonstances atténuantes. Remercie ton vieux maître. L'Archiduc te pardonne, et, pour te consoler de n'être pas maître de chapelle, il te promet une décoration, si tu veux écrire des symphonies comme tout le monde. Allons, viens m'embrasser, mon fils.

STÉPHANE

Au diable la décoration ! Plus d'Archiduc, plus de maître, plus de chaîne. C'est aujourd'hui mon premier jour de liberté. Comme l'hirondelle de mer, ma pensée prend son vol sur le naufrage de mon œuvre. Pareille à l'Océan, je l'entends retentir maintenant, avec ses mille voix, la symphonie immense de la vie. Après le thème du désir, après le thème de la mort, j'entends monter en moi comme un chant de victoire, l'hymne de la résurrection ! — Apprenez donc la grande nouvelle. Loin du monde, loin de vous tous, je vais faire chanter et vivre *La Roussalka* !

(Il brandit le manuscrit.)

MARTHE, qui a suivi les paroles de Stéphane avec une inquiétude fiévreuse, fait un geste de terreur au nom de la *Roussalka*. Elle se précipite vers la fenêtre, ouvre la cage de l'oiseau et le fait envoler, puis, saisissant la cassette, elle court au poêle, en ouvre la portière et lance ses lettres dans le feu. En un clin d'œil, elle revient se placer devant Stéphane et lui présente la cassette vide.

Tu peux la reprendre maintenant : je te la rends.

STÉPHANE, la prenant.

Marthe, qu'as-tu fait ?

MARTHE

J'ai délivré l'oiseau captif... et j'ai brûlé mon âme de jeune fille !

(Stéphane la regarde immobile d'étonnement. Heiler se laisse tomber dans le fauteuil et Josy élève triomphalement le violon du maître.)

RIDEAU

ACTE III

AU CHATEAU DE CLARA DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE

Un salon de campagne élégant et simple. Un piano à queue, ouvert. Sofa Louis XV ; pastels aux murs, cheminée à droite. Au fond, portes vitrées donnant par un perron sur le parc. Entre de grands tilleuls, on aperçoit à perte de vue la steppe onduleuse parsemée d'étangs et de bouquets d'arbres.

SCÈNE I

FÉDRO, MIKOULA, vieux serviteur.

FÉDRO entre en costume de chasse, une cravache à la main,
Mikoula le suit.

Viens ici, Mikoula. Plus près, te dis-je.

MIKOULA s'approche à petits pas d'un air hésitant.

Me voici, seigneur.

FÉDRO

Le courrier de ce matin t'a-t-il donné des lettres
pour la comtesse ?

MIKOULA jette autour de lui des regards anxieux.

La baryna n'est pas là, bien sûr ?...

FÉDRO

Non, imbécile, dépêche-toi... (Mikoula tire une lettre de sa veste, Fédro la prend.) Ah ! de l'Archiduc, ce prêcheur solennel, cet amoureux transi. Il n'est pas dangereux, celui-là. Tu remettras cette lettre à la comtesse tout à l'heure.

MIKOULA

Bien, mon maître.

(Il fait mine de s'en aller.)

FÉDRO

Halte ! Ce n'est pas tout.

MIKOULA

C'est tout.

FÉDRO

Tu mens.

MIKOULA baisse la tête en tremblant.

Non, baryne.

FÉDRO

Allons, regarde-moi bien en face. Tu as une autre lettre pour la comtesse.

MIKOULA

Non, je jure que non. Regardez !

(Il ouvre sa veste.)

FÉDRO

Alors elle est ailleurs. Tu l'as oubliée quelque part, mais comme tu es un honnête garçon, tu vas

t'en souvenir. (Il lui donne quelques pièces d'or.) Allons, cherche.

MIKOULA prend les pièces, les regarde et s'écrie dans un accès de désespoir.

Non, je ne veux plus de ce métier, je ne veux plus de ces pièces diaboliques!.. Reprenez-les toutes, toutes!.. Je vous jure qu'il n'y a rien. Fouillez-moi, si vous voulez.

FÉDRO

C'est bien, je te crois. Mais tu sais que j'ai demandé pour toi une maison neuve et une dot pour ta fille. Cela dépend de moi que tu l'obtiennes et maintenant je sais que tu ne l'auras pas. Je sais même que demain tu seras chassé du château... (Durement.) Allons, sors!...

MIKOULA se met à pleurnicher.

La vie est trop dure... Je voudrais me jeter dans le Volga... Mais comment faire, à mon âge?...

(Il tire une lettre cachée dans un repli de sa veste.)

FÉDRO la lui arrache.

Je le savais bien!... (Il lui donne une bourse.) Voilà la dot de ta fille, et ne mens plus à l'avenir, ou malheur à toi!

MIKOULA, s'inclinant jusqu'à terre.

Merci, mon bon seigneur. — Maître, j'oubliais,

il y a un Tzigane dans la cour qui demande à jouer avec sa troupe devant monsieur le comte et madame la comtesse. Faut-il le faire entrer ?

FÉDRO

Un Tzigane ? Je ne veux pas de cette racaille de musiciens dans ma maison. Qu'il s'en aille tout de suite. Allons, va-t'en.

MIKOULA

Bien, monsieur le comte. (A part, en s'en allant.) Ai-je mal fait ? (Il serre convulsivement sa bourse.) La baryne n'en saura rien. (Mystérieusement.) L'âme du prochain, c'est la nuit noire... Dieu seul est bon.

SCÈNE II

FÉDRO, seul. Il regarde l'adresse.

C'est bien son écriture. (Il déchire, le cachet, déploie la lettre et lit.) « Clara ! — Depuis le jour où votre lettre
« est venue me tirer du néant, j'ai senti revivre
« mon âme prête à dépérir. J'ai écrit une œuvre
« où j'ai mis toute ma vie. Vos lettres m'ont sou-
« tenu. — Depuis deux mois, elles me manquent ;
« je suis à bout de force. Un mot, je vous en sup-
« plie. — Votre Stéphane. » — Cela devient grave ;
il faut en finir. (Il froisse la lettre, la jette au feu et la regarde brûler.)
Chimère et perversité, — voilà toute la femme. Et

pourtant, dans cet être mobile comme l'onde, rusé comme le serpent, chatoie tout le charme de la vie et rutille le feu du désir dont nous vivons. Malheur à ceux qui se laissent duper par les mensonges de la femme ; ils deviennent des pantins ridicules. Amoureux, artistes et poètes, qui se prennent dans ses filets, sont eux-mêmes des femmes. Ils nous divertissent, ils nous excitent ; ils ne sont pas de la race des dompteurs et des maîtres. — Or, j'en suis, moi, Serge Fédor. — Qui tient la femme, tient le monde. Mais pour la tenir, il faut la charmer, l'inquiéter et la faire souffrir — un peu — si elle est faible, — beaucoup — si elle fait mine d'être forte. — Elle n'est d'ailleurs exquise que lorsqu'elle souffre. — Posséder une femme en fureur ou une femme en larmes, — il n'y a rien au delà. Grâce à ce monstre charmant, j'ai gravi les degrés de la vie. Une femme de cour m'a fait obtenir mon premier commandement ; une femme tcherkesse m'a valu mon grade de capitaine, en trahissant son mari et en me découvrant une conspiration. Quand je l'ai quittée, elle a voulu me tuer. J'aurais pu la faire exécuter. J'ai eu pitié d'elle et l'ai mise en prison. (Il fronce le sourcil et baisse la tête. Un silence.) Mais me voici au grand tournant de l'existence. En Clara Smirnova, j'ai rencontré la femme avec tous ses rêves et tous ses pouvoirs, plus dangereuse que les autres, mais aussi plus séduisante et plus utile. En elle, la passion est une force et le caprice une tem-

pête. — Sous l'impétuosité de son désir, il me semble parfois que sa volonté va submerger la mienne. Il y a, Dieu me pardonne, des heures où je suis tenté de prendre au sérieux mon rôle de héros! — Sois sur tes gardes, Fédro. Pas de sottise, ou tu es perdu. Il s'agit de garder les rênes en mains. — Mon contrat me garantit la terre, mais je veux la femme aussi, je la veux toute entière, corps, âme et volonté. (Il sourit.) Clara Smirnova, ton caprice pour ce musicien est ta dernière velléité d'indépendance. — Quand je t'aurai corrigée de ce petit défaut, tu deviendras docile comme une jument de la steppe, qui, lasse d'un galop furieux, piétine sous le mors, écumante et domptée! — Et, maître de Clara, je suis maître du monde. — J'entends venir mon amazone. (Il pose sa cravache sur une chaise et s'étend sur le sofa). Qu'on est bien ici. — Décidément je suis d'humeur amoureuse, aujourd'hui.

SCÈNE III

FÉDRO, CLARA entre rêveuse et absorbée, par le fond. Elle s'assied au piano sans voir Fédro et prend trois accords lents et mélancoliques.

FÉDRO, couché sur le sofa.

Dieu, quelle musique funèbre!

CLARA

Ah! vous êtes revenu?

FÉDRO se lève et marche vers elle.

Oui, chère amie, je vous attendais. Voilà trois jours que vous refusez de m'accompagner dans ma promenade à cheval. Je veux du moins vous entendre chanter.

CLARA se lève et quitte le piano.

Je ne suis pas en voix, aujourd'hui.

FÉDRO

Eh bien, jouez-moi quelque chose.

CLARA

Je n'en ai plus envie. Vous n'aimez que la musique gaie, moi j'aime la musique triste et passionnée. Je vous ennuierais.

FÉDRO

La musique triste et passionnée? (Il prend quelques cahiers de musique sur le piano et les feuillète.) Oui, c'est bien cela. (Lisant les titres.) *Sérénade triste*, par Zéno Stéphane, — *Romances pour voix de femme*, par Zéno Stéphane. (Prenant la partition reliée sur le pupitre du piano.) « *La Symphonie de la Vie, Naissance, Mort et Résurrection, sur les thèmes du Désir, de l'Adieu et du Revoir*, par Zéno Stéphane. » Tout cela est plus que triste, c'est significatif; plus que passionné, c'est éloquent. Depuis un an que nous sommes mariés, ma chère Clara, vous ai-je fait une seule scène de jalousie?

CLARA

Ma foi non.

FÉDRO

Pourtant, vous êtes très coquette avec les hommes.

CLARA

Vraiment? Et vous êtes très entreprenant avec les femmes.

FÉDRO

Cela n'est pas sérieux et nous ne nous en voulons pas. Mais, depuis quelque temps, je trouve que vous vous occupez un peu trop de ce musicien hongrois.

CLARA

Voilà qui est étrange! Je n'aurais pas le droit de chanter les airs qui me plaisent?

FÉDRO

Vous les chantez avec une passion et une persistance!...

CLARA

Passion d'art seulement. Il s'agit d'un musicien qui m'a été présenté par l'Archiduc, le jour de notre contrat de mariage, qui vit à cinq cents lieues d'ici et que je ne reverrai jamais.

FÉDRO

Je n'entends rien à la musique, mais je sais

lire. (Montrant les titres de la partition.) « Le Désir, l'Adieu et le Revoir » ne sont-ce pas les thèmes de la *Symphonie de la Vie*?

CLARA

Vous devenez bizarre et tout à fait bourgeois.

FÉDRO

Oh, si ce n'était que cela. Mais il y a autre chose. Je parierais que Zéno Stéphane vous écrit et que vous lui répondez.

CLARA, tressaillant.

Où prenez-vous cela?

FÉDRO

Je le devine à vos attitudes, à vos humeurs. Quand vient une lettre de lui, vous exultez de joie. Quand il n'en vient pas, vous êtes morne, — comme aujourd'hui. — Avouez-le, Clara, vous écrivez à Zéno Stéphane.

CLARA

Et quand cela serait... que vous importe? Une femme du grand monde n'a-t-elle pas le droit de protéger un artiste?

FÉDRO

Certes, mais non de l'aimer, quand elle est la femme de Serge Fédro.

CLARA, avec impatience.

Je ne l'aime pas comme je vous aime.

FÉDRO

Vous l'aimez autrement et peut-être davantage. Voilà ce que je ne puis souffrir ! (Se rapprochant d'elle.) Clara, je ne vous parle pas en maître, mais en amant... Vous savez que je ne respire que par vous. Toute ma vie vous appartient. Vous pouvez bien faire un sacrifice pour moi. Promettez-moi de ne plus écrire à cet homme !

CLARA, hautaine.

Vous m'en demandez trop. Je vous ai juré fidélité, et je ne manquerai pas à mon serment, si vous ne manquez pas au vôtre. Mais je me suis promis à moi-même de garder une âme libre, de ne mutiler aucun de mes sentiments. Celui que j'ai pour Zéno Stéphane est noble et pur... J'ai le devoir de veiller à distance sur un grand artiste... Ce malheureux a besoin de moi. Si quelques mots tombés de ma plume peuvent entretenir la flamme de son génie, est-ce un vol que je vous fais ? Croyez-moi, Fédro, ne touchez pas à cette amitié sacrée.

FÉDRO remet la partition sur le pupitre.

C'est bien, Madame, je vous entends. Alors, soyons libres tous les deux. (Il reprend sa cravache.) La

baronne de Strélitz, la dame du château voisin m'a fait inviter pour la chasse de demain. Son piqueur attend ma réponse. Je vais lui dire qu'elle peut compter sur moi. — Vous et moi, nous vivrons désormais chacun sur son domaine. Je vous laisse la musique et je prends la chasse...

(Il va pour sortir.)

CLARA, le rappelant.

Fédor ! Vous m'aviez promis de ne plus revoir cette femme !...

FÉDOR

J'ai des raisons pour me dédire.

CLARA

Ecoute, mon ami, regardons-nous en face et parlons franc. Je t'aime et je t'ai tout sacrifié. Mais, si je ne suis pas pour toi tout ce que je pourrais être, c'est parce que tu n'es pas celui que j'ai cru. J'ai aimé en toi l'homme séduisant, fort et hardi, mais j'attendais le héros. Il n'est pas venu. C'est dans la guerre du Caucase que ton nom a grandi... J'ai frémi de joie au récit que tu m'as fait de ta campagne, j'ai tressailli d'orgueil à ta jeune gloire. Mais je la voulais plus grande encore... J'espérais te suivre là-bas, partager tes dangers, assister à tes victoires. Au lieu de cela, tu mènes une vie de fainéant, et pour te distraire tu fais la cour à des aventurières de bas étage !

FÉDRO

Ma belle amazone, je ne vis que pour te plaire et je ferai tout ce que tu voudras, mais à une condition. — Promesse contre promesse. — Jure-moi que tu n'éciras plus une seule fois à Zéno Stéphane, que tu brûleras toutes ses lettres, qu'il est chassé de ta mémoire à tout jamais... et j'accepte demain le nouveau commandement qu'on m'offre. Dans huit jours, nous partons pour le Caucase.

CLARA, avec une joie subite.

Vrai ?

FÉDRO

Je te le jure.

CLARA, baissant la tête.

Ah ! c'est mal, ce que je vais faire... Abandonner une âme dont je suis la seule foi... c'est lâche... Je ne peux pas !

FÉDRO

Tu peux bien sacrifier cet homme à ton amour pour moi. — Oublie le musicien, et je serai ton héros. (Il la prend par la taille et murmure à son oreille.) Songe aux belles chevauchées, à l'ombre des forêts chaudes et dans les défilés vertigineux. La nuit, sous la tente, nous nous aimerons au hennissement des chevaux, au cri des bêtes fauves, nous

défierons la mort sauvage dans un frisson de volupté profonde. Clara, Clara, tu ne connais pas encore le bonheur. On ne se possède pas ici comme nous nous posséderions là-bas!...

(Elle se laisse aller dans ses bras, gagnée par l'ivresse, et tombe doucement, comme brisée, sur le sofa. Il se penche sur elle, l'embrasse sur la bouche et puis la regarde fixement.)

CLARA, se relevant à demi, comme honteuse.

Grand Dieu, quel empire tu as sur moi!...
Alors tu promets de ne plus revoir la baronne?

FÉDRO

Je vais lui envoyer mon refus. — Et toi, promets-tu d'oublier Stéphane?

CLARA, suffoquée.

Je le promets!

MIKOULA entre par le fond.

La princesse Irma Zamosk est arrivée en troïka et demande à parler à madame la comtesse.

CLARA, se prend la tête des deux mains, comme au sortir d'un rêve.
A part.

Grand Dieu, qu'ai-je fait? (Haut.) Ma tante?...
Qu'elle soit la bienvenue!...

FÉDRO, à Clara.

A tout à l'heure!... (Sous la porte, à part.) Demain, elle sera mâtée! Il sort.)

SCÈNE IV

CLARA, MIKOULA

MIKOULA s'approche à petits pas et tire une lettre de sa veste.

Voici une lettre pour madame la comtesse.

CLARA, la prenant.

Ah ! de l'Archiduc ! Il n'y en a pas d'autre ?

MIKOULA

Non, baryna.

CLARA, à part.

Voilà trois mois que Stéphane n'écrit plus. Serait-il mort ? — Non, je le saurais. Il m'oublie donc ! — Tant mieux, après tout. Voyons ce que dit l'Archiduc. (Elle parcourt la lettre du regard.) Toujours la même antienne... le théâtre... le mariage morganatique... Et pas un mot de Stéphane !... Je n'aurai donc pas même un dernier adieu de lui !...

(Elle marche avec impatience dans la chambre.) Cet Archiduc est insupportable ! Je vais lui répondre sur le champ. (Elle jette la lettre au feu, s'assied au guéridon et trace quelques lignes à la hâte.) — « Ne pensez plus à moi. Je suis morte pour le théâtre et pour vous tous. Je n'aime que Fédro, c'est mon destin, et je le suivrai jusqu'au bout du monde. — Nous partons dans huit jours pour le Caucase. — Adieu. » (Elle ferme la



lettre et la remet à Mikoula.) Fais partir cette lettre sur-le-champ et introduis la princesse.

(Mikoula sort.)

SCÈNE V

CLARA, IRMA ; vers la fin, MIKOULA

IRMA

Bonjour, chérie.

CLARA

Ma bonne tante, quelle joie de te voir!...
(Elle se jette à son cou.) Tu viens rarement, mais quand tu viens, tu apportes la lumière et la force!

IRMA

Comment vas-tu?

CLARA, fiévreuse.

Oh! très bien.

IRMA

Tu dis cela du ton de quelqu'un qui va mal.

CLARA

Bien ou mal, qu'importe? Je suis d'accord avec moi-même.

IRMA

Tant mieux; c'est l'essentiel. Moi, j'ai des

choses graves à te dire. Mais parle-moi d'abord de toi.

CLARA

Volontiers. (Elles vont s'asseoir sur le sofa.) Laisse-moi te regarder d'abord. Tu fais une trouée d'azur dans mon ciel d'orage.

IRMA

Toujours la même : sans peur, sans frein...

CLARA

... Et sans repos.

IRMA

Je n'ai pu assister à ton mariage, qui a stupéfié toute la société russe. Eh bien, es-tu heureuse avec Serge Fédro ?

CLARA

Je l'aime plus que jamais. Quant à être heureuse... c'est une autre affaire!...

IRMA

Alors il te fait souffrir ?

CLARA

Non pas lui, moi-même.

IRMA

Explique-toi!...

CLARA

On prétend que les hommes peuvent aimer deux femmes en même temps. Mais as-tu jamais entendu dire qu'une femme ait aimé deux hommes à la fois? Je dis aimer de passion égale, jusqu'à en être déchirée en deux.

IRMA

Non, et cela me semble monstrueux.

CLARA

Eh bien, je crois que je suis ce monstre... et que j'en deviendrai folle.

IRMA

Voilà du nouveau. Je t'écoute de toutes mes oreilles.

CLARA

La rencontre de Fédro fut dans ma vie un coup de foudre. En lui, je crus avoir trouvé la fin de mes fièvres, la certitude du bonheur. Aussitôt se vérifia cette loi implacable de ma destinée, qui me défend de trouver le bonheur dans l'amour. A chaque douce halte, cette destinée me précipite en avant, dans le vide, comme un torrent aux vagues rebroussées, qui tombe d'écueil en écueil. J'étais fiancée avec Fédro depuis trois jours, quand je rencontrai Zéno Stéphane.

IRMA

Le musicien hongrois, devenu célèbre, il y a peu de temps ?

CLARA

Lui-même. Son violon avait fait vibrer dans mon être des cordes profondes que j'ignorais. Sa présence me donna un sentiment d'une douceur infinie. C'était comme une fraternité d'âme très ancienne, une pitié de sœur, une mélancolie pleine de consolation et supérieure à la terre... Après une causerie d'une heure, qui passa comme une seconde et contenait un siècle de vie, il fallut nous séparer. Nous savions tous les deux que c'était un éternel adieu... Depuis ce jour, la malédiction d'un mystère est entrée dans ma vie.

IRMA

Vous vous êtes revus ?

CLARA

Jamais !... Mais c'est bien pire. J'épousai Fédro. Je me jetai dans ses bras comme dans un gouffre... pour oublier... et pour vivre enfin... Nous passâmes six mois d'ivresse, enfouis dans les rives herbeuses du Volga et dans l'océan de ma steppe... J'étais heureuse, je le croyais du moins... mais je ne pus oublier Stéphane. Aux heures abandonnées du rêve, aux heures saintes

du chant, je revoyais son image attristée. Elle me hantait et je m'attendrissais sur elle. J'eus la certitude qu'il ne pouvait se passer de moi, qu'il avait besoin de mon amour pour déployer ses ailes dans le ciel sans bornes de l'harmonie. Et de toutes mes fibres... je chantais ses mélodies... Il me semblait alors que je lui donnais le souffle de ma vie!... Mais je ne voulais pas lui écrire... Non! je ne le voulais pas! Alors...

IRMA

Quelque chose advint?...

CLARA

Oh! quelque chose d'étrange... de presque surnaturel. Il y a six mois, en plein hiver, je marchais seule dans la steppe, au soleil couchant. Des cygnes sauvages volaient sur les étangs gelés. La plaine blanche ondulait infinie. Tout à coup, je crus entendre l'archet d'un violon dans les abîmes de l'air. C'était un son grêle, imperceptible. Il modulait un chant d'adieu, pareil à ceux des Tziganes, mais si doux et si navrant que j'en eus le cœur convulsé... J'avais reconnu le timbre de son instrument. C'était comme si son âme m'appelait... La mélodie se noya dans l'espace, et je me jetai à terre, les ongles crispés dans le sol et le visage dans la neige.

IRMA

Et puis ?

CLARA

Ah ! ce fut plus fort que moi. — En rentrant, j'écrivis à Stéphane : « J'ai entendu ta voix. Travaille, espère, crée ! — Clara qui t'aime. » — Aucune puissance de la terre ou du ciel ne m'eût empêché d'écrire cette lettre !...

IRMA

A la bonne heure ! Ce jour-là, tu as été toi-même. Que n'épousais-tu ton musicien ! Tu aurais fait de lui un grand artiste ; il eût fait de toi une cantatrice !

CLARA

Trop tard ! Trop tard ! Il y a une malédiction sur ma vie, il y a un démon qui me possède. C'est la torture sauvage dans mon cœur, la torture des deux amours. L'un qui me tient par toutes les fibres de la chair et veut s'attacher à un homme vivant, l'autre qui me prend par le fond de l'âme et me jette dans l'Inconnu ; l'un qui me chuchote : « Oublie et sois heureuse ! » l'autre qui clame : « Je suis le grand amour, l'éternel et le seul, tu ne m'échapperas pas, tu me chercheras dans mon immensité sans me trouver jamais ! » Je le connais depuis longtemps ce génie terrible qui me poursuivait dans la steppe au galop de mon cheval. Alors ce fut le petit père, que j'avais vu mourir dans mes bras, qui hanta mes nuits d'insomnie. Aujourd'hui c'est Stéphane qui passe sur ma tête

avec une lyre de feu dans les frissons de la musique, et me crie : « Viens ! viens ! je souffre !
« Viens lutter et souffrir avec moi, pour que je ne
« sois plus seul dans mon enfer ! » Torture affreuse ;
au milieu de mon cœur, il y a un point brûlant,
d'où une douleur inexprimable rayonne dans tout
mon être. Ah ! si je pouvais y creuser une blessure
profonde, pour que le sang ruisselle librement.
Alors finirait cette angoisse qui m'étreint. Elle
coulerait enfin, par ma blessure ouverte, la Source-
Mère de toutes mes douleurs !...

IRMA

Sois tranquille, elle va couler.

CLARA

Mais je ne veux plus de cette souffrance. Oui,
c'est fini. Plus d'amour dans l'au-delà, dans le
vide sans fond, dans l'éternelle duperie du Rêve.
Je refoule à tout jamais la Source-Mère dans ses
profondeurs. Plus de fantôme qui me hante ; je
veux ma part de bonheur sur la terre. Sache-le,
j'ai tué Stéphane dans mon cœur et suis toute
à Fédro.

IRMA

Tu crois cela, malheureuse ? Eh ! bien, maintenant
que j'ai lu dans ton cœur, je vais te porter
le coup libérateur. Sache-le, c'est moi qui ferai
jaillir la Source-Mère par ta blessure ouverte.

CLARA se lève, effrayée.

Mon Dieu, que vas-tu faire ?

IRMA se lève à son tour.

T'arracher à un bonheur honteux et te vouer à une douleur digne de ton cœur et de ta destinée.

CLARA

Que veux-tu dire ?

IRMA

Fédro est indigne de toi !

CLARA

Tu mens !

IRMA

Il gaspille ta fortune et te dépouille jusqu'à la dernière loque.

CLARA

Que m'importe, s'il m'aime ?

IRMA

Tu l'aimes ? Il t'exploite comme il a exploité toutes ses maîtresses.

CLARA

Allons donc ! Fédro est un héros ; ses actions le prouvent.

IRMA

Des contes qu'il t'a faits. Lui un héros ! Un

soldat d'aventure, un suborneur de femmes, capable des plus lâches perfidies.

CLARA

Assez, ma tante. Pas un mot de plus ou des preuves! des preuves! D'ailleurs tout cela est absurde. Fédro a accepté un nouveau commandement et dans huit jours nous partons pour le Caucase. (Avec amertume.) Quant à Stéphane, j'ai bien le droit de l'oublier, puisqu'il m'oublie. Voilà trois mois qu'il ne m'écrit plus! Toutes mes lettres sont restées sans réponse.

IRMA

Sais-tu pourquoi tu n'en reçois plus? Fédro intercepte votre correspondance.

CLARA

Fédro est incapable d'une telle action.

IRMA

Il est capable de tout, mais tu es aveugle. Il a corrompu à prix d'or ton vieux Mikoula, qui lui donne tes lettres et celles de Stéphane.

CLARA

Comment le sais-tu?

IRMA

Le vieux était ivre un soir, il a parlé, sa fille

est la sœur de lait de ma femme de chambre et lui a tout dit... Katoucha me l'a répété.

CLARA

C'est impossible, mais je veux savoir la vérité...
(Elle fait sonner un timbre. Mikoula entre. Clara lui saisit le poignet.)
Est-il vrai que tu donnes mes lettres au comte?

MIKOULA, balbutiant.

Moi... moi... ce n'est pas vrai!

CLARA, le secouant.

Regarde-moi donc en face et dis-moi tout!

MIKOULA

Maîtresse, tu m'avais dit de lui obéir comme à mon maître et à mon seigneur.

CLARA

Je ne t'avais pas dit de me trahir!

MIKOULA

Il m'a menacé de mort.

CLARA

Il fallait me le dire.

MIKOULA

Il m'a promis la dot de ma fille.

CLARA

Misérable ! Moi qui t'aurais donné ta liberté en plus ! Quand est venue la dernière lettre que tu lui as donnée ?

MIKOULA

Ce matin.

CLARA lâche le poignet de Mikoula et se prend la tête.

Ah !

MIKOULA

Ma petite mère, pardonne-moi !

CLARA

Que Dieu te pardonne. Tu ne sais pas le mal que tu as fait. Va-t-en. Et que je ne te revoie plus jamais !

MIKOULA s'en va en pleurant.

J'ai perdu ma petite mère ! (Il sort.)

(Clara s'affaïsse sur le sofa et sanglote, le visage dans ses mains.)

IRMA pose sa main sur son épaule.

Ma pauvre enfant, comme je te fais souffrir. Mais c'est pour te sauver.

CLARA, relevant la tête.

C'est toi, ma tante, qui parles ainsi, toi qui as sacrifié tes sentiments au monde ?

IRMA

Oui, j'ai gâché toute ma vie en épousant un homme titré, riche et stupide. Je me rachète en aidant les femmes à la révolte contre de sots préjugés et des lois iniques. Je suis une torche éteinte, mais ma cendre brûle assez pour rallumer les autres. — Si jamais tu veux sortir de ton enfer, ma maison t'est ouverte et ma fortune t'appartient !

CLARA lui tend la main en essuyant ses larmes.

Merci ; laisse-moi seule maintenant. Fais atteler ta voiture et attends-moi. Peut-être partirai-je avec toi. Va-t-en ; j'entends Fédro qui vient.

IRMA

Que vas-tu lui dire ?

CLARA, bouillonnant d'une colère sourde.

La vérité, dût-il me tuer !

IRMA

Il ne l'osera pas. Courage ! A tout à l'heure.
(Elle va vers la porte, se retourne et s'arrête. A part.) La foudre va tomber ici. Advienne que pourra. J'ai réveillé la lionne ; elle tiendra tête au tigre. (Elle sort.)

SCÈNE VI

CLARA, FÉDRO

FÉDRO entre avec une carte et s'approche lentement de Clara.

Voici une carte du Caucase. Faisons notre plan de campagne et qu'un baiser en marque chaque étape. Ma belle Clara, tu seras une guerrière des légendes, une polénitza... mais un peu moins farouche, pas vrai ?

CLARA, qui est restée assise, les mains crispées sur ses genoux, le regard fixe.

Ah ! oui, le Caucase...

FÉDRO

Qu'as-tu ?... Pourquoi de glace tout à coup ?

(Il se penche pour l'embrasser.)

CLARA se lève d'un bond et le regarde en face.

Est-il vrai que vous violez le secret de ma correspondance, que vous interceptez les lettres que j'écris et volez celles qu'on m'adresse ?

FÉDRO

Qui vous a fait ces contes ? La princesse Zamosk, mon ennemie, qui sort d'ici ?... Elle en est capable.

CLARA

Est-il vrai, oui ou non, qu'aujourd'hui même

vous avez acheté à prix d'or de mon domestique une lettre de Zéno Stéphane pour moi ?

FÉDRO, furieux.

Qui dit cela ?

CLARA

Mikoula a tout avoué.

FÉDRO, se reprenant avec hauteur.

Eh bien ! oui, moi, Serge Fédro, j'ai fait cela.

CLARA

Et vous avez le front de l'avouer sans rougir ?

FÉDRO

C'est mon devoir de mari, c'est mon droit d'amant. Je vous ai donné toute ma vie, j'obéis à vos moindres caprices. En retour, j'exige la fidélité absolue. Vous étiez sur le point de vous laisser prendre aux cordes de ce râcleur de violon... J'ai supprimé la tentation pour vous épargner une chute que vous auriez regrettée.

CLARA

Et vous croyez qu'on prend au piège un sentiment de femme comme une souris dans une souricière et qu'il y meurt étranglé ? Dire qu'à cet homme j'ai donné ma vie, mon cœur et ma foi ? Vous êtes trois fois lâche et trois fois infâme !

FÉDRO

Prenez garde, ne me poussez pas à bout. Vous pourriez vous en repentir.

CLARA

Après cet acte de perfidie et de bassesse, il n'y a plus rien de commun entre nous. Vous n'êtes plus digne d'habiter la demeure de Clara Smirnova. Je vous chasse de ma maison comme un manant!

FÉDRO

Pardon, Madame, est-ce le divorce que vous demandez?

CLARA

Et je suis sûre de l'obtenir.

FÉDRO

Fort bien. En ce cas, permettez-moi de vous rappeler la dernière clause de notre contrat de mariage. J'en ai sur moi la copie. Le double signé de vous est chez mon notaire... (Il tire un papier de sa poche et lit.) « En cas de divorce, la comtesse « Clara Smirnova cède au capitaine Serge Fédro « tout son domaine, *en pleine propriété.* »

CLARA

Vous êtes fou! Je n'aurais jamais signé une clause pareille.

FÉDRO

Vous l'avez signée sans la lire; mais vous l'avez signée. Regardez vous-même.

(Il lui montre la feuille.)

CLARA, après un coup d'œil sur le papier.

Oh!... (Elle tombe atterrée sur une chaise.) Et voilà mon héros!

FÉDRO, mettant le papier dans sa poche.

Vous réfléchirez !

(Il sort.)

SCÈNE VII

CLARA, seule d'abord, plus tard JOSY

CLARA

Ainsi voilà l'homme pour qui j'ai perdu ma vie et sombré mon âme! Honte et pitié sur moi ! Et pourtant ce désastre est comme une délivrance. Quelque chose de nouveau surgit en moi. Fallait-il donc ce monstre et toute l'horreur qu'il m'inspire pour me dévoiler à moi-même le mystère ineffable de mon être, le secret divin endormi dans la nuit muette et sacrée de mon cœur? La lumière se fait en moi, car maintenant je sens, je sais et je vois... mon amour sans bornes pour Zéno Stéphane!... (Elle se lève et pousse un cri de triomphe.)

Oui ! c'est lui que j'aimais... c'est lui que j'aime... c'est lui que j'aimerai en toute éternité ! (Elle fait un geste d'angoisse subite.) Mais lui-même qu'est-il devenu sans moi ? Il n'a plus reçu mes lettres... Il croit que je l'ai oublié... Il est malade, fou... peut-être !... Comment ai-je pu commettre ce crime ? (On entend le son d'un violon en sourdine derrière la scène.) Le violon de la steppe... le chant d'adieu... Encore cette voix qui me déchire le cœur... La voix d'une âme perdue... Mon Dieu, s'il était mort !... Le son se rapproche... il est tout près... J'en deviendrai folle !... Si c'était Stéphane lui-même ? (Elle va sur la véranda et fait un geste d'étonnement.) Un Tzigane !... (Elle lui fait signe de monter et revient agitée, sur le devant de la scène.) Que me veut-il ?...

(Josy entre par le fond, son violon à la main, se place devant Clara, et s'incline avec un geste de dévotion profonde.)

CLARA le regarde avec un mélange d'effroi et de curiosité.

Qui êtes-vous ?

JOSY

On m'appelle Josy le Bohémien. Je voyage avec ma troupe et je voulais jouer devant vos seigneuries. Le comte m'a défendu l'entrée de la maison. Alors, j'ai joué sous vos fenêtres, dans le parc... pour vous seule !

CLARA

Mais cet air... est de Zéno Stéphane !...

JOSY

Pardieu... vous avez reconnu le maître — et moi, je suis son meilleur ami!

CLARA

Alors, il est vivant?

JOSY, d'une voix sourde.

Oui, mais il est malade (Il se touche le cœur.) ici, et il ne vivra plus longtemps si vous ne venez tout de suite le guérir.

CLARA

Jurez-moi qu'il vit...

JOSY

Je le jure... Il vit parce qu'il vous attend et qu'il est sûr que vous viendrez. S'il perdait cet espoir, ce serait fini. Mais j'ai promis de revenir avec vous. Foi de Tzigane, je l'ai juré à mon frère d'âme!

CLARA

Et vous avez bien fait. Il vit!... Rien n'est perdu. Partons sur-le-champ!

JOSY

La voiture de la princesse est prête.

CLARA

Allons!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FÉDRO

FÉDRO marche avec colère sur Josy.

Un Tzigane ici ? J'ai défendu qu'on le laisse entrer !

CLARA, s'interposant.

Et moi, je l'ordonne !

FÉDRO

Je suis le maître ici !...

CLARA

Tant que Clara Sminova sera dans sa maison, c'est elle qui commandera !

(Elle saisit instinctivement la cravache de Fédro sur une chaise.)

FÉDRO

Alors, qu'avez-vous décidé ?

CLARA

Je pars à l'instant même, sous la garde de Josy le Bohémien, pour rejoindre Zéno Stéphane !

FÉDRO

Et vous foulez aux pieds tout votre passé ?

CLARA

Il n'a jamais existé. Ma vraie vie commence à cette heure !

FÉDRO, se laissant aller à un accès de passion.

Écoutez, Clara, j'ai eu tort. Toute cette défiance venait de mon fol amour pour vous. Pardonnez-moi. Je fais serment de déchirer le contrat sous vos yeux, si vous m'aimez encore, si vous renoncez à partir.

CLARA

Je ne vous crois plus, et fussiez-vous sincère, pensez-vous qu'un contrat déchiré me ferait oublier vos outrages ?

FÉDRO

Oui, parce que je vous aime, que je vous veux, et que vous serez à moi seul !

CLARA

Ah ! vous savez cela, vous ?

FÉDRO

Je sais... je sais... (Il marche sur elle, Clara recule. Ils se défilent du regard. Brusquement Fédro veut l'étreindre.) Je sais que tu m'aimes encore ! (Clara le repousse et lui donne un coup de cravache à travers la figure. Fédro pousse un rugissement.) Ah !... (Il se jette sur elle, les poings fermés, mais chancelle devant son regard impassible. Comme pris d'étourdissement, il se passe la main

sur le visage, puis se redresse.) Malheur à vous, Madame, vous êtes perdue. Car sachez que je vous tiens dans mes griffes!

CLARA, très calme.

Vous vous trompez, monsieur le comte... En me volant ma terre, vous m'avez affranchie. Gardez-la donc. Mais moi, je suis libre, libre pour la première fois!.. (Elle jette la cravache à terre.) Voilà votre cravache. Gardez-la en souvenir de moi!.. (Elle se tourne vers Josy et lui saisit le bras impétueusement. D'une voix baletante. Et maintenant, à Stéphane!..

(Elle sort en avant, Josy la suit.)

(Fédro reste un instant pétrifié, puis il prête l'oreille à une rumeur de voix confuses, parmi lesquelles on entend le gémissement de Mikoula.)

Voix de MIKOULA

Ma baryne! Ma baryne!

FÉDRO court au perron et regarde dans le parc. On entend claquer le fouet d'une troïka et le roulement d'une voiture. Fédro revient sur le devant de la scène et frappe du pied.

Partie!... Je la tenais pourtant!... Mais cette âme!... cette âme!.. comment l'asservir?...

RIDEAU

ACTE IV

AU PAVILLON DU LAC

Même décor qu'au 1^{er} acte. En plus, une chaise longue sur le devant de la scène, à droite.

SCÈNE I

STÉPHANE, un peu plus tard LORENSKI

STÉPHANE, assis à sa table de travail près du piano, il relève sa tête plongée dans ses mains.

Plus une mélodie, plus une note dans ma pauvre tête... Le vide... Le silence... l'immobilité. Mes pensées tourbillonnent comme des feuilles mortes dans un cimetière plein de neige. Mon cerveau se glace, mon cœur retombe dans son néant. Et pourtant, c'est ici qu'a commencé ma vie nouvelle, c'est ici que j'ai reçu le baiser de la Roussalka ! Mais elle — qu'est-elle devenue ? — Depuis trois mois, plus un signe de vie !... si elle n'est pas morte, elle m'a oublié. L'oubli est frère de la mort. (Il se lève, va vers la chaise longue et s'y assied.) Je suis las de tout, de l'effort perdu, de la fausse gloire, de ce monde lourd, qui ne saura jamais pour quel songe divin l'artiste se consume. (Il s'étend sur la chaise longue et ferme les yeux.) Si je pouvais dormir

et ne plus me réveiller... dormir... et oublier... moi aussi.

LORENSKI s'approche doucement.

Maître ! Maître !

STPÉHANE l'ouvre les yeux et se met sur son séant.

Ah ! c'est vous !... Bonjour, Lorenski.

LORENSKI

Comment va votre santé aujourd'hui ?

STÉPHANE

Mieux !

LORENSKI

Et ce mal de cœur ?

STÉPHANE

Oh ! ce n'est rien ! Quoi de nouveau ?

LORENSKI

Mais il n'est toujours question à la ville et à la cour que de votre aventure récente. Le succès prodigieux de votre grande symphonie, dirigée par vous, à Vienne ; un prince étranger vous offrant la place de maître de chapelle ; et l'Archiduc jaloux, découvrant enfin votre génie, vous offrant un traitement double pour revenir ici composer vos œuvres, tout à votre aise. N'est-ce pas un conte de fées ?

STÉPHANE

Oui, mais après ce triomphe, je suis tombé malade. Maintenant, je suis épuisé.

LORENSKI

Allons donc ! Que parlez-vous de maladie ? Un nuage qui passe... Vapeur de femme et fatigue d'artiste se valent. L'une couve un amour, l'autre un chef-d'œuvre. Cela s'appelle une maladie ; on payerait pour l'avoir. Mais écoutez la grande nouvelle. L'Archiduc qui ne fait rien à demi, vous réserve une surprise. Ce soir, il fait exécuter le final de votre symphonie sur le lac. Voilà huit jours que nous répétons. Vous voyez d'ici la rage de Seidler qui nous dirige. Mais il ne flanchera pas cette fois-ci. L'Archiduc lui a fait dire sous main que, s'il ratait le morceau, il recevrait son congé. (Confidemment à l'oreille de Stéphane.) On dit même que vous allez le remplacer bientôt. Ce serait, dans l'orchestre, une orgie de gaité.

STÉPHANE

Oh ! que Seidler se rassure... Hélas ! je n'en aurai plus la force.

LORENSKI

Vous plaisantez. Être là, ce soir, avec l'Archiduc, entendre le thème de votre *Résurrection* s'élancer du lac aux premières lueurs des étoiles, cela ne vous ressuscite pas ?

STÉPHANE, absorbé et distrait.

Ma résurrection... quelle ironie !

LORENSKI

Ah ! décidément, cher maître, vous n'êtes pas romantique. Moi, je le suis. On m'appelle le cor sentimental et je ne m'en porte que mieux. J'engraisse de mon sentiment. Comme je me réjouirais à votre place, rien que pour voir la face de Seidler !

STÉPHANE

Mon cher Lorenski, vous ne pouvez pas comprendre ce qui se passe en moi. Mais voyez-vous, Seidler, l'Archiduc, ma symphonie, à l'heure qu'il est, tout cela me touche autant que le roulement d'une voiture ou le cri d'un moineau qui passe. (Il lui prend le bras d'un geste fiévreux.) Mais si vous pouviez me donner des nouvelles de Josy, vous me feriez renaître.

LORENSKI

De Josy, le Tzigane ? Il y a deux mois qu'il est parti avec sa troupe pour la Russie. Dieu sait s'il reviendra jamais, le vagabond des steppes.

STÉPHANE

Pourtant, il faut qu'il revienne, il le faut ! N'a-t-il pas rôdé dans ces parages ?

LORENSKI

Non.

STÉPHANE

Personne ne l'a vu ?

LORENSKI

Personne.

STÉPHANE

Il m'a promis de revenir dans deux mois au plus tard. Les deux mois sont passés.

LORENSKI

Autant compter sur le vent que sur la parole d'un Bohémien.

STÉPHANE

Josy et moi, nous sommes frères, selon le rite des Tziganes. Il reviendra.

LORENSKI

Qu'attendez-vous de lui ?

STÉPHANE

Le message de vie ou de mort. L'un ou l'autre sera la délivrance. Tout mal est broyé ou nous broie.

LORENSKI

Adieu, maître.

STÉPHANE

Merci, Lorenski. A ce soir et salut aux amis.

LORENSKI, en s'en allant se touche le front du doigt en hochant la tête.

Pauvre homme de génie !

SCÈNE II

STÉPHANE, seul d'abord, puis HEILER

STÉPHANE prend sur le piano un manuscrit richement relié. Un titre en lettres d'or brille sur la couverture.

Il est terminé le drame chantant de mon rêve, né du baiser divin de son amour, écrit avec le sang du cœur. La voilà, *la Roussalka*. Mais qu'est-ce que ce manuscrit ? Un grimoire obscur, une énigme incomprise. Clara Smirnova, toi seule pourrais animer mon rêve. Oh ! cette voix qui vibre comme une cloche, qui brûle comme une bouche et perce comme un glaive, cette flamme de vie, à qui nul métal ne résiste, cette voix devant laquelle mes songes palpitants se sont dressés, comme devant la lumière créatrice, cette voix... ne l'entendrai-je plus jamais ? Trois mois de silence depuis sa dernière lettre, pas une réponse aux miennes ! — Morte. Non, vivante, trop vivante aux bras de l'autre ! ah ! il la possède, lui, pendant que je noircis des pages vaines. Eux, ils vivent toute la vie ; moi je dépérís, et mon œuvre n'est que poussière !

(Il est saisi d'une crampe au cœur et tombe évanoui sur la chaise longue.)

HEILER s'approche avec inquiétude.

Qu'as-tu, mon pauvre enfant ? Tu souffres ? Te manque-t-il quelque chose ?

STÉPHANE se relève à demi, se tâte la poitrine et regarde autour de lui d'un air égaré.

Je voudrais boire, boire une seule gorgée à la coupe écumante de la vie... et puis mourir.

HEILER

Mourir ! Mais je veux te guérir, moi !

STÉPHANE

Me guérir?... ah ! qu'on me laisse au moins ma solitude... c'est la madone des maudits !

HEILER

Tu oses dire cela à ton vieux maître. (Il le considère un instant avec tristesse et fait un geste de désespoir.) Ainsi, voilà où t'a mené ton cœur intempérant, et ton esprit indisciplinable!... Oui, sans doute, elle a réussi ta symphonie, elle a réussi malgré tout, par un miracle. Christian Heiler qui n'y croyait pas, s'en est réjoui. Mais un miracle n'arrive pas deux fois. Comment as-tu répondu à la clémence du destin ? Au lieu d'entrer dans la voie de la sagesse en te soumettant aux lois humaines et divines, tu t'attaches au flanc cet amour insensé, cette peau de Nessus, qui ronge ta chair, empoisonne ton sang, et corrompt tes pensées. Je t'avais enseigné la loi des bons maîtres, le respect de l'art, l'amour de la famille, le culte du devoir. Quand tu es sorti de mes mains, tu étais jeune, sain et

vigoureux, tu débordais de vie et d'espérance. Qu'es-tu devenu maintenant? Où t'a conduit la révolte? Te voilà malade, ruiné de corps et d'âme, à moitié fou... et tout cela pour cette femme maudite, pour une absente, pour une chimère!

STÉPHANE

Et si cette chimère est ma foi, si cette femme est toute ma vie?

HEILER

Qu'elle soit trois fois maudite, alors. (Il prend la partition sur la table.) La voilà, la coupable... Ta Roussalka! Voyons ce qu'elle t'a inspiré. (Il ouvre le volume à la première page.) D'abord d'où prends-tu le sujet?

STÉPHANE

D'une légende russe.

HEILER

Fort bien. Lisons l'argument. (Il lit.) « Une
« ondine du fleuve devint femme au chant d'un
« Kobsar amoureux — et l'oublia après l'avoir
« aimé pendant une nuit. » Ceci ne m'étonne pas.
— « Devenue femme, d'une beauté surnaturelle,
« elle épousa le Tzar, Ivan le Terrible. Elle
« causa la mort de tous ses amants, et ne re-
« trouva son âme perdue qu'avec la mémoire de
« son premier amour, au chant de ce même
« Kobsar, devenu le fou de la steppe. (Heiler hausse

« les épaules.) Après s'être reconnus, les amants
« transfigurés moururent au pilori, par ordre
« du Tzar, et proclamèrent leur amour devant les
« boïars et le peuple assemblé. » C'est toi qui as
fait ce beau poème-là?

STÉPHANE

Non, c'est le peuple.

HEILER

Le peuple. Le peuple est un enfant!

STÉPHANE

Et parce qu'il est enfant, il sait des choses divines que nous avons oubliées.

HEILER

Voyons, est-ce que l'âme se perd et se retrouve comme une tabatière? C'est de la folie pure!

STÉPHANE

La vie est bien plus folle encore.

HEILER

Et la musique? Ah! parlons-en! (Il en feuillette le volume.) Un enchevêtrement de motifs comme des toiles d'araignées dans un caveau sans soleil, des cavalcades de notes sur toutes les portées. Et puis, ces intervalles monstrueux, ces transitions à donner la chair de poule, ces fioritures,

ces appogiatures. Pour comble, ces modulations insensées. A chaque page, à chaque ligne, un *salto mortale*! d'un ton dans un autre! C'est l'adultère des tonalités, la strangulation de l'harmonie, le parricide du contre-point!

STÉPHANE

Avez-vous écouté le vent dans la forêt?

HEILER

Non, jamais.

STÉPHANE

Eh! bien, écoutez-le, mais écoutez-le longtemps. C'est un grand maître. Il y a une harmonie dans mes discordances, comme il y a un rythme dans la tempête.

HEILER

Alors, tu veux embrasser l'infini!

STÉPHANE

Oui, je suis un vase qui a voulu contenir l'incommensurable. Le vase éclatera, mais le flot jaillira sur le sol fécondé.

HEILER

Tu n'as pas le droit de te détruire, car tu n'es pas seul. As-tu donc oublié Marthe? — Au-dessus de l'art, il y a la loi morale, la tradition sainte de la famille, le refuge des forts, la sauvegarde de

l'humanité. Seules, la règle, la famille et la loi, donnent l'équilibre, la paix et la santé. Le génie même ne les enfreint qu'au prix de sa fécondité. Tu veux enfreindre la loi — eh ! bien, la loi te brise, et c'est justice...

STÉPHANE

Cette tradition est sainte, cette loi est sacrée dans sa sphère. Mais s'il règne une autre loi dans ma sphère d'action, si un autre devoir commande à l'artiste créateur, si ma loi est l'amour libre, éternel, sans barrière et sans borne comme le firmament, m'empêcherez-vous de m'y plonger ? Notre maître à tous, le grand Beethoven, le roi de la symphonie, a dit : « L'air est mon royaume ; quand le vent se lève, mon âme tourbillonne. » — Eh bien ! mon royaume à moi, c'est l'Amour !... quand il m'emporte dans ses harmonies, des milliers d'âmes me suivent dans son ouragan ! Qu'est-ce à dire, mon maître, si j'ai besoin de cet amour pour respirer, pour vivre et pour créer ?

HEILER

Pour créer, il faut se limiter.

STÉPHANE

Mon art est sans limite comme ma soif d'amour.

HEILER

Cette soif est la folie de ton désir, mais non le besoin de ta vie.

STÉPHANE

Qu'en savez-vous? Vous ne comprenez donc pas que je ne puis vivre sans cette femme? J'ai beau ne l'avoir vue qu'une seule fois, elle remplit mon existence. J'ai beau regarder les autres femmes, elle les renferme toutes. J'ai beau me dire qu'elle est absente; elle est ici, sa voix me trouble, son parfum m'excite, son sang bondit dans mes artères. J'ai beau savoir qu'un autre la possède, je sens qu'elle m'appartient quand même et malgré tout. A distance, j'ai vécu de sa vie, j'ai aimé ses caprices, j'ai pardonné ses fautes, j'ai déliré de ses joies, j'ai ri de ses rires, et j'ai pleuré toutes ses larmes... Et par ce pouvoir souverain, elle ne peut m'échapper, je la forcerai de venir ici. Non, je ne mourrai pas sans avoir connu l'étreinte de Clara Smirnova! (Marthe, vêtue de noir, entre à pas lents sans avoir l'air de voir Stéphane et marche vers la table de gauche. Elle porte une grande gerbe de fleurs des bois et les dispose dans le vase de Sèvres, en tournant le dos aux interlocuteurs.)

HEILER, qui a regardé Stéphane avec épouvante pendant sa dernière sortie, lui saisit le bras.

Eh bien, regarde ta femme et répète ce que tu viens de dire, si tu l'oses. — Oui, regarde cet ange de résignation et de douceur. Elle sait que tu aimes les fleurs des bois, et tous les jours elle l'en apporte en ton absence. Puis elle s'en va sans rien dire, comme une voleuse, tremblant de te rencontrer, le cœur saignant d'amour et de

chagrin. Voilà comment elle se venge de ton abandon et de sa torture. (Stéphane s'est assis, la tête appuyée dans sa main.) Maintenant que tu l'as vue, tu ne la laisseras pas partir sans lui dire un mot.

(Heiler va vers le fond et se promène sur le perron d'un air inquiet pendant la scène suivante.)

SCÈNE III

STÉPHANE, MARTHE, vers la fin HEILER

STÉPHANE s'approche de Marthe, qui lui tourne le dos et range les fleurs dans le vase.

Marthe!

MARTHE pousse un léger cri et se retourne.

Ah! que me veux-tu? Ne me touche pas!

STÉPHANE

Tu ne veux donc pas que je te parle?

MARTHE

Non, tu n'as rien à me dire; ni moi non plus.

STÉPHANE

Je veux te remercier de ces fleurs que tu m'apportes tous les jours. Comme tu es bonne, Marthe, et moi, je suis un distrait, un ingrat. Je ne savais pas qu'elles me venaient de toi. Il faut me

pardonner. Je ressemble à ma pauvre mère, vois-tu. La mélancolie s'était fait un nid dans son cœur farouche et solitaire; elle habite aussi le mien. La mélancolie est un oiseau de crépuscule, qui voltige toujours autour de ma tête et fait la nuit autour de moi. Je suis seul, bien seul. Mais je sais maintenant que tu m'apportes des fleurs. Que ne puis-je l'en apporter aussi! Je vais les regarder, les respirer une à une... Elles me diront d'anciennes, de douces histoires... et je serai moins seul.

MARTHE

Vraiment! Je suis sûre que tu ne sais même plus leur nom?

STÉPHANE

Oh si, Marthe. Voici le chèvre-feuille parfumé qui grimpe sur les haies, la véronique étoilée qui pousse sous les troènes, la coquette reine des prés, les folles avoines que tu aimes tant, la campanule, amie des roches humides, la pensée violette au cœur d'or, ta grave confidente, et la blanche anémone, ta frêle protégée. Mais comment fais-tu pour les retrouver toutes?

MARTHE

Je sais leurs retraites que tu as oubliées. Je m'en vais toute seule dans la forêt, par nos sentiers d'autrefois où l'herbe a poussé. Et les fleurs m'ap-

pellent, comme si elles voulaient me consoler. Chacune a quelque chose à me dire, et je les cueille une à une. Puis, je vais m'asseoir près de l'étang, sous les grands hêtres. Les nuages glissent dans l'étang immobile. Je songe et je songe... je regarde les fleurs couchées sur mes genoux... des heures entières... et les fleurs prennent pitié de moi... Je vois des pleurs dans leurs yeux et je pleure aussi, dans le grand silence des bois... (Elle cache ses yeux de sa main.)

STÉPHANE

Marthe! Marthe! Pourquoi pleurer ainsi? Ces larmes tombent sur mon cœur comme des gouttes de feu. Pourquoi t'attacher à ce triste cœur, comme la pervenche fidèle au marbre d'un tombeau? Pourquoi ne pas m'abandonner à mon sort maudit?

MARTHE

Je ne peux pas.

STÉPHANE

Douce amie. Toi aussi, tu as une âme musicienne, qui s'est repliée sur elle-même et a oublié sa chère mélodie, à force de se taire. Nos souffrances sont sœurs. Je puis comprendre la tienne, mais tu ne peux pas comprendre ce que je souffre en te voyant souffrir!...

(Il lui baise la main avec un sanglot étouffé.)

MARTHE lui prend le bras et le regarde.

Eh bien, dis-moi tout !

STÉPHANE

Je ne peux pas.

MARTHE

Alors, quitte ce séjour funeste. Viens avec moi dans la montagne. Là-bas, tu redeviendras le vrai Stéphane. Viens, je t'en supplie !

STÉPHANE

Impossible. Quelque chose de plus fort que moi me rive à cette place.

MARTHE

Quoi donc ?

STÉPHANE, saisissant la partition et la tenant posée sur la table par la tranche.

Mon œuvre ! l'œuvre essentielle de ma vie, celle pour qui j'ai donné tout mon sang, risqué tout mon bonheur, et qui pour moi-même est demeurée une énigme.

MARTHE

Et qu'attends-tu pour elle ?

STÉPHANE

Quelque chose ou quelqu'un qui viendra l'accomplir.

MARTHE

Et cette œuvre s'appelle? (Elle se penche sur le volume et voit le titre en lettres d'or.) La Roussalka! Toujours Elle!... Elle, toujours! Ta pensée ne veut donc pas quitter cette femme néfaste, qui cause la mort de ceux qui l'aiment? Eh bien, moi, je la hais comme je la méprise, ta Roussalka! Tueuse d'âmes, voleuse de mon bonheur, vampire de ton génie!

STÉPHANE

Tu as beau faire, tu ne m'enlèveras pas ma foi en mon œuvre.

MARTHE

Ton châtement sera de ne jamais la revoir, cette Smirnova. Tu me trahis pour un fantôme!

STÉPHANE

Dussé-je ne jamais la revoir, je vivrai de l'heure où elle m'est apparue.

MARTHE

Cette femme ne t'a jamais aimé.

STÉPHANE

...Et je l'attendrai à cette place, où j'ai reçu son baiser!

MARTHE, hors d'elle.

Son baiser! Enfin, tu l'avoues. (Depuis un moment

Heiler est revenu du perron sur le devant de la scène et s'est approché de Marthe.) **Sa maîtresse ! Tout est inutile !**

HEILER, à Stéphane.

Défends-toi donc !

(Stéphane demeure immobile.)

MARTHE

Vous voyez comme il l'aime ! (Elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Heiler.) **Dieu est injuste, parlons !**

HEILER, avec un geste de réprobation sur Stéphane.

Ah ! malheureux, va !

(Marthe s'en va tête baissée au bras de Heiler.)

SCÈNE IV

STÉPHANE, seul d'abord, bientôt après L'ARCHIDUC.

STÉPHANE, qui est resté fixe dans sa pensée, se retourne au moment où Heiler et Marthe disparaissent.

Elle s'en va triste et désespérée, et moi je reste dans ma solitude...

Suis-je donc un criminel ? Suis-je un monstre ou un fou ? Si pourtant Marthe avait raison... Si Clara m'oubliait ! (Il prend son violon sur le piano, et s'assied.) Doux instrument, d'où sortent tous les sons qui bercent le pauvre cœur humain, quand l'ami de ma mère l'effleurait de son archet, tu frémissais de

mélodies ardentes, et moi, l'enfant débile, je palpitais à ta voix. Et quand partit celui qu'aimait ma mère, il te laissa en souvenir à son amie... Alors tu devins muet... et ma mère mourut en te donnant à son fils. Elle me dit que son âme chanterait en toi, quand je ferais vibrer les fibres secrètes. Et ma pauvre mère a tenu parole. Que de fois son âme a chanté dans tes cordes! Que de fois tu m'as consolé! Mais maintenant, que dois-je faire? Je n'ai plus que toi, et tu ne me dis plus rien!...

(Il pose le violon verticalement sur son genou, et appuie le front sur le manche.)

L'ARCHIDUC

Eh! quoi, maître Zéno Stéphane, vous n'êtes pas prêt pour la fête que j'organise en votre honneur?

STÉPHANE se lève d'un air égaré.

Pardon, Altesse, je vais l'être. Excusez-moi, vos bontés me confondent.

L'ARCHIDUC

Regardez un peu. Le lac s'illumine. Les barques circulent là-bas! sous les grands saules avec leurs girandoles. Je donne une fête vénitienne à mes hôtes, et votre symphonie va s'échapper de ce décor digne du Titien, dans ma Venise alpestre.

STÉPHANE

Tout cela pour moi? C'est trop beau, Altesse. Je n'aurai pas la force de le supporter.

L'ARCHIDUC

Qu'avez-vous donc?

STÉPHANE, portant la main de sa poitrine à son front.

J'ai de l'angoisse.

L'ARCHIDUC

Ah! votre amour malheureux, dont j'ai surpris le secret? Voyons, il faut oublier cela! Vous avez devant vous de plus grandes destinées. Vous êtes mon musicien désormais. Je veux que vos œuvres fassent pâlir de jalousie tous les monarques d'Europe. Et puis nous donnerons votre *Roussalka* sur mon théâtre.

STÉPHANE, tressaillant.

Ma *Roussalka*? Une seule femme pourrait la chanter. C'est Clara Smirnova.

L'ARCHIDUC

Allons donc! Nous en trouverons une autre, et une meilleure.

STÉPHANE

Jamais!

L'ARCHIDUC

Alors, vous ne voulez pas oublier cette capricieuse, cette ingrate ?

STÉPHANE

Altesse, je ne peux pas.

L'ARCHIDUC

Eh ! bien, mon pauvre enfant, j'ai juré de vous guérir — et je vous guérirai. Voilà la lettre que j'ai reçue de cette Clara Smirnova, qui vous tient tant à cœur et qui ne veut plus être que la comtesse Fédro.

La sottie ! — Vous croyez que Josy le Tzigane va vous la ramener ?... Quelle folie ! Lisez donc. Voilà la lettre que j'ai reçue ce matin même de la comtesse Fédro. (Il la lui donne.) Lisez, je vous la laisse. Je vais faire un tour du lac sur ma barque de gala, et donner mes derniers ordres, puis je viendrai vous prendre. Vous serez dans ma barque, à mes côtés pour entendre ma symphonie. Je le veux. Lisez ! à tout à l'heure ! Courage, mon ami, soyez un homme.

(Il s'en va rapidement par le fond.)

STÉPHANE, effaré, tient la lettre dans ses mains tremblantes et lit après un instant.

MON CHER ARCHIDUC,

« Ne pensez plus à moi. Je suis morte pour le
« théâtre, et pour vous tous. Je n'aime que Fédro,

« c'est mon destin, et je le suivrai jusqu'au bout
« du monde. Nous partons dans huit jours pour le
« Caucase.

« Clara SMIRNOVA. »

Celle-là même qui signait en m'écrivant :
« Clara qui t'aime. » Elle m'a oublié. Elle m'aban-
donne. Adieu tout!...

(Il saisit son violon et le jette à terre avec fureur. L'instrument se fracasse et Stéphane reste pétrifié devant les débris.)

SCÈNE V

STÉPHANE, CLARA

CLARA arrive en courant par le fond, en costume de voyage, Stéphane ne l'aperçoit pas.

Stéphane!

STÉPHANE se retourne et chancelle comme frappé de la foudre. Il s'appuie à la table.

Clara !

CLARA

Oui, Clara Smirnova. Ne la reconnais-tu pas?

STÉPHANE

D'où sortez-vous? Comment êtes-vous ici?

CLARA

Josy m'a trouvée. Il m'a tout dit. J'ai fait
cinq cents lieues et me voici!

STÉPHANE

Et c'est la comtesse Fédro qui me parle ?

CLARA jette son chapeau et son manteau sur un fauteuil, et apparaît dans le costume du 1^{er} acte.

La comtesse Fédro n'existe plus. Je suis pour toujours Clara qui t'aime.

STÉPHANE

Je ne vous crois plus.

CLARA

Je le jure ! (Elle lui prend les deux mains et le fait asseoir sur le sofa.) Mais regarde-moi donc !

STÉPHANE la regarde un instant avec passion, puis se dégage brusquement.

Non, c'est impossible !

CLARA

Sur ma vie et mon âme, c'est la vérité !

STÉPHANE

Alors pourquoi ce silence de trois mois ?

CLARA

Fédro interceptait nos lettres.

STÉPHANE

Et pourquoi cette lettre à l'Archiduc, cette lettre où vous dites : « Je n'aime que Fédro ! »

CLARA

Il te l'a montrée ?

STÉPHANE, montrant la lettre qu'il tient dans sa main crispée.

Tout à l'heure; la voici.

CLARA

Ah ! malheureuse que j'étais ! Je l'ai écrite une heure avant l'arrivée de Josy.

STÉPHANE

« Je n'aime que Fédro, et je le suivrai jusqu'au bout du monde ! » Comment as-tu pu écrire cela ? Cette lettre a failli me tuer !

CLARA

Tu ne comprends donc pas ? Je ne savais pas encore l'infamie de Fédro qui me volait tes lettres. J'ai écrit cela dans mon dépit, dans mon désespoir, dans ma fureur. Ton silence aussi me tuait. Je croyais que tu ne m'aimais plus !

STÉPHANE

En pouvais-tu douter ?

CLARA

Est-ce que je savais la vérité à ce moment ? Est-ce que je me comprenais moi-même ? Mais tout cela est fini, et tout recommence !... Comme cette lettre, je déchire mon passé.

(Elle arrache la lettre à Stéphane et la déchire en morceaux.)

STÉPHANE

C'est donc vrai que tu m'aimes ?

CLARA

Sur mon âme !

(Ils s'étreignent longuement.)

STÉPHANE

Je te crois ! (Il se lève dans un transport de joie.) Oui, tout recommence, la vie et l'art, le monde et nous-mêmes. L'univers s'éclaire d'un jour nouveau, puisque notre amour luit à son centre. La Foi n'est pas une chimère, puisque tu es venue ; l'Amour triomphant illumine de ses rayons les profondeurs de la vie, puisque tu es à moi !

CLARA

Comment ne l'ai-je pas su tout de suite ? Comment ai-je pu t'imposer l'absence cruelle, le doute hideux ? J'étais frappée d'aveuglement, de léthargie ! Je ne vivais pas, je végétais dans les limbes, aux griffes d'un monstre... Je suis renée du jour, où — par un miracle — j'ai entendu ta mélodie d'adieu dans les steppes neigeuses. Et maintenant par quels bonheurs fous, effacerai-je ton chagrin, et chasserai-je les noirs fantômes de ta solitude ? Nous allons être heureux, n'est-ce pas ? Je vais t'emmener au pays du soleil, où le ciel est toujours bleu !

STÉPHANE

Oui, nous allons partir... Mais qu'est-il besoin d'autre soleil ? Qu'est-il besoin d'autre ciel ? N'est-

il pas dans ton souffle ardent, le soleil du Midi? N'est-il pas dans tes yeux, le ciel illimité? Autour de moi, pour la première fois par ta présence, je vois fleurir le jardin de mes rêves, merveilleux paradis, profonds ombrages qu'habite un peuple aimé. Je les vois, je les vois, mes héroïnes, la vierge du Nord, la rose du Midi, la guerrière et la sultane, la magicienne terrible, et la prêtresse inspirée... Tu les incarneras toutes, n'est-ce pas? dans ton beau corps; elles vivront dans le sang de tes veines, elles parleront dans ton geste, elles chanteront par ta voix. Car tu seras le verbe vivant de mon rêve, Clara, ma cantatrice!

CLARA

Oui, je serai ton verbe vivant! J'incarnerai les filles de ton rêve; leurs douleurs seront les miennes, et leurs joies mes joies. Laquelle, dis, veux-tu que je sois à présent?

STÉPHANE

Toutes!

(Il veut se jeter dans ses bras.)

CLARA, prise d'une terreur subite, l'arrête.

Que vois-je, là, à terre?

STÉPHANE se détourne avec impatience.

Mon violon!

CLARA

Quoi? Le confident de ta solitude? Le legs sacré de ta mère où vibrerait son âme douloureuse?

STÉPHANE, sombre.

Je l'ai brisé tout à l'heure dans un accès de rage, après avoir lu ta lettre à l'Archiduc !

CLARA, à part.

Malheur!... Quel sinistre présage! (Haut.) Stéphane, comme tu es pâle... tu es souffrant?... tu es malade... Quelle angoisse me prend? Quand toutes les sources de la vie bondissent dans mon cœur avec la Source-Mère, il me semble que le bonheur va m'échapper encore, le bonheur de te rendre heureux... que tu vas t'évanouir en fumée dans mes bras... Stéphane! Stéphane! je t'en supplie, refrénons notre joie !

STÉPHANE

Non, plus de joug, plus de crainte, plus de frein à la joie. Nous franchirons tous les obstacles, nous vaincrons tous les mauvais sorts. Que m'importe mon violon brisé, puisque je t'ai toi, ma lyre vivante? Que m'importent mes héroïnes rêvées, puisqu'elles palpitent toutes en toi? Que m'importe le monde, puisque j'ai Clara Smirnova, et que je vais la posséder? C'est toi seule, entends-tu, toi seule que je veux !

(Il se jette dans ses bras et s'évanouit sous l'étreinte en portant la main à sa poitrine. Soutenu par elle, Stéphane s'affaisse sur le sofa.)

CLARA, agenouillée près de lui.

Mon Dieu, qu'as-tu ?

(On entend dans l'éloignement le thème de la *Résurrection* joué par l'orchestre sur le lac.)

STÉPHANE, se soulevant sur son coude.

Écoute, le chant de la *Résurrection* sur le thème du *Revoir* ! La grande mélodie qui contient toutes les autres. (Il paraît contempler une vision.) Enfin ! enfin !... Comme deux fleuves venus des bouts de la terre, nos deux vies se précipitent l'une dans l'autre en une seule cataracte... et du gouffre profond jaillit une gerbe d'écume, où reluit un arc-en-ciel de beauté !...

(Sa tête retombe.)

CLARA

Stéphane ! Mon Stéphane !

STÉPHANE

Donne ! Donne !... le baiser de la Roussalka !

CLARA

Ah ! je te rendrai la vie !

(Elle pose ses lèvres sur sa bouche.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ARCHIDUC, MARTHE

L'ARCHIDUC, derrière la scène sur l'escalier du perron.

Maitre Stéphane ! La symphonie ! La symphonie !

(Clara se lève épouvantée et considère d'un œil hagard Stéphane immobile, couché sur le sofa.)

L'ARCHIDUC

Qu'arrive-t-il ? Vous ici, Clara Smirnova ?

CLARA

Je vous en supplie, sauvez-le !

L'ARCHIDUC se penche sur Stéphane et tâte son cœur.

Il est mort !

(Clara s'effondre avec un grand cri et tombe à genoux aux pieds de la chaise longue, le visage dans les mains.)

MARTHE, accourant.

Où est-il ? Où est-il ?

L'ARCHIDUC, sur le perron.

Qui cherchez-vous ?

MARTHE

Stéphane. Josy m'a dit qu'il allait partir avec cette femme. Je veux la voir ! Je veux la voir !

L'ARCHIDUC, essayant de l'arrêter.

N'entrez pas ici.

MARTHE l'évite et s'élance sur le devant de la scène. En apercevant le corps immobile de Stéphane, elle recule de frayeur et se cramponne au bras de l'Archiduc.

Il est évanoui?... (L'Archiduc fait un signe de tête négatif et veut l'emmener. Elle comprend et se jette sur le corps de Stéphane avec un cri déchirant. A ce moment, la barque illuminée qui porte l'orchestre passe devant le perron, la finale de la symphonie éclate en fanfare de triomphe.)

L'ARCHIDUC s'avance sur le perron.

Silence ! Zéno Stéphane est mort !

(L'orchestre se tait.)

MARTHE relève la tête et aperçoit Clara dans la même posture.

La Roussalka !... C'est elle qui l'a tué !...

L'ARCHIDUC

Ce n'est pas elle, c'est le destin. Devant cet immense malheur, soyez clémente, Marthe Stéphane ; c'est l'heure du pardon.

MARTHÉ

Que Dieu lui pardonne... moi je ne lui pardonnerai jamais ! Tout est fini pour moi... Elle m'a tout pris, le vivant et le mort... Tout, jusqu'à son dernier soupir ! (Elle éclate en sanglots, puis se reprend.) Et je ne crierais pas ma douleur vers Dieu, pour que la justice la frappe... la frappe du châtement !

L'ARCHIDUC

Elle n'en peut rien, croyez-moi. Elle aimait comme vous. C'est une grande artiste et une grande âme. Ne l'accablez pas. — Clara Smirnova, n'avez-vous rien à répondre ? N'entendez-vous pas ?

CLARA sort lentement de son immobilité comme une statue qui s'animerait peu à peu. Elle se relève et jette autour d'elle un regard calme et sombre.

J'ai tout entendu. (Elle se tourne vers Marthe.) Pauvre

enfant, je pardonne à votre souffrance, car ni vous, ni personne ne comprendrez jamais la mienne. Nous l'avons aimé toutes les deux d'un égal amour, et toutes les deux nous l'avons perdu. Nous ne nous verrons plus, sans doute, mais donnez-moi vos mains, et laissez-moi les baiser humblement en signe de pardon et d'adieu.

(Elle tend ses mains vers Marthe.)

MARTHE retire les siennes.

Jamais ! Jamais vous ne toucherez mes mains avec ces lèvres qui lui ont donné la mort !

CLARA se redresse fièrement.

Non pas. Elles ont éveillé son génie... et maintenant je le possède éternellement !

MARTHE

Il m'appartient quand même !.. (A l'Archiduc.)
Altesse, excusez-moi, la douleur me rend folle. Et maintenant permettez que je fasse porter le corps de Zéno Stéphane dans ma maison et que je veille sur lui. C'est mon droit, n'est-ce pas ?

L'ARCHIDUC

Oui, certes, Marthe Stéphane. Il est à vous ; son œuvre est à tous. Je me charge de ses funérailles.

(Il fait un signe du haut du perron, quatre Tyroliens amènent un brancard, y transportent le corps de Stéphane et le recouvrent d'une housse. Au moment où ils se mettent en marche, CLARA fait un mouvement pour suivre le brancard. MARTHE se retourne et lui barre le chemin d'un geste impérieux, CLARA revient sur le devant de la scène, s'assied près de la table et s'accoude, l'œil hagard, MARTHE suit le brancard et descend l'escalier.)

SCÈNE VII

CLARA, L'ARCHIDUC

L'ARCHIDUC, regardant Clara accoudée à la table.

Malheureuse! Qu'avez-vous fait?

CLARA se lève brusquement, l'œil hagard.

Je sais ce qui me reste à faire... Adieu!

(Elle se retourne sans regarder l'Archiduc et veut s'en aller.)

L'ARCHIDUC lui saisit le bras et la ramène.

Clara, regardez-moi en face!...

CLARA baisse la tête, puis s'arrache violemment et le regarde d'un air de défi.

Laissez-moi!

L'ARCHIDUC

Vous voulez vous tuer?... Vous n'avez pas ce droit!

CLARA

Pas ce droit? — L'amour est juge souverain de la vie comme de la mort. Rien, sachez-le, n'empêchera Clara Smirnova de rejoindre celui qu'elle aime... là où il est... fût-ce dans les ténèbres éternelles!... (Elle se tourne vers la chaise longue.) C'est ici qu'il est mort, sous ma première étreinte... et l'Autre me l'a repris tout entier... et de ce grand amour,

d'où devait naître un monde, il ne reste plus rien que la poussière et le néant. Et de lui, de mon unique aimé... pas le moindre souvenir — rien, rien !...

(Elle se jette en sanglottant sur la chaise longue, la tête contre le dossier.)

L'ARCHIDUC

Vous vous trompez, Madame, il vous lègue ceci.

(Il lui présente la partition.)

CLARA le prend et regarde le titre.

La Roussalka! — De Lui?

L'ARCHIDUC

Oui, sa dernière œuvre.

CLARA ouvre le volume et lit à la première page.

« A Clara Smirnova, je dédie cette œuvre. » —
Son œuvre? — A moi !..

(Elle reste un instant comme foudroyée, puis se lève debout brusquement, presse le livre sur son cœur et s'écrie d'un air transfiguré.) Ah !
je suis sauvée!.. Dieu m'a rendu mon Stéphane !...

L'ARCHIDUC, étonné.

Que voulez-vous dire?

CLARA

La mort me tenait tout entière ; maintenant j'entrevois une existence nouvelle...

L'ARCHIDUC

Qu'allez-vous devenir ?

CLARA

Je vivrai pour son œuvre. Je deviendrai celle qu'il a voulu que je sois. Je serai sa voix aimée, l'incarnation de son désir, le verbe vivant de son génie !

L'ARCHIDUC, effrayé.

Comment cela ?

CLARA

Quand je chanterai *La Roussalka* sur la scène, je ferai connaître au monde ce que fut Zéno Stéphane !

L'ARCHIDUC

Votre âme royale n'est pas faite pour les misères du théâtre.

CLARA

Je veux ceindre le laurier sacré, dont le parfum amer donne la mort lente et l'ivresse des dieux.

L'ARCHIDUC

Vous serez malheureuse et torturée jusqu'à votre dernier souffle.

CLARA

Tant mieux ! Car maintenant je hais le bonheur et je veux souffrir. C'est en souffrant que je veux monter les degrés du temple idéal où je ne serai qu'à lui seul. Et quand j'aurai jeté mon cœur

sanglant en pâture à la foule, quand, ruisselante de sueur et pâle d'extase, je tomberai un soir mourante sur les planches, alors seulement, je retrouverai le regard de l'Aimé sous son baiser de créateur!

L'ARCHIDUC

Et vous croyez que vous n'aimerez plus aucun homme, vous, avec vos sens de feu?

CLARA saisit le candélabre placé sur la table, fait un pas vers l'Archiduc, et le regarde en face à la lueur des bougies.

Regardez-moi, et puis osez encore me parler d'amour! — Sous la blancheur de mon sein, craignez de voir le catafalque noir qui recouvre mon cœur, et de retrouver dans mes yeux la torche funèbre que tient dans sa main la fiancée de Stéphane!

L'ARCHIDUC

C'est votre décision... irrévocable?

CLARA replace le flambeau sur la table.

Irrévocable!

L'ARCHIDUC

Alors, adieu, Clara Smirnova.

CLARA

Adieu, prince Adalbert. (On entend dans l'éloignement le violon de Josy jouant l'air de l'adieu, Clara tressaille.) Écoutez! c'est le violon de Josy qui dit adieu à son frère perdu,

près du lac devenu solitaire. Il me rappelle à mon devoir.

(Elle remet brusquement son chapeau et son manteau et marche vers le fond jusqu'à la balustrade.)

L'ARCHIDUC la suit.

Où allez-vous ?

CLARA

Dans ma solitude. Vous me reverrez quand je serai devenue la Roussalka.

L'ARCHIDUC

Mais jusque-là, avec qui vivrez-vous ?

CLARA, montrant le livre qu'elle emporte.

Avec Zéno Stéphane — et l'Art divin !

(Elle descend lentement les marches de l'escalier pendant qu'expire au loin la mélodie de l'Adieu.)

FIN DE LA ROUSSALKA

L'ANGE ET LA SPHINGE

Légende de la Forêt Noire

POÈME DRAMATIQUE

EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

Qui me fuit ne sait rien,
et qui me dompte est roi.

La Sphinge.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

L'ANGE ET LA SPHINGE

PERSONNAGES

KONRAD DE FELSENECK, jeune seigneur de la Forêt Noire

RUPERTUS, l'astrologue

WILFRIED, chevalier de l'ordre du Temple

SIEGWART, vieil écuyer

L'ÉLECTEUR DE SPIRE

KUNZ, le fou de l'Électeur

HUNOLD

HARTWIG

} Chevaliers au service de l'Électeur

GERTRUDE DE HOHENSTEIN

BERTHE DE SEPT-VENTS

LA NIXE

Chœurs et figurants

Seigneurs de la cour de l'Électeur, Damoiseaux et Damoiselles, Bohémiens, Bateleurs, Hommes et Femmes du peuple. — Esprits de la forêt. — Voix angéliques.

L'action se passe au xiv^e siècle, en Allemagne.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ACTE PREMIER

LA JEUNESSE DE KONRAD

PREMIER TABLEAU

AU CHATEAU DE FELSENEK

La cour d'honneur à l'intérieur du château. A gauche, le donjon carré, avec une porte cintrée et un petit escalier haut et raide qui descend sur la scène. A droite, une terrasse, surélevée donne entrée sur une aile du château. De cette terrasse, un autre conduit, par derrière, vers le mur d'enceinte et le pont-levis qu'on ne voit pas. Au fond, une chapelle gothique, dont le portail fait face au spectateur. Des deux côtés de la chapelle, en arrière, un mur crénelé. Plus loin, on aperçoit les croupes ondulées de la Forêt-Noire, entièrement couvertes de sapins.

SCÈNE I

KONRAD, SIEGWART

CHŒUR DE CHASSEURS, derrière la scène dans l'éloignement.

Le chasseur fringant et superbe
Chevauche au bois de grand matin,
Il cherche les beaux cerfs dans l'herbe
Et les frais chevreuils dans le thym.

Au bord de la forêt épaisse,
 Il voit grande joie et liesse.
 Au mois d'amour, sur les gazons,
 Tourne la ronde
 Vagabonde
 Tournent fillettes et garçons.

(Aux derniers vers Konrad sort du château et descend l'escalier de la terrasse en costume de chasseur, une arbalète à la main. Il marche droit à la chapelle, dont la porte est fermée et la pousse pour l'ouvrir, puis il fait un geste d'impatience et tombe dans une rêverie profonde.)

KONRAD

O sombre sanctuaire où ma mère repose,
 Où sourit un ange divin,
 T'ouvriras-tu jamais? Hélas, la porte est close
 Et le pommeau la frappe en vain!...

(Il se laisse tomber sur un banc de pierre, placé à côté de la porte, contre le mur de la chapelle.)

CHŒUR DES CHASSEURS, derrière la scène, de plus près.

Coucous joyeux, coqs de bruyère,
 Ramiers roucoulent de désir,
 Et le cheval frappant la terre
 Hennit d'orgueil et de plaisir.
 Et le chasseur en rêve et pense :
 O chasse folle, ô joie immense !
 Au mois d'amour, sur les gazons,
 Tourne la ronde
 Vagabonde
 Tournent fillettes et garçons.

(Konrad a prêté une oreille avide à la seconde strophe de la chanson. Il se lève et regarde autour de lui.)

KONRAD

Le bon Siegwart récite un *Oremus* ;
Pour aujourd'hui, j'échappe à mon Argus.
En chasse donc !

(Au moment où il s'approche de la petite porte du fond, elle s'ouvre et Konrad se trouve en face de Siegwart.)

SIEGWART, en costume d'écuyer de chasse, une lance à la main.

Es-tu prêt, Konrad ; le cor nous appelle.

KONRAD, furieux, jette son arbalète à terre.

Non, je n'irai plus en chasse avec toi !

SIEGWART

Pourquoi cette parole au compagnon fidèle,
Au vieux Siegwart, au serviteur loyal ? Pourquoi ?

KONRAD

Ici, j'accepte ta tutelle :
Maître d'armes au château, soit.
Mais dans la forêt où la feuille vibre,
Où le vent bondit par-dessus les bois,
Ah ! dans la forêt je veux être libre,
Libre et seul comme un roi !

SIEGWART

Depuis qu'elle mourut, ta sainte et noble mère,
J'ai veillé sur toi comme un père.
Maudis mes cheveux gris dans ton gai nonchaloir
Mais Siegwart fera son devoir.

KONRAD

Je ne veux plus d'entrave !
Suis-je donc un enfant ? Un Felsenek est brave.

SIEGWART met son bras autour du cou de Konrad, d'un geste paternel.

Trop brave !... Mais j'ai peur des terribles instincts
Qui poussent ta jeunesse aux sentiers incertains.
Quand ton cheval couvert d'écume fend l'espace,

Quel est le gibier que tu chasses
Avec tes hallalis discords ?
Non, ce n'est plus le cerf dix-cors.

Jadis la douce châtelaine
Berçait ton innocent désir,
Puis, ce fut la Bohémienne
Qui dans les bois sut te saisir.
Tu rôdais sous les fiers ombrages
Autour des belles des villages.

Mais aujourd'hui tu cours la plaine en casse-cou,
Poursuivant ta chimère à travers les campagnes.
Sorcière des marais, démonne des montagnes,
Quelle femme t'a rendu fou ?

KONRAD, d'une voix mystérieuse et passionnée.

Sous les sapins où l'onde est brune
Je veux, je veux revoir

La Nixe qui se baigne au clair de lune,
Et peigne ses cheveux sur le sombre miroir...
Je veux la Nixe au clair de lune,
Je veux la Nixe du lac noir !...

SIEGWART saisit Konrad par le bras et le regarde avec terreur.

Chimère ! Illusion démoniaque !...
Tu te serais jeté dans la fangeuse flaque
L'autre soir. Grâce à Dieu, mon bras t'a retenu !

KONRAD

Oh ! ce corps diaphane et nu !...
Et la fleur jaune et vénéneuse,
Qui caresse les flancs nacrés de la baigneuse !...

SIEGWART, le secouant.

Malheureux ! quel démon est venu t'asservir ?

KONRAD, revenant à lui.

Oui, je suis un maudit... rien ne peut m'assouvir !

(Il se laisse aller d'un air sombre sur le banc de la chapelle.)

Ah ! que vous êtes loin, frais matins de l'enfance,
Jours d'azur et d'argent de mon adolescence,
Où mon rêve hantait ce triste soupirail,
La chapelle dormante au merveilleux vitrail !...

(Siegwart fait un geste à la fois ému et inquiet, Konrad continue comme dans un rêve.)

Dans la chapelle solitaire,
Où dort le tombeau de ma mère
Brille un vitrail étincelant.
Il parle, il sourit, il s'avive...
C'est une vierge dans l'ogive
Aux longs cheveux d'or ruisselant.

En robe pourpre, triomphale,
Elle porte dans sa main pâle
Comme une fleur son cœur flambant !

(Sa figure se contracte. Il porte ses deux mains à son cœur comme s'il y ressentait une torture aiguë.)

Pourquoi me ferme-t-on cet asile que j'aime ?

SIEGWART

Rupertus, l'astrologue, ton maître suprême,
L'ami de ta mère et le tien, le veut ainsi.
Il en garde la clef. Tu n'entreras ici
Que le jour où Wilfried, frère à l'ordre du Temple,
L'aîné, le compagnon dont tu suivras l'exemple,
Au nom du Commandeur de tous les Templiers
Viendra dans ce château te faire chevalier.

KONRAD, dans un violent accès de colère.

Chevalier, que m'importe ?
Sur l'heure j'entrerai.
Je saurai le mystère
De mon doux sanctuaire.
Qu'on m'en barre le seuil,
J'en briserai la porte,
Fût-ce mon cercueil !

(Il frappe à coups redoublés du pommeau de son épée sur la porte.)

SCÈNE II

KONRARD, RUPERTUS

Rupertus, l'astrologue, apparaît au sommet de l'escalier à la porte de la tour. Il est vêtu de noir et porte un manteau de fourrure. C'est un vieillard haut et maigre, dos voûté, démarche lente, presque un centenaire. Son visage placide et majestueux a la pâleur de la cire blanche, ses yeux luisent comme des flammes douces sous des globes de verre. Il porte à la main une petite lampe antique en forme d'argile.

RUPERTUS, en haut de l'escalier.

Pourquoi ces cris et cette violence ?

KONRAD

Pardonne, maître, à ma souffrance.
Tu m'as fermé le sanctuaire du manoir.
R'ouvre-le-moi.

RUPERTUS

Te sens-tu digne de le voir ?

KONRAD

Maître, peux-tu railler mon désespoir ?
Si tu ne veux m'ouvrir l'asile de ma mère,
Qu'on me laisse partir de ce repaire
Où ma jeunesse se morfond.
A moi l'univers, à moi l'horizon !
Que mon cœur jubile ou bien qu'il frémissse,
Je veux qu'il palpite et qu'il retentisse.

Riches amours et sauvages combats,
Voilà mon choix.
Et que nul ne s'avise de me suivre...
Car je veux vivre... je veux vivre !

RUPERTUS, à part.

La nature effrénée et l'instinct de sa race.
Mais un rayon y tremble, une divine trace.
(Il descend l'escalier et s'approche de Konrad, haut.)
Pauvre enfant, je te plains... tu veux vivre et jouir,
Mais le monde te guette et le démon t'assiège.
Lutte et plaisir sans fin ne pourront t'assouvir.
Konrad, à chaque pas, tu trouveras un piège.

KONRAD

Si dans ce tourbillon je ne puis m'étourdir,
Du moins je veux savoir... savoir pour m'affranchir !
(D'une voix suppliante et impérieuse.)
Toi qui connais les maux du corps et les dictames,
Qui déchiffres le cours des astres et des âmes,
Qui sais de l'univers l'origine et la fin,
Qui suis-je, au nom du ciel, et quel est mon destin ?

RUPERTUS

Konrad, en l'apprenant tu frémiras peut-être.

KONRAD

Ah ! je ne frémirai pas davantage, maître,
Que je ne frémis nuit et jour... dans la forêt...
Au bruit du vent... dans ce château... près d'un
[ancêtre
Dont le regard me suit du fond d'un noir portrait.

A peine ai-je connu ma mère bien-aimée.
Je suis seul au donjon et seul sous la ramée.
Pour rire ou pour pleurer je n'ai frère, ni sœur,
Point de gai compagnon qui réponde à mon cœur.
Autour de moi pourquoi la grande solitude ?
Et sur mon cœur fougueux la sourde inquiétude,
Et sur toute pensée et sur toute action
La sinistre, éternelle et noire oppression ?

RUPERTUS

Ah ! tu ne sais pas. — C'est la malédiction.

KONRAD

La malédiction ?...

RUPERTUS

... qui flétrit ta lignée
Et pèse sur ta tête... O lourde destinée !
Tu vas savoir... écoute.

(Il dépose la petite lampe d'argile sur le banc de la chapelle, puis s'approche tout près de Konrad et continue, à voix basse, dans un chuchotement mystérieux qui s'élève peu à peu à l'accent tragique.)

Il y a trois cents ans,
Othon de Felsenek, ton grand ancêtre,
Était le fiancé de Berthe de Sept-Vents.
Il prit la croix et vint en Palestine.
Il brisa mainte lance sarrasine,
Fit voler en éclat maint heaume musulman ;
Mais la male heure,
Qui nous effleure

Au sommet triomphal de l'orgueil éclatant,
Fit tomber ton aïeul au pouvoir du sultan...

Et Saladin vainqueur savoura sa conquête.

« Tu renieras le Christ ou tu perdras la tête, »

Dit le calife triomphant.

« La foi que je proclame est à moi seul, »

Répondit ton aïeul.

« Ma tête t'appartient, elle vaut un royaume.

« Prends-la, mais respecte mon heaume.

« Regarde à son cimier l'étoile du matin

« Qu'y mit ma douce fiancée

« Et pose-la sur mon tombeau

« Comme une immortelle pensée ! »

KONRAD, comme absorbé dans un long ressouvenir.

L'étoile du matin...

Sa fiancée...

(Avec une ardente curiosité comme s'il revenait au sentiment d'une réalité présente.)

Et Saladin ?

RUPERTUS

Il salua le preux de son plus fin sourire.

« Tout beau, dit-il, mon noble chevalier, tout beau,

« Mais attends pour choisir. »

Au signe du sultan s'ouvrit une tenture ;

Et radieuse sous sa sombre chevelure,

De gemmes constellée,

Belle comme un jour d'Orient,
Qui se lève ardent et tranquille
Sous la nuit bleuâtre et voilée...
On vit entrer sa fille.

KONRAD, effrayé.

La fille du sultan!...

RUPERTUS

« Sois mon émir et ma fille est à toi,
« Dit Saladin, mais abjure ta foi! »

KONRAD, haletant d'attente.

Et que fit mon aïeul?

RUPERTUS

Oh! farouche au combat, lâche devant la femme!
La royale houri le couvait de son œil

Et lui buvait son âme.

Il résista longtemps... puis roula foudroyé
D'un furieux désir... sous ce torrent de flamme,
Comme au fleuve bourbeux... roule un lion noyé,

(Un silence, pendant lequel Rupertus montre du geste les hautes sapinières de la Forêt-Noire que frôle un long soupir de vent comme un frisson de harpe éolienne.)

Et jamais la montagne où le sapin murmure
Ne revit ton aïeul mécréant... et parjure.

KONRAD a fermé les yeux comme sous une émotion trop forte. Il les rouvre et s'écrie douloureusement.

Et Berthe de Sept-Vents?

RUPERTUS

C'était une âme fière et triste.
 Cheveux châains, yeux d'améthyste,
 Toute perdue en son amour.
 Comme la pâle véronique
 Tourne son cœur mélancolique
 Vers le soleil mourant du jour.
 Muette au foyer solitaire,
 Veillant près de l'aïeul austère,
 Elle broda, broda dix ans.
 Et puis, comme la fleur languide
 Qui sèche sur le sol aride...
 Se mourut Berthe de Sept-Vents.

KONRAD frissonne.

Elle mourut...

RUPERTUS

Mais sur la morte alors l'ancêtre,
 Après un long sanglot, maudit ainsi le traître :
 « Un Felsenek a fait mourir ma fille.
 « Ainsi périsse leur famille.
 « D'âge en âge.... Angoisse et Tourment
 « Poursuive la race parjure,
 « Et que la Femme la torture
 « Comme il tortura mon enfant.
 « Et, quand mourra la souche impie,
 « Que le dernier pour tous expie ! »

(Depuis le commencement du récit de Rupertus, la scène s'est assombrie par degrés. Maintenant le crépuscule tombe.)

KONRAD

Un seul doit-il porter le poids de la vengeance?

RUPERTUS

Épuisant son désir, ravivant sa souffrance,
La race entière, en lui, reprendra conscience.

Car le crime s'efface
Dans la pure clarté ;
Au dernier de la race
La Vérité.

KONRAD, d'une résolution fière.

Et ce dernier — c'est moi !

(Le vieillard regarde le jeune homme avec un geste de surprise et d'attendrissement. Konrad continue.)

Oui, le fond du désir... le fond de la souffrance...
La Vérité!... Je veux la Vérité !

RUPERTUS ouvre la chapelle avec une clef. Au fond un vitrail resplendit comme si le soleil se couchait derrière.

La voici... dans ton sanctuaire.
Reconnais-tu l'image austère
De ce vitrail d'or chatoyant?
Reconnais-tu la pâle vierge
Dont la main porte comme un cierge
Son cœur sublime et flamboyant?

KONRAD se cramponne au bras de Rupertus dans une vive émotion.

Oui, c'est Elle toujours...

Va-t-elle me parler la vierge du vitrail,
Qui pleure et qui reluit dans son noir soupirail?
Fleurs de songe et d'amour,

Ses grands yeux violets, ses vibrantes pensées
Lancinent mon cerveau de flèches embrasées!...

(Tout à coup Konrad s'élance dans la chapelle. Aussitôt un rayon rouge ardent part de la tulipe que la vierge porte à la main et inonde Konrad d'une lumière pourprée, puis s'éteint subitement. Konrad revient sur le devant de la scène dans une grande exaltation et s'écrie dans un mouvement d'enthousiasme profond.)

O cruelle douceur...

Un rayon fulgurant

De son cœur flamboyant

A transpercé mon cœur!...

Spectre de feu, mystérieuse fiancée

Qui que tu sois, énigme de mes jours,

Quel que soit ton royaume,

Ange, âme ou fantôme,

A toi pour toujours!

(Il reste immobile dans une attitude religieuse.)

RUPERTUS, à part.

O prodige étonnant

Quel céleste rayon perce la nuit profonde?

L'âme pour s'accomplir revient-elle en ce monde?

J'en suis sûr maintenant...

L'ancêtre dans Konrad renaît pour expier.

(Il place sa main sur la tête de Konrad, haut.)

Mon fils, te voilà mûr pour être chevalier.

SCÈNE III

KONRAD, RUPERTUS, WILFRIED. Wilfried entre par l'escalier du fond et descend de la terrasse. Cotte de maille et heaume luisant, manteau rouge des Templiers avec la croix de Malte.

RUPERTUS

Le guerrier lumineux que ton regard contemple
A nom Wilfried-le-Droit, frère en l'ordre du Temple,
Ton futur compagnon, ton frère désiré,
Que tu retrouveras pour le combat sacré.
Wilfried en Palestine attendra la croisade
Et veut dès à présent te donner l'accolade.

KONRAD regarde Wilfried dans un grand étonnement avec une admiration timide et finit par balbutier.

Qui donc êtes-vous?

WILFRIED

Ton meilleur ami.

KONRAD

Ami, frère prédestiné,
Par la sagesse mon aîné,
Tu m'apparais comme un autre moi-même,
Mais rayonnant de force en ton calme suprême.

WILFRIED

Tu veux la Vérité? Pour lutter, pour souffrir
A son ordre je viens consacrer ton désir.

(Un silence.)

A genoux... non pas devant moi,
Mais devant Dieu, le Christ et ses grands Anges.

(Konrad s'agenouille. Wilfried pose le plat de son épée sur la tête de Konrad.)

Par le gouffre de ta tristesse
Et par l'éclair de ta jeunesse,
A ton divin amour
Je te consacre dès ce jour.
Au nom de ton destin étrange
Sois chevalier de l'Ange ;
Reçois une âme neuve.
Après l'épreuve
Et ses alarmes,
Tu deviendras mon frère d'armes.

KONRAD

Quand donc ?

WILFRIED

Quand la croisade appellera,
Quand la fanfare sonnera.

KONRAD

Ah ! quand sonnera-t-elle ? Ah ! quand te rejoins-
[drai-je ?

WILFRIED

Après avoir vaincu le monstre qui t'assiège.

KONRAD

Vaincu le monstre ?...

WILFRIED

Adieu donc jusque-là !

(Il lui donne la main et sort.)

SCÈNE IV

KONRAD, RUPERTUS

KONRAD

Le monstre, quel est-il ?

RUPERTUS

Multiple en sa luxure,
Ce monstre guette et rit dans toute la nature ;
Et le serpent trompeur, aux replis tortueux,
Saura mordre en secret ton cœur tumultueux.

KONRAD, montrant la verrière dans la chapelle.

Mon âme s'est trempée à ce feu sans mélange ;
Il porte un cœur d'acier, le chevalier de l'Ange.

RUPERTUS

Ah ! tu te crois un maître... et n'es qu'un apprenti.
Vaincras-tu seulement ton désir d'aujourd'hui ?

(Rupertus reprend sa lampe d'argile et la tend vers le fond, à droite. Aussitôt la scène s'assombrit complètement. Les masses noires du château ont pris l'aspect de roches ténébreuses, au pied desquelles s'étend un petit lac entouré de sombres sapinières. La chapelle avec son clocheton est devenue un récif sinistre, au pied duquel la Nixe, visible à mi-corps, peigne ses cheveux en chantant au clair de la lune.)

LA NIXE

Toi qui reviens de la croisade
Ha ! ha ! pourquoi chercher ta gente ?
Ha ! ha ! ta belle n'est plus là,
Mais sous le lac, beau camarade,
Sous l'onde verte et transparente,

Un bras de fille,
 Un sein qui brille...
 Veille à ton cœur !... La Nixe est là !
 Ha ! ha !

KONRAD éperdument fasciné.

La Nixe ! La Nixe !

(Il court vers l'apparition. Mais aussitôt la Nixe, le lac, les rochers fantastiques, tout s'évanouit, et Konrad se retrouve dans la cour du château silencieux. Un ciel étoilé brille sur les créneaux des tours. La porte de la chapelle est toujours ouverte, mais tout y est sombre. Aucune verrière n'y brille.)

RUPERTUS

Désir fugace d'aujourd'hui,
 Tu vois, la Nixe t'a séduit.
 Ah ! que serait-ce donc si tu voyais la Sphinge ?

KONRAD

La Sphinge ?

RUPERTUS

Oui, la Sphinge, monstre parmi les femmes,
 La magicienne mortelle aux âmes,
 Que tu dois vaincre, la Démonne,
 Si l'Ange sur ton front rayonne.

KONRAD, découragé.

Alors je suis perdu.

RUPERTUS lui tend un anneau.

Non pas, prends cet anneau.
 Il sera ton égide et sera ton flambeau.

Douce larme et rayon de l'Ange qui s'attriste,
Luira sur ton sentier sa pierre d'améthyste.

KONRAD prend l'anneau.

Mais où faut-il aller ?

RUPERTUS

Au château des Sept-Vents,
Ruine ensevelie aux feuillages mouvants,
Et tu célébreras, dans ses sombres murailles
Comme un rite divin tes grandes fiançailles.

KONRAD

J'irai.

RUPERTUS l'embrasse au front.

Mon fils, adieu.

(Rupertus monte l'escalier jusqu'à la porte de sa tour avec sa lampe allumée. Là il se retourne vers Konrad qui d'en bas le suit du regard.)

RUPERTUS

Tu rencontres le *Maître*,
L'Ange et le *Frère d'armes*. Or donc tu dois renaître
Avec ta foi vivante, armé de ton flambeau.
Tu ne me verras plus...

KONRAD, les bras tendus vers lui.

Maître !...

RUPERTUS

Garde l'anneau.

(Il entre sous la porte et disparaît.)

RIDEAU

ACTE II

LE RÊVE DANS LA RUINE

TROISIÈME TABLEAU

LE CHATEAU DES SEPT-VENTS

La grande salle d'honneur d'un château en ruines. Les voûtes et les piliers sont intacts, mais on aperçoit le ciel par les fenêtres vides où pendent des lierres et par une brèche du mur éventré. Le fond de la salle a la forme d'une chapelle, mais est plongé dans une obscurité complète. A gauche, une cheminée. A droite, un tas de pierres.

KONRAD, en costume de chasseur, entre avec une arbalète.

Te voilà donc enfin, ruine solitaire,
Où Rupertus m'envoie expier le mystère
De mon passé maudit. — Les feuillages mouvants
Ont envahi les tours du château des Sept-Vents
Que les bois endormeurs bercent de leurs murmures.
Quel silence de mort sous leurs sombres ramures !
Le formidable esprit des ancêtres géants
Ne parle dans ces murs que par leurs trous béants.
— Mon cheval est tombé, là-bas, de lassitude,
Et ton sommeil me gagne, ô grande solitude !

(Il jette son manteau sur un tas de pierres, se couche dessus et s'endort. La nuit complète se fait.)

LES ESPRITS DES TÉNÉBRES

(Chœur invisible.)

Sous les décombres
Des caveaux sombres
Dorment les cendres des aïeux ;
De pâles flammes,
Qui sont des âmes,
Passent en troupeaux douloureux.
Homme coupable,
Cœur misérable,
Captif de ce château maudit,
Tu n'es toi-même
Qu'une ombre blême,
Que nous tordons au vent de nuit.

(Konrad frémit pendant son sommeil oppressé. Mais, peu à peu, aux sons d'une musique douce, la salle reparait comme remise à neuf. Les fenêtres ont des vitraux ; les dalles, des tapis ; les murs, des statues dans leurs niches. Près de la cheminée monumentale, où flambe un grand feu, une jeune fille est assise, en robe de velours violet. Elle travaille avec une aiguille d'ivoire à une longue tapisserie.

Konrad se lève et regarde la salle comme s'il la reconnaissait. Enfin ses yeux sont fascinés par la jeune fille. Il marche vers elle lentement et s'arrête à quelques pas.)

KONRAD

Jamais mes yeux n'ont vu ton beau visage,
Pourtant mon âme te connaît, ô toi
Qui ressuscites dans mon cœur
Les choses mortes d'un autre âge,
Le poids terrible d'autrefois...
Qui donc es-tu ? qui donc es-tu, dis-moi ?...

BERTHE lève les yeux et regarde Konrad.

Je tisse mon rêve,
L'aiguille va sans trêve.
Je suis celle qui se souvient
Et je suis celle qui attend !

KONRAD

Tu attends, qui ?

BERTHE baisse les yeux sur son ouvrage et continue à travailler.

Depuis des siècles dans ma salle,
Je brode un manteau pour l'ami ;
Depuis des siècles, sous ma dalle,
Mon triste aïeul s'est endormi.
Mais moi je veille et suis vivante,
Quand tout sommeille autour de moi.
Je suis vivante, puisque j'aime,
Et puisque j'aime — j'ai la foi.

(Elle relève ses yeux sur Konrad.)

KONRAD

Tu es vivante
Quand tout dort ;
Tu es vivante...
Et je suis mort!...

BERTHE

Je tisse mon rêve,
L'aiguille va sans trêve,

Je suis celle qui se souvient.

(Elle jette un regard profond sur Konrad.)

Tu n'es pas mort — car je t'attends...

KONRAD

Ton nom ! Ton nom !

BERTHE

Touche ma main... et tu t'en souviendras.

(Elle lui tend une main frêle et transparente.)

KONRAD la prend.

Dans ta main, quel fluide !

Quel torrent de félicité !...

Berthe, ma fiancée... est-ce toi ?

BERTHE

C'est moi !

Konrad, les siècles ne sont plus

C'est l'heure de l'Eternité !...

(A ces mots, elle rayonne dans une lumière de fête. Elle va prendre dans un bahut une cassette d'ébène, en retire une couronne de myrte dont elle tresse les branches dans sa chevelure sombre. La chapelle du fond apparaît tout à coup pleine de cierges. Pendant que des voix entonnent le chant nuptial, Konrad prend la main de Berthe et la conduit solennellement vers le fond de la chapelle.)

CHŒUR D'ANGES INVISIBLES

L'Abandonnée

Est consolée ;

Son voile à ses pieds va rouler

Fière Épousée,

Elle est parée.

Voici venir son chevalier.

Fuyez, ténèbres,
 Caveaux funèbres;
 Flambeaux des noces, éclatez !...
 Triomphe aux hommes !
 Triomphe aux anges !
 Triomphe au ciel ! Chantez ! chantez !

(Les époux s'agenouillent devant un grand évêque de pierre qui apparaît debout devant un autel. La statue s'anime et dit en levant le doigt.)

L'ÉVÊQUE

Échangez les bagues,
 Je vais vous unir.

(Berthe détache son anneau d'or. Konrad va retirer le sien, mais s'arrête glacé d'épouvante. A droite de l'évêque s'est campée une bête effrayante. Du corps de la Sphinge se détache un torse de femme d'une blancheur mate et sinistre. — Elle chante, et, tout en chantant, elle jette à Konrad des regards plus perçants que des dards.)

LA SPHINGE

Toi qui reviens de la croisade,
 Ha, ha ! pourquoi chercher ta gente ?
 Ha ! ha ! la belle n'est plus là.
 Mais sous le lac, beau camarade,
 Sous l'onde verte et transparente,
 Un bras de fille,
 Un sein qui brille
 Veille à ton cœur ! La Nixe est là !

KONRAD terrifié pousse un cri désespéré et tombe à terre.

Ah ! la Sphinge !

BERTHE avec un cri strident comme d'une harpe qui se déchire.

Konrad !

(Alors les cierges s'éteignent et la Sphinge monumentale se cambre à la lueur d'un foyer mourant, tandis que des yeux menaçants luisent sous une mitre, au fond de la chapelle. Les murs du vieux château craquent sous la tempête. On entend une infernale chevauchée et les aboiements des chiens. Tout crie et pleure à la fois. Quand les ténèbres se dissipent, on voit de nouveau les murs nus de la salle en ruines avec ses fenêtres vides. La muraille au fond de la chapelle s'est écroulée et l'on aperçoit, par l'ouverture, une forêt inextricable, éclairée par le plein soleil. Konrad est endormi sur son tas de pierres.)

KONRAD s'éveille en sursaut. Il ramasse son manteau et son arbalète, court à la chapelle dévastée et revient sur le devant de la scène.

Quoi ! Ce n'était qu'un rêve ?... Où se perd ma
[pensée ?...

Je tenais dans mes bras Berthe, ma fiancée,
J'étreignais mon bonheur, comme une immensité...
Mais la Sphinge !... la Sphinge !... Elle a tout
[emporté !

(Il s'enfuit frappé d'épouvante.)

RIDEAU

ACTE III

LA SPHINGE

TROISIÈME TABLEAU

FÊTE AU PALAIS DE L'ÉLECTEUR DE SPIRE

BALLET

Grande salle festonnée de verdure et de fleurs. Derrière les arcades, soutenues par d'élégantes colonnes géminées, des couples se promènent dans une galerie transversale. Au fond, une porte à plein-cintre ouvre sur une terrasse et sur le Rhin. A gauche, se dresse une estrade avec une table couverte de hanaps et de verres de bohème. *Le comte Palatin* est assis à la table avec quelques seigneurs et suit d'un œil complaisant les évolutions de la danse. Sur les marches de l'estrade, s'agite et folâtre le fou du Comte, *le Nain Kunz*, en habit bariolé, coiffé d'un bonnet à clochettes et armé d'une marotte, dont il donne des coups en éclatant de rire sur le rebord de la table et sur les jambes des danseurs. — A droite, un grand rideau cache l'entrée d'un boudoir, qui donne obliquement sur la scène.

CHŒUR DES DAMOISEAUX ET DES DAMOISELLES chanté
pendant la danse.

Couples, dansez la pastourelle!

Nouez les bras,

Croisez les pas,

Les jouvenceaux, les jouvencelles

Mêlez vos fleurs
Et vos couleurs.
Beaux cavaliers, changez vos belles ;
Mais sous le dard
D'un long regard
Bientôt va jaillir l'étincelle.
Festons tressés,
Cœurs enlacés,
Tout amoureux trouve sa belle.
Couples, dansez la pastourelle !
Nouez les bras,
Croisez les pas,
Joie et liesse
A la jeunesse !
Ah ! ah ! ah ! ah !

(Konrad apparaît sous les arcades du fond et s'arrête pensif.)

CHŒUR DES DAMOISELLES

D'où vient-il ce beau ténébreux,
Avec sa mine de chartreux ?
Beau sire à la triste figure,
Ce qu'il vous faut, c'est la tonsure !

CHŒUR DES DAMOISEAUX

Il frôle avec un grand soupir
Les festons fleuris du plaisir...
Un crêpe noir couvre son âme,
Qui donc en déliera la trame ?...

(Konrad s'avance jusqu'au milieu de la salle. Les couples, s'enlaçant et se délaçant en guirlandes serpentines, forment la ronde autour de lui et chantent en chœur.)

Couples, dansez la pastourelle !

(Etc..., etc... *ad libitum*)

Nouez les bras,

Croisez les pas,

Tout amoureux trouve sa belle.

Joie et liesse

A la jeunesse

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE COMTE PALATIN s'adresse à Konrad du haut de l'estrade.

Beau compagnon de fête et d'aventure,
C'est donc vrai, Konrad, tu tiens ta gageure ?
Sans regret ni remords, tu veux me contrister ?
A peine chevalier, tu pars pour la croisade,
Est-il gai de croupir dans une barricade,
Quand ici l'on peut banqueter ?...
Quel noir chagrin t'a rendu si maussade ?
Konrad, pourquoi donc veux-tu nous quitter ?

KONRAD

Un vœu d'enfance, un rêve de jeunesse,
Cher maître et seigneur, me dicte l'adieu.
Une voix du cœur me trouble et me presse,
Et la voix du cœur est la voix de Dieu.

LE COMTE PALATIN

Sois donc libre, ingrat. D'estoc et de taille,
Va ferrailler dix ans pour le Dieu des batailles,

Et puisse-t-il te conforter.
Mais pour que ce départ te soit un peu plus rude,
Je veux, sans plus tarder,
Te présenter ici ma cousine Gertrude,
Veuve de Hohenstein, la reine de ma cour,
Maîtresse en gai savoir, déduits et jeux d'amour.
Curieuse et galante, elle veut te connaître,
Te sachant un modèle incomparable, un maître
Courageux, discret et courtois,
Dans l'art impérial des amoureux tournois !

KONRAD

Seigneur, ne gênez pas mon humeur vagabonde :
Vous le voyez, mon âme est déjà loin du monde.

LE COMTE PALATIN

Pauvre Konrad, je te croyais du cœur.
Ta croisade est vraiment une triste patronne ;
De qui donc as-tu peur ?

KONRAD

Seigneur, je n'ai peur de personne.

KUNZ descend de l'estrade en agitant sa marotte et va tirer le cordon
d'une tenture qui cachait un boudoir.

Eh bien ! regarde !

(Le rideau s'écarte et laisse voir, de profil, HUNOLD et HARTWIG assis à un guéridon et jouant aux échecs. Hunold en noir, costume espagnol ; Hartwig en pourpoint bleu, à rubans roses, une guitare en bandoulière. Derrière eux, un peu plus haut, dans le fond du retrait, GERTRUDE de HOHENSTEIN, à demi couchée, à demi assise sur un divan. Elle porte une robe de velours vert bordée de zibeline. Un peigne

gemmé d'émeraudes étincelle comme un diadème sur sa chevelure rousse. Le coude appuyé sur un coussin, elle agite doucement son éventail à plumes de paon pailleté d'acier, et suit d'un œil attentif la partie d'échecs.)

HUNOLD, avançant une pièce de l'échiquier.

Echec et mat! (Hartwig furieux renverse toutes les pièces de l'échiquier.) A moi la victoire!

Et maintenant, dame de Hohenstein,
M'accordez-vous le droit
De porter vos couleurs, lors du prochain tournoi?

HARTWIG

Il m'appartient, ce droit, Madame!
Ne sont-ce pas vos yeux d'azur
Qui m'ont distrait? Oui, sur mon âme,
Avec ce beau bleu, j'en suis sûr,
Je serai vainqueur au tournoi.

GERTRUDE, à Hunold.

Vous avez trop d'audace...
(A Hartwig.)
Et vous trop de candeur...
Je parlerai demain... quand je serai d'humeur.

KUNZ, levant sa marotte.

Dans ce combat, superbe tentatrice,
Un troisième champion est prêt d'entrer en lice.
Dame de Hohenstein, lui ferez-vous échec?
C'est le seigneur de Felsenek.

GERTRUDE jette un regard de curiosité profonde sur Konrad, puis, étendant son éventail d'un geste gracieux, elle congédie Hunold et Hartwig. A part.

Lui ! enfin !

HUNOLD, d'un ton sec et méprisant, à l'oreille de Konrad.

Ne t'y frotte pas ; la dame est maligne.

HARTWIG, d'un ton irrité, à l'autre oreille de Konrad.

Gare à toi, l'ami, si tu prends son signe !

(Il se tourne d'un air étourdi et galant vers Gertrude qui ne le regarde pas, pince les cordes de sa guitare et fredonne.)

GERTRUDE

Ce soir sous le balcon,
Dans le jardin, écoutez ma chanson...

(Hunold et Hartwig sortent ensemble, en haussant les épaules et en ayant l'air de se moquer de Konrad.)

KONRAD, qui est resté immobile jusqu'à ce moment, se tourne enfin vers Gertrude qui le fixe avec persistance. Konrad fait un geste d'étonnement et de terreur.

D'où sort cette femme,
Qui me prend aux entrailles,
Et soulève ma chair d'horreur, de volupté?...
Ces cheveux révoltés... ce torse léonin...
Splendide bête fauve au buste féminin?...
Mon cauchemar vivant... la Sphinge!...

GERTRUDE, souriante et enjouée.

Approchez donc, seigneur Konrad.
N'êtes-vous pas le favori de mon cousin?

Je serai donc votre cousine,
C'est le destin !
Ne croyez pas que je badine,
Nous serons grands amis ;
Mon petit doigt me l'a promis.
Car nous servons un même maître !

KONRAD, s'incline cérémonieusement.

Ce serait trop d'honneur pour moi, Madame,
Mais je n'ai pas l'heur de vous connaître.

GERTRUDE

Tu ne me connais pas, vraiment ?
Mais, moi, je te connais !

KONRAD

Tu mens !

GERTRUDE

Je connais tes exploits, chasseur triste et nomade,
Qui fais de grands serments et pars pour la croi-
O rôdeur inquiet, partout, je t'ai suivi. [sade,
Tu hantes, dans les bois, la Bohémienne brune,
Épiant, près des lacs, la Nixe, au clair de lune ;
Ton cœur, ton pauvre cœur, demeure inassouvi.
Je ne te connais pas ? vraiment ?

KONRAD

Qui t'a dit ?

GERTRUDE

Je sais tout, je vois tout !

KONRAD

Non, tu mens !

J'ai quitté les bois noirs et les lacs pleins de fange,
Dans mon cœur a sonné la fanfare des preux,
Et je n'obéis plus qu'à la voix de mon Ange
Qui clame aux monts sacrés les combats généreux !

(Il regarde la bague d'améthyste qu'il porte au doigt et la baise silencieusement.)

GERTRUDE

Va donc, beau pèlerin, suis ta route ancienne ;
Tu trouveras partout Nixe et Bohémienne,
Mais tu n'auras trouvé la Femme qu'une fois !

KONRAD

Que veux-tu dire ?

GERTRUDE

J'ai mille âmes, Konrad, la Femme est toute en moi.
Qui me fuit ne sait rien, et qui me dompte est roi.

KONRAD

Femme aux paroles insensées,
O toi qui lis dans mes pensées,
Qui donc es-tu ?

GERTRUDE

Près d'un lac sombre et solitaire,
J'habite un château de mystère

Sur l'océan de la forêt.
Je suis puissante, mais jalouse,
Gertrude sera ton épouse
Si tu veux savoir son secret.

KONRAD, sous le charme de la voix de Gertrude, reste immobile et fasciné, les yeux perdus dans le vide et rivés sur une vision voluptueuse.
— Il répète machinalement et à voix basse les derniers mots de Gertrude :

... Gertrude sera ton épouse
Si tu veux savoir son secret...

KUNZ, d'une voix sifflante et railleuse.

Gare au château maudit ! Sourdes sont les murailles.
Qui franchit ce pont-là ne peut le repasser !...

GERTRUDE

Près du lac vert s'ouvre une grotte,
Où la chair jubile et sanglote
En d'innombrables paradis.
Là, j'apparais, savante reine,
Dans ma splendeur de souveraine,
Aux yeux des fiers et des hardis !...

KONRAD, de plus en plus fasciné par les visions qu'évoque la voix de Gertrude.

... Elle apparaît, savante, reine,
Dans sa splendeur de souveraine,
Aux yeux des fiers et des hardis !...

KUNZ, même jeu.

Gare à la châtelaine et gare aux épousailles !...
Les époux de Gertrude au lac vont trépasser !...

KONRAD, d'une résolution subite.

Un sauvage désir me saisit aux entrailles
De connaître le mal... et de le terrasser !...

(Il se tourne vers Gertrude.)

O yeux de gouffre et de vertige,
Je sonderai votre prodige !...

GERTRUDE élève sa main droite en forme de griffe, comme pour les offrir à l'emprise.

Konrad, ta main... je suis à qui me brave.

KONRAD saisit la main de Gertrude, entrelace ses doigts aux siens et la regarde fixement.

Je te défie... et je serai ton maître !

(Ils se regardent silencieusement dans une lutte magnétique de la volonté. — Enfin, Konrad, submergé d'un lourd effluve, tombe à genoux, la tête en arrière.)

GERTRUDE

Ou mon esclave !

(Elle plonge ses yeux triomphants dans les yeux de Konrad, et, ses deux mains, comme des griffes, dans sa chevelure.)

Je t'apprendrai la volupté suprême
De succomber à mon pouvoir.

KONRAD, les yeux mourants, d'une voix suffoquée.

Je t'aime !

KUNZ, qui a suivi la scène d'un œil lubrique et railleur, pousse un cri, s'élance sur l'estrade et grimpe sur la table avec une agilité de gnome. Là, il saisit un hanaps et le brandit en chantant.

Versez-moi l'onde purpurine.
Du vin à flots ! Du vin du Rhin !
Regarde, Comte Palatin,

Les beaux exploits de ta cousine,
 Et salue ton nouveau cousin.
 Versez-moi l'onde purpurine,
 Du vin à flots ! Du vin du Rhin !

(Les seigneurs éclatent de rire et répètent en chœur la chanson à boire de Kunz en entrechoquant leurs hanaps. Kunz redescend de la table, court au fond de la scène et appelle les danseurs en agitant sa marotte.)

Il est à bonne école
 Notre croisé !
 Une farandole ! Une farandole !
 Et vivent les fiancés !

(La farandole des damoiseaux et des damoiselles arrive du fond de la galerie. Elle se déroule, serpentine, puis envahit la scène en cercles grandissants et tumultueux.)

CHŒUR DES DAMOISEAUX ET DES DAMOISELLES
 (en dansant la farandole.)

O farandole,
 O course folle,
 Emporte-nous, en avant ! en avant !
 Par monts et plaine,
 Roule ta chaîne
 De couples fous gigantesque serpent !
 Ivresse et joie,
 Suivre sa proie,
 Qui tord ses charmes dans le vent...
 Forme fluide,
 Femme ou sylphide,
 Multiple en ses anneaux vivants !...
 Désir de vie,
 O frénésie,

Que n'arrêtent ni monts, ni mers...

La farandole,

La course folle,

Va jusqu'au bout de l'univers!...

(Après leur emprise, Konrad et Gertrude sont restés dans la même posture, lui à genoux, elle agitant son éventail sur les boucles du jeune homme. Pendant le crescendo de la farandole, Konrad se lève lentement et s'assied sur le divan, buvant toujours la magicienne du regard. Au moment où la danse atteint sa violence extrême, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. — Kunz referme brusquement le rideau du boudoir, en agitant sa marotte avec un rire sardonique. La toile tombe sur le tourbillon de la farandole, au comble du délire.)

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

LA GROTTE DE LA SPHINGE

La scène représente une vaste grotte, obscure et rocailleuse. La pierre s'excave en recoins ténébreux et ressort en saillies brusques où s'ébauchent vaguement des monstres et des bêtes fantastiques.

Dans la profondeur de la caverne, à droite du spectateur, une couche somptueuse, recouverte de tapis d'Orient ; une Chimère sculptée en supporte le dossier. A gauche, dans une sorte de niche, un grand miroir ovale encadré de roseaux et supporté par deux sirènes en marbre blanc. Un brasero posé sur un trépied fume devant le miroir. A côté, le roc brut forme un siège.

La grotte s'ouvre, au fond, par une large issue, dont la roche échancrée et les stalactites en pendentifs dessinent la silhouette noire. Dans ce cadre, on aperçoit, derrière une ligne de roseaux, un lac solitaire aux rives boisées, et, plus loin, des montagnes alpestres aux cimes abruptes et dentelées. Sombre et lointain, le château de Hohenstein se dresse, en avant de la chaîne, sur un piton volcanique.

Au lever du rideau, la caverne est plongée dans un demi-jour verdâtre. On ne voit ni le lit de la Chimère, ni le miroir magique, mais seulement les grandes masses de la caverne derrière laquelle le paysage resplendit en plein soleil.

De la voûte pend une lampe en forme de dragon rouge. Elle n'est pas allumée.

SCÈNE I

GERTRUDE, KONRAD

GERTRUDE, en costume de chasse apparaît au fond ; sa silhouette se dessine sur le lac. Elle se retourne, puis fait quelques pas encore.)

Il me suit... je le sais.

Elle s'avance et s'arrête au milieu de la grotte.)

Malgré sa passion, malgré mon charme même,
Je n'ai pu le dompter... Voici l'heure suprême.

(Elle étend sa main droite.)

Démons du feu, de l'air, de la terre et de l'onde,
Race rebelle et vagabonde,

Esprits errants, chimères et fantômes,

A moi, peuple fuyant de mes royaumes !

Oui, il faut que Konrad soit à moi tout entier,
Ame et corps, sang et vie, avec son cœur altier,
Ou bien que je périsse !...

(Elle marche vers l'issue de la caverne.)

Je l'entends qui se glisse

A travers les roseaux... Vite, préparons-nous.

(Elle disparaît complètement dans l'enfoncement ténébreux qui forme la partie droite de la caverne. A ce moment, le lac et le château de Hohenstein se teignent en violet-pourpre, tandis que les montagnes du fond s'embrasent d'un feu rouge au soleil couchant.)

KONRAD entre lentement par le fond et regarde autour de lui.

Elle doit être ici.

(Il s'avance encore et reste pensif.)

Etrange femme !

Je possède son corps, mais j'ignore son âme.

Insensé, quand je crois la saisir — chaque fois

Elle biaise, elle échappe et fuit entre mes doigts.

Elle est comme ce lac, œil vivant de la terre,

Qui mêle ses reflets mobiles,

Vert et bleu, le matin ; fauve et pourpre, le soir,

Et que sillonne lentement un cygne noir.

(Il regarde autour de lui.)

Si c'est là ton asile,
Gertrude, allume ton mystère.

(Le paysage a pâli au crépuscule et la grotte s'est encore assombrie. Mais, subitement, la lampe en forme de dragon s'allume. Une lumière intense jaillit de sa gueule et illumine la caverne. Nuit noire au fond. Gertrude, vêtue d'une sinarre jaune, les bras nus, apparaît sur le lit de la Chimère. Derrière elle, un trophée d'armes reluit comme un soleil blafard. Accoudée au dossier, elle regarde Konrad.)

KONRAD reste un instant comme frappé de stupeur, puis s'avance vers Gertrude dans un frisson de terreur et de désir.

Que me veux-tu, fauve magicienne,
Dans ta grotte au mystérieux miroir ?
Pourquoi tous ces apprêts ? Quoiqu'il advienne,
C'est ton énigme que je veux savoir !

GERTRUDE

N'essaye pas, car nul ne me terrasse,
Il faudrait briser mon harpon.
(Elle désigne un javelot dans le trophée d'armes derrière elle.)
Mais obéis et regarde la glace ;
Ton bonheur rit au fond.

KONRAD

Quel bonheur ?

GERTRUDE, insinuante.

Oh ! laisse-moi guider ta force et ta candeur.
Konrad, tu ne sais pas la fête où te convie
Mon pouvoir qui commande aux sources de la vie.
L'air est plein, le sais-tu, des ombres du passé ?
Fantômes inquiets au rêve inexaucé.

Les femmes d'autrefois, les illustres amantes,
Qu'un désir éternel et sans espoir tourmente,
Tu peux les évoquer au merveilleux miroir.
— Sous l'incantation, la lourde léthargie
Me prendra. Mais soudain, par ma forte magie,
Tu me verras revivre, à ton gré, tour à tour,
Médée ou Cléopâtre, au cri de ton amour!...
Car ce peuple léger, luxurieuse armée,
Regrette ses plaisirs et boit notre fumée.
La pâle légion, qui rôde dans mon air,
A soif de mon sang chaud et s'incarne en ma chair...

KONRAD, avec un frisson.

J'y consens. (A part.) Mais je veux, à ce jeu téméraire,
O Femme, te saisir en ta forme première,
Et, plongeur intrépide, audacieux vainqueur,
Deviner ton énigme au tréfonds de ton cœur!

GERTRUDE, de plus en plus tentatrice, rayonne d'une volupté sinistre.

Sur ce trône de magicienne,
Si tu veux, je serai tienne...
En toi de nouvelles ardeurs
S'allumeront pour mes splendeurs...
Pourvu que tu l'ose ou le veuilles,
En te laissant choir dans mes bras,
Etonné, tu posséderas
Mille femmes en une seule!...

KONRAD, fasciné.

Mille femmes en une seule!...
Tentation du cœur pervers...
Etre broyé sous cette meule...
Ou posséder tout l'univers!...

GERTRUDE, haletante.

Prends la fiole d'or... Sur l'ardente torchère
Verses-en l'élixir.
Et, dans le bleu miroir, comme une ombre légère,
Paraîtra la femme de ton désir...

KONRAD prend un grand livre appuyé contre le trépied, l'ouvre
et le feuillette.

Que de noms ravissants! Laquelle évoquerai-je?
D'abord la vierge... aux yeux d'azur... au front de
[neige...

(Il prononce la formule en versant la liqueur sur le brasero.)

« Enide, Enide, au chaste mantel.

Sors du miroir profond comme un ciel. »

(Une fumée blanche s'échappe du brasier et cache un instant le miroir. Au même instant, Gertrude disparaît dans une obscurité profonde.)

KONRAD, regarde dans le miroir, à travers la fumée.

Comme un blanc nénufar dans l'eau verte se lève,
Elle apparaît... la douce Enide... aux yeux de rêve.
Mais la voici déjà qui s'efface et s'enfuit
Comme un frisson de lune, au profond de la nuit.

(Il se retourne et fait un geste d'étonnement, en apercevant Gertrude de nouveau en pleine lumière, étendue et accoudée sur sa couche. Ses cheveux, au lieu d'être révoltés, forment de chastes bandeaux. Elle paraît sortir du sommeil dans une attitude virgine et tient une rose à la main en baissant les yeux.)

C'est Gertrude, à coup sûr... et pourtant c'est
[Enide!

Son sourire de vierge... et son geste fluide.

(Il se rapproche.)

Parle-moi, belle enfant!

GERTRUDE, d'une voix douce.

Ah ! j'ai longtemps dormi.

(Elle lève ses yeux sur Konrad.)

Te voilà revenu, chevalier... doux ami,
Toi qui m'as repoussé si durement... Ecoute !
C'était mal de t'aimer et j'avais tort, sans doute.

(Elle lui montre la rose qu'elle tient entre ses doigts.)

Mais regarde en ma main la rose au cœur de feu,
Cette rose cueillie au jour de ton adieu,
Elle est fraîche toujours et pleine de rosée
De s'être si longtemps sur mon cœur reposée.
Prends-la ma fleur gardée en son chaste dormoir...
Que la fleur de l'adieu soit la fleur du revoir.

(Konrad la fixe et croise ses bras immobiles sur sa poitrine. Dans un mouvement de subite impatience, Gertrude s'écrie d'une voix railleuse.)

Prends-la donc !

KONRAD, à part, sans bouger.

Je vois dans son charmant visage
Me railler la Nixe sauvage.

(Haut.)

Garde ta fleur. Je n'aime pas Enide.
Un autre amour brûle mon cœur languide.

GERTRUDE sursaute violemment. Son visage se contracte comme si elle se réveillait. Elle passe sa main dans ses cheveux et les ébouriffe, puis d'une voix rauque.

Evoque une autre femme!... Va! va donc!

KONRAD verse de l'essence dans le brasier et prononce une autre formule qu'il lit dans le livre.

« Genièvre, douce amante, ô reine détrônée,
Reviens, belle adultère, aux larmes condamnée! »

(Une fumée noire, éclairée de reflets rouges, sort du feu. Konrad regarde dans le miroir.)

Quelle âpre odeur de rose et de cyprès funèbre,
Mélange ici la mort aux sombres voluptés?
Ah! je vois émerger de l'épaisse ténèbre,
La reine pénitente aux grands yeux dilatés.

(Il se retourne et aperçoit Gertrude en robe grise de pénitente, une cordelière à la ceinture. La robe déchirée aux épaules, les bras à moitié nus, les cheveux épars, la tête enfoncée dans un coussin, elle se traîne sur sa couche dans une attitude désespérée. Ses mains crispées froissent et tordent un voile bleu. Elle relève la tête et pousse un gémissement.)

KONRAD, à part.

Un monde de souffrance a creusé sa pâleur...

(Il s'approche de Gertrude. — Haut.)

Belle fut ta fierté, plus belle est ta douleur,
Pécheresse d'amour, ô reine pénitente,
Quel vent a convulsé ton âme palpitante?
Parle-moi! Parle-moi!

GERTRUDE se met sur son séant.

Bien-aimé, est-ce toi?

Comme tu m'as fait peur... Je t'attendais, la nuit,
Le jour... depuis des mois... dans mon affreux réduit.

Toujours et malgré tout, je t'aime et te pardonne.
J'étais reine, jadis, et ne suis plus que nonne
Enfermée et maudite. — Ah! pourquoi revenir?
Il n'est plus de bonheur, il n'est plus d'avenir.
Pour toi j'ai tout perdu... mon honneur... mon
[royaume

Mon époux est tué... je ne suis qu'un fantôme.
Va-t-en, je t'en supplie!...

(Elle sanglote dans son voile. Konrad se prend les tempes avec une visible émotion. Gertrude relève son visage en pleurs et reprend d'un accent passionné.)

Oh non, ne t'en va pas!
Ils viennent me chercher... Entends, entends leurs
[pas...

Reste un moment encore... Car il faut me défendre...

(Elle déploie le voile.)

Et ce voile! Vois-tu ce voile d'azur tendre?
Nous nous y cacherons comme au cœur bleu des bois.
Car, lorsque tu m'aimas pour la première fois,
Souviens-toi de quel œil suppliant et farouche,
Ami, tu l'arrachas pour rencontrer ma bouche?
Oh! ces temps sont bien loin, mon triste bien-aimé,
Nous pleurons maintenant... Prends ce voile em-
[baumé,

Brûlé de mes baisers et trempé de mes larmes;
De notre amour coupable il suinte les charmes.
Oh! ton baiser!... une heure encor... de notre ciel...
Eternité d'amour pour l'enfer éternel!...

(Elle lui tend le voile d'un geste suppliant.)

KONRAD, troublé.

Remords pleins de tendresse, affres de l'adultère,
 Vous êtes tout-puissants. — Serait-elle sincère ?
 La souffrance au désir mêle un relent vainqueur
 Et son poison mortel s'infiltré dans mon cœur.

(Il est sur le point de toucher le voile que lui tend Gertrude — quand, tout d'un coup, le fantôme de Berthe apparaît derrière elle, dans les profondeurs du rocher. Il étend ses mains jointes ; l'étoile violette brille sur sa tête. Konrad pousse un cri, recule et reste les yeux fixés sur la vision qui disparaît au bout de quelques secondes.)

GERTRUDE, haussée au bord de sa couche, d'un geste de Putiphar et d'une voix rauque.

Qu'as-tu donc ? viens-tu ?

KONRAD

Va-t'en ! Non, tu n'es pas Genièvre !
 Malgré tes soupirs et ta fièvre,
 Malgré tes pleurs fallacieux,
 Vipère à la langue dorée,
 Je vois ta peau de noir rayée
 Et ta bouche au dard venimeux !

GERTRUDE siffle comme un serpent qui se love.

Misérable lâche !

(Elle retombe sur le lit, se tord comme un reptile et murmure dans un râle lourd.)

La troisième ! appelle la troisième !
 Médée... ou Cléopâtre !

KONRAD

Ni Cléopâtre, ni Médée,
 Mais toi-même !

GERTRUDE, épouvantée.

Que vas-tu faire ? Malheur à toi, si tu l'oses.

Arrête !

KONRAD

Rien ne peut m'arrêter que le mot de l'énigme !

(Il étend sa main droite qui porte l'anneau de Rupertus.)

Par mon maître, je te conjure :

Montre ta forme et ta figure !

(La lampe pâlit. On entend un sourd roulement de tonnerre. La grotte est replongée dans une obscurité presque totale, puis s'illumine d'une lumière crue — et Gertrude reparait en Sphinge, comme dans « Le rêve de Konrad dans la ruine » cambrée sur le dossier du lit. Son corps de femme sort d'un corps de bête fauve. Le serpent vert se love sur sa tête en guise de diadème. Elle brandit un javelot dans sa main droite. Ses yeux étincellent de colère.)

KONRAD recule de surprise.

Mon cauchemar vivant ! La Sphinge, affreux pro-
[dige !

La Sphinge !... avec ses yeux de gouffre et de ver-
[tige !

(Il reste immobile et la contemple.)

Voilà ta face, enfin, dévoratrice infâme.

Monstre, Femme-Vampire à l'œil libidineux !

Fleur charnue, échappée au gouffre vénéneux.

De notre sang gorgée, ô Sphinge, corps sans âme !

GERTRUDE

J'ai la tienne, insensé ; car, toi, tu m'appartiens.

Par ton passé maudit, je te tiens ! je te tiens !

Ma griffe est sur ton cœur, ta chair va me repaitre,
A moi ton âme ! A moi ton sang ! Enfin je vais
[renaître !

KONRAD

Non, non, c'est moi qui suis ton maître,
Tu vas le voir.

Je brise ta puissance en brisant ton miroir!...

(Du pommeau de son épée, Konrad fait voler la glace en éclats. Au même instant, Gertrude lance le javelot contre Konrad. Le projectile le frappe, mais tombe à ses pieds.

Eclair et coup de foudre.

Konrad et la Sphinge disparaissent dans la nuit noire. On entend le motif de la chasse infernale, d'abord formidable, puis se perdant dans le lointain. Quand le jour se refait par degrés, sur la scène, on aperçoit Konrad évanoui au pied du miroir brisé, la tête appuyée au siège de pierre.)

SCÈNE II

KONRAD, HUNOLD

HUNOLD entre dans la caverne à pas d'espion et s'arrête devant Konrad couché à terre.

Il n'est pas mort comme les autres... ça m'étonne.
C'est la première fois qu'on nargue la patronne.
Mais tout n'est pas fini, car voilà le harpon.
Il a griffé sa peau ; — l'ami porte un chaînon.

KONRAD se réveille et se lève lentement, d'un air hébété, comme un homme engourdi.

Où suis-je?... Tiens, Hunold...

(Il regarde de divers côtés.)

Où donc est la comtesse?

HUNOLD

En route, Monseigneur, pour servir sa Hautesse.

KONRAD

En route ?

HUNOLD, d'un air narquois et grave de pince sans rire.

Avec pages et valetaille,
Elle est partie au clair matin,
Et gaiement tinte la sonaille
Au cou de son cheval mutin.

KONRAD

Qui l'accompagne ?

HUNOLD

Près de la dame se dandine
Hartwig, le docile amoureux ;
Le bénêt tient sa mandoline,
La dame lui fait les doux yeux.

KONRAD

Imbécile, tu mens. Je veux savoir
La vérité.

HUNOLD

Bien mieux encor. Vous allez voir.

(Il prend une pelle et remue les cendres du brasier à demi éteint.)

KONRAD

Que fais-tu là ?

HUNOLD travaille les braises ; de petites flammes en jaillissent.

Je connais la sorcière et sa ménagerie.
Il me suffit d'un peu de braise en ce chauffoir,
Pour vous montrer la plus exquise bergerie.

(Il prend avec la pelle de la cendre brûlante et en éparpille les étincelles dans le fond de la grotte.)

Fureur et vengeance,
Supprimez la distance.
Près est loin, loin est près.
Faites vos apprêts,
Jongleuse perfide.
Goule laide et splendide,
Avec ton amant.
Apparais prestement.

(La grotte s'éclaire d'une lumière rosée. A l'endroit où est apparue la Sphinge, on voit, sous une treille de roses, Gertrude en son costume de chasse, assise en un mol abandon et Hartwig couché à ses pieds, la tête sur ses genoux. Il fredonne un air en pinçant les cordes de sa mandoline.)

HARTWIG, sans quitter sa posture, chante en s'accompagnant.

Dans la bruyère,
Sous les tilleuls,
Viens retrouver ton doux ami.
Dans la bruyère
Nous sommes seuls,
Maint bouquet nous avons cueilli.
Dans le vallon, bien doucement,
Trallaradour!
Cause le rossignol chantant.

KONRAD, hésitant.

Est-ce un vain songe, ou vois-je la réalité ?

HUNOLD

Ce n'est qu'un songe, mais qui dit la vérité !

HARTWIG

Laisse-moi faire
Pour nous un lit
De jasmin et de frais lilas.
Dans la bruyère.
Le pâtre en rit,
J'en suis sûr en passant par là.
Au pli des roses, il pourra,
Trallaradour !
Voir où ta tête posera.

KONRAD

Ne peut-on écraser rose et colimaçon ?

HUNOLD

Patience ! Attendez la fin de la chanson.

HARTWIG

Que de caresses
Je donnerai...
Mon cœur de joie en a frémi.
Que de caresses
Je recevrai...
Nul ne le sait que mon ami.

Et le joyeux rossignolet.

Trallaradour !

Petit oiseau, sois bien discret.

(A ce moment, Gertrude qui a écouté la chanson dans un bercement voluptueux se penche sur Hartwig et pose sa bouche sur ses lèvres.)

KONRAD hors de lui.

Ah ! c'en est trop !

(Il tire son épée et se jette sur Hartwig ; mais aussitôt la vision disparaît. Konrad se heurte au rocher et revient, écumanant, sur le devant de la scène.)

Où sont-ils ?... Ah ! je le tuerai !...

(Il sort en courant.)

HUNOLD ramasse le harpon et le soupèse d'un air narquois.

Le javelot crochu dans sa chair tiendra bon.

Le fou blesse la bête... et crève du harpon !

(Hunold éclate d'un rire sardonique.)

(L'orchestre reprend le motif de la chasse infernale que traverse le cri de la jalousie. Les deux motifs se poursuivent et se traquent d'un galop furieux dans une course éperdue.)

RIDEAU

ACTE IV

LA TENTATION

CINQUIÈME TABLEAU

LE TOURNOI

La scène représente les abords du champ clos, où le tournoi a lieu. A gauche, plusieurs tentes de chevaliers ornées d'écussons. Au fond, une palissade de pieux, avec, au milieu, une porte fermée qui donne sur l'arène des combattants. A droite, l'estrade de l'Électeur, vue obliquement de profil et surmontée d'un riche pavillon, avec un escalier extérieur qui descend sur la scène. Devant les boutiques du fond, s'agite, danse et gambade une foule bariolée. Joueurs de viole, danseurs de corde, bateleurs, bohémiennes et vagabonds qui, tour à tour, crient isolément et chantent en chœur.

LE PEUPLE
(Chœur.)

Au jour du tournoi,
Le noble travaille et le peuple est roi.
Au jour de joie,
Au jour du tournoi !
Coursiers qui hennissent,
Clairons qui frémissent,
Les fiers chevaliers sont en grand arroi.
Flots blancs de poussière,
Pennons et bannières,
Volent dans l'arène et fringuent aux toits.

Les écus reluisent,
 Les lances se brisent;
 Chacun pour sa dame et tous pour le roi!
 Au jour du tournoi!

(L'Electeur, comte Palatin, avec sa suite de seigneurs et de dames apparaît sur l'estrade.)

LE PEUPLE, criant.

Vive le comte Palatin!
 Aux chevaliers, prouesse!
 Aux dames, grande liesse!
 Pour le peuple, largesse! largesse!

(Le comte, les seigneurs et les dames jettent des monnaies d'or et d'argent au peuple qui se bouscule pour les ramasser.)

LE PEUPLE

Vive le comte Palatin!
 Vivent tous! Vivent! Vivent!

(Dansant et chantant.)

Au jour du tournoi.
 Le noble travaille et le peuple est roi.
 Au jour de joie,
 Au jour du tournoi!

(La porte du fond s'ouvre. On aperçoit quelques hérauts d'armes. Le peuple se presse contre la porte ouverte, qu'une barrière sépare de l'arène. La foule en masque la vue. Le devant de la scène reste vide.)

SCÈNE I

GERTRUDE ET HUNOLD arrivent par la droite. — On entend un appel de clairon qui annonce le commencement du tournoi.

GERTRUDE

De qui ce clairon ?

HUNOLD, montant quelques marches de l'escalier qui conduit à l'estrade.

De l'homme à la guitare !

Du hérault de Hartwig.

(Autre coup de clairon.)

GERTRUDE

Et l'altière fanfare

Qui répond ?

HUNOLD

Le hérault de Konrad, votre époux.

Le beau galant, Madame, et le mari jaloux

Majestueusement viennent d'entrer en lice,

GERTRUDE

Les armes de Hartwig ?

HUNOLD

Son casque se hérisse

D'une Sphinge dorée et du cimier d'azur.

Vos armes, vos couleurs.

GERTRUDE

Dis-tu vrai ?

HUNOLD

J'en suis sûr.

GERTRUDE

Et Konrad ?

HUNOLD

Tout en noir. Il porte une aigrette
Un myrte en fleurs avec l'étoile violette.

GERTRUDE, à part.

Étrange ! la couleur de son anneau maudit.

HUNOLD

S'il est vainqueur, Madame, évitez le bandit.
Il vous tuerait peut-être et ce serait dommage.

GERTRUDE, ironique.

Vraiment, tu crois cela ?

HUNOLD

Il écume de rage.

GERTRUDE

Tant mieux ! Je vois par là qu'il m'aime follement,
Et veux, de cet époux, faire un parfait amant.
Que sa fureur bouillonne, éclate et s'exaspère,
C'est moi qui recevrai le choc de sa colère.

(Elle congédie Hunold d'un signe, monte sur l'estrade et prend place
près de l'Électeur.)

SCÈNE II

GERTRUDE, L'ÉLECTEUR, CHEVALIERS, LE PEUPLE.

(Des fanfares annoncent le commencement du combat.)

GERTRUDE sur l'estrade, se penche vers l'arène.

Les chevaux sont partis... et le combat commence...
Quel choc retentissant !... En pièces, les deux lances..

(Nouvelle fanfare.)

Ils reprennent du champ... Les chevaux furieux
Se cabrent... Nouveau choc ! Ah voici, tous les deux
Roulent à terre... mais, d'un bond, Hartwig se lève.
Et Konrad ?.. Les champions vont s'attaquer au
[glaive.

La lutte est sans merci... C'est le combat à mort...
Comme Konrad est fier, comme Konrad est fort !
Mais sous son heaume noir et sa visièrre à erible.
Il a je ne sais quoi de calme et de terrible.

(Elle devient rêveuse et jette de côté un regard oblique.)

Je ne sais d'où lui vient l'inquiétant pouvoir
Qui me fait le haïr — et me fait le vouloir !

CRIS DU PEUPLE

Grâce ! grâce pour le vaincu !
Arrêtez le vainqueur !
Brisez la barrière !

LES HÉRAULTS D'ARMES repoussent le peuple d'arrière en avant.

Arrière! Arrière!...

(Par la barrière brisée, on aperçoit Hartwig immobile, renversé sur le dos. Konrad, un genou posé sur la poitrine de son adversaire, tient la pointe de l'épée sur son gorgerin.)

LE PEUPLE

Grâce pour le vaincu!

L'ÉLECTEUR

Le combat est fini... Grâce pour le vaincu!

KONRAD enlève l'écharpe bleue et jaune du casque de Hartwig, se lève, remet son épée au fourreau et dit à haute voix en s'avancant vers l'Électeur.

Il est mort!

LE PEUPLE

Quel est cet étranger qui tue un adversaire?
Quel monstre, quel démon, nous cache ta visière?

KONRAD monte les marches de l'escalier, regarde Gertrude en face et se tourne vers elle d'un ton de mépris, la visière toujours baissée.

Vous vouliez ce duel, Madame... Votre Altesse
A ce joli chiffon sans doute s'intéresse;
C'est un trophée à mettre sous votre oreiller...
Je vous rends les couleurs de votre chevalier.
Les porte qui voudra... je n'en veux à personne...
Car je me venge — mais jamais je ne pardonne.

(Il jette l'écharpe sanglante à la figure de Gertrude qui la reçoit dans ses mains crispées avec un mélange de crainte et de plaisir.)

Quelques chevaliers s'avancent, du fond, l'épée à la main.)

1^{er} CHEVALIER

Honte à l'homme félon qui bafoue une femme !

2^e CHEVALIER

A bas ton masque noir, ou je t'arrache l'âme !

3^e CHEVALIER

A genoux ! à genoux devant la noble dame !

LES TROIS CHEVALIERS, ensemble.

Oui, nous te défions et t'appelons infâme !

LE PEUPLE

Mort à l'infâme !

L'ÉLECTEUR

Chevalier noir, dis-nous ta race, ton pennon.
Nous voulons voir ta face et connaître ton nom.

KONRAD, qui est resté impassible, lève la visière de son casque.

Je suis Konrad de Felsenek !

LES CHEVALIERS, LES SEIGNEURS ET LE PEUPLE

Son mari !

L'ÉLECTEUR

Son crime est sans excuse. Un tribunal d'honneur
Dira si ce félon est encore un seigneur...

GERTRUDE, pendant cette scène, est descendue lentement de l'estrade, en s'arrêtant à chaque marche. Elle est enfin arrivée en face de Konrad qu'elle regarde d'un sourire hautain. Puis elle se retourne vers l'Électeur.

Pardon, mon beau cousin... la cause me regarde.
Je prends pour aujourd'hui, mon époux sous ma

(Aux chevaliers avec un gracieux enjouement.)

[garde,

A vous, seigneurs, merci ! Mais, pour ce chevalier,
Il me plaît de l'absoudre... ou — de le châtier.
Allez. Je ne crains pas messire en tête à tête,
Et que rien désormais n'interrompe la fête.

SCÈNE III

GERTRUDE, KONRAD

GERTRUDE

T'ai-je bien défendu ? — Sans moi, le tribunal
Déchirait ton blason ! (Caressante.) En tuant ton rival,
Tu m'as prouvé, Konrad, que tu m'aimais encore.

KONRAD

Gertrude, je te hais à mort !

GERTRUDE

Je t'adore

Dans ta fureur qui prouve un amour plus puissant.

KONRAD

Nous sommes séparés par un ruisseau de sang.

GERTRUDE

Il nous lie à jamais. Ce jeune sang qui fume
Fouettera ton désir... Très humble, tu viendras
Implorer ton pardon au golfe de mes bras,
Et le sang de Hartwig, rouge d'adolescence,
Sera pour ton amour comme un bain de jouvence!

KONRAD

Sphinge terrible, quel enfer brûle ton sein?
C'est ton sang que j'aurais dû verser, non le sien!

(Il la menace du geste, mais Gertrude l'arrête aussitôt d'un sourire. Il se détourne, ôte son gantelet de fer taché de sang, le jette à terre avec dégoût, et regarde la bague dont le chaton brille toujours à son doigt, et reste absorbé dans une rêverie profonde.)

GERTRUDE l'observe avec une curiosité scrutatrice et lui dit enfin.

Qu'as-tu donc, d'un air sombre et triste,
A contempler cette améthyste?

KONRAD

Regarde cet anneau magique
Qui brille à mon doigt tristement.
Tu ne peux rien sur ma relique,
Avec ton noir enchantement.
Rayon du ciel, baiser fluide,
C'est ma lumière et mon égide...

GERTRUDE, inquiète.

Par quel charme, par quel serment,
As-tu conquis ce talisman?

KONRAD, après avoir porté l'anneau à ses lèvres.

Je l'ai reçu, par un mystère,
D'une vierge au cœur flamboyant,
Qui resplendit loin de ta sphère,
Comme un soleil au firmament.
C'est l'Etoile de ma pensée,
C'est l'Eternelle-Fiancée !

GERTRUDE tressaille sous l'éclair d'une pensée subite.

Son rais est comme un dard subtil.
Par cet anneau que me veut-il ?

KONRAD continue comme en extase.

L'Ange qui règne sur mon âme
Eclaire ma nuit et mon jour,
Son regard perce comme un glaive,
J'ai pour armure son amour.
Par l'âme que je glorifie,
Par cet anneau, je te défie !

GERTRUDE, à demi intimidée, à part.

Une âme... une ombre... un vain espoir
Peuvent-ils briser mon pouvoir ?

(Les cuivres font entendre une lointaine fanfare, d'un caractère grave et religieux.)

KONRAD

Entends-tu cette aubade
Et son appel religieux ?

Wilfried, mon compagnon, repart pour les saints
L'appel pour la croisade [lieux.

Emplit mon cœur silencieux,
Avec mon compagnon, je pars pour les saints lieux.

GERTRUDE, stupéfaite.

Insensé, que fais-tu ?

KONRAD

Dans les combats... en Palestine... à Césarée
Je vais chercher mon Eternelle-Fiancée !

(Il sort sans la regarder, comme perdu dans ses pensées. Gertrude, interdite, le suit du regard.)

Les fanfares du tournoi annoncent un nouveau combat équestre. Les bateleurs, les bohémiens et les danseurs de corde reviennent sur le devant de la scène en gambadant.)

LE PEUPLE

(Chœur.)

Au jour du tournoi,
Le noble travaille et le peuple est roi.
Au jour de joie,
Au jour du tournoi !
Coursiers qui hennissent,
Clairons qui frémissent,
Les fiers chevaliers sont en grand arroi.
Flots blancs de poussière,
Pennons et bannières,
Volent dans l'arène et fringuent aux toits.
Les écus reluisent,
Les lances se brisent,
Chacun pour sa dame et tous pour le roi !

(Le peuple se précipite vers la barrière du fond pour regarder le nouveau combat.)

GERTRUDE est restée absorbée et immobile dans la mêlée populaire qu'elle ne voit pas. Son regard semble chercher intensément la solution d'un problème. Tout à coup, son expression et son geste montrent qu'elle a trouvé ce qu'elle cherchait.

L'anneau ! le talisman ! Oui, c'est par sa magie

Qu'il me bravait hier et qu'or il me défie...

Il ne partira pas pour le combat sacré...

Cet anneau, je le veux ; cet anneau je l'aurai !...

(Les accords graves et solennels de la fanfare religieuse se font entendre encore une fois et se perdent dans l'éloignement. — Gertrude lève le poing au ciel comme pour les suivre de sa menace.)

RIDEAU

SIXIÈME TABLEAU

LA LANDE

Une lande sauvage de maigres bruyères avec quelques buissons tordus par le vent. Au fond, un étang noir. Sur l'autre rive, une sombre forêt de sapins. A gauche, la tente de Wilfried, haute et large, aux draperies rouges, couronnée d'un écusson armorié et surmontée d'une grande croix blanche. A droite, lui faisant face, la tente de Konrad, petite et grise. Ses plis écartés laissent voir un lit de camp. Lumière du soir. De grandes nuées noires courent dans un ciel d'orage.

Au lever du rideau, Wilfried armé du casque et de la cotte de mailles, revêtu du manteau rouge des Templiers, avec la croix de Malte en bleu, se tient droit devant sa tente. Douze chevaliers, vêtus de même, sont à genoux en demi-cercle, six par six, à sa droite et à sa gauche. Ils portent tous, comme Wilfried, la croix blanche sur leur poitrine. Konrad est debout, entre deux valets d'armes, et regarde, immobile, le groupe en face de lui.

LES CHEVALIERS, à genoux.

(Chœur des croisés du Temple.)

Jadis, en Terre-Sainte, à l'ombre du Calvaire,

Au Sépulcre envoûté,

On entendit crier un Ange de Lumière :

« Christ est ressuscité ! »

Dans chaque homme, depuis, l'Ange fulgure et crie :

« Ressuscite à ton tour,

« Marche, lutte, conquiers l'éternelle Patrie

« Par l'éternel Amour ! »

(Les chevaliers se lèvent et mettent la main à la garde de leurs épées.)

Mais l'Infidèle impur a profané la pierre
 Que l'Esprit remuait,
 Et le tombeau divin où parlait la Lumière,
 Reste sombre et muet.

(Ils tirent leurs épées et les réunissent par la pointe.)

Nous luttons sur la terre inculte et chevelue,
 Sous le ciel triste ou beau,
 Pour qu'un jour en mourant chacun de nous salue
 L'éclair de ce tombeau.
 Et nous retrouverons au pied de nos calvaires
 Un ange de beauté,
 Pour dire à l'univers : « Tous les hommes sont
 « Christ est ressuscité ! » [frères...

(Au dernier mot, tous les chevaliers tendent leurs épées au ciel, puis les remettent au fourreau.)

WILFRIED s'avance vers Konrad.

Toi qui viens parmi nous, chez les frères du Temple,
 Combattre en compagnon soumis, pourquoi viens-
 [tu ?
 Qui te poing ? Quel souci ? Quel espoir ? Quel
 [exemple ?
 Qui te pousse à quérir la plus haute vertu ?

KONRAD

Une fanfare intense
 Secoua ma torpeur,
 Et la voix du Silence
 A chanté dans mon cœur.

WILFRIED

Veux-tu, quittant pour Dieu toute œuvre fausse et
Renoncer sans regret au terrestre plaisir, [vaine,
Et, foulant à tes pieds toute faiblesse humaine,
Ne plus vivre avec nous que d'immortel désir?

KONRAD

Dans ma nuit, j'ai vu l'Ange,
Et j'ai bu sa splendeur ;
Je lui donne en échange
Ma force et ma verdure.

WILFRIED

Veux-tu, ressuscité dans ta splendeur première,
Esclave par la chair, par l'Esprit être roi?
Sous le signe du Christ, vaincre par la Lumière,
Et sans tache garder le joyau de la foi?

KONRAD

Son rayon m'illumine
Pour le combat sacré.
Bientôt en Palestine,
Wilfried, je te suivrai.

WILFRIED

Notre amitié fut sainte en joie et en souffrance,
Nous voici pour toujours frères par l'Espérance.
Célébrons donc ici le rite solennel
Des frères d'armes, cimenté par l'Eternel.

(Les chevaliers apportent une coupe d'or et y versent du vin.)

WILFRIED ET KONRAD saisissent la coupe ensemble, chacun d'une main et l'élèvent au ciel, puis ils prononcent d'une seule voix le serment de fraternité.

Dans la coupe où fulgure
Pour toute créature
Le sang du Christ avec l'auguste Vérité,
Buvons dans ce calice
Le feu du sacrifice
Le vin brûlant et fort de la Fraternité
A la mort ! A la vie !...
Frères, Dieu nous convie
Au Temple des élus, infrangible Cité !

(Wilfried boit le premier, Konrad vide la coupe. Ils s'embrassent.)

LES DOUZE CHEVALIERS, rangés en demi-cercle derrière eux, forment la chaîne en se donnant la main et répètent le serment

A la mort ! A la vie !
Frères, Dieu nous convie
Au temple des élus, infrangible cité !

WILFRIED

Que le serment t'enflamme et l'Ange te protège.
Mais pour le grand départ, frère, où te reverrai-je ?

KONRAD

J'assemble à Felsenek les vassaux de mon fief.
Le rendez-vous est là.

WILFRIED

Sois prompt, le temps est bref.

KONRAD

Dans trois jours !

WILFRIED

Dans trois jours !

(Wilfried sort par la gauche avec les chevaliers, après un dernier salut d'armes.)

SCÈNE II

KONRAD, LES ESPRITS DU LAC ET DE LA FORÊT

KONRAD, resté seul, baisse la tête d'un air pensif.

Au château de ma mère,
Je dirai pour adieu ma plus douce prière.

(Il regarde avec inquiétude la lande assombrie et le lac qui se ride. Un vent de tempête passe sur la forêt.)

Comme le vent du soir fait gémir les forêts !
L'étang frissonne... et l'eau garde ses vieux secrets.

(Il fait un geste vers la forêt.)

Jours sauvages et fiers de mon adolescence,
Vous emplissez ces lieux d'une tristesse immense...
O pouvoir du passé!...

(Il s'étend sur son lit de camp, sous la petite tente, et s'accoude dans une rêverie profonde. Les deux valets d'armes, voyant leur maître reposer, se couchent dans la bruyère et s'endorment. Le crépuscule tombe de plus en plus. Une femme, enveloppée d'un manteau gris et d'un capuchon qui lui cache entièrement le visage, se glisse avec précaution dans la tente de Wilfried, dont elle referme les tentures. Par les interstices, elle observe attentivement Konrad étendu dans la tente en face sur son lit de camp, et plongé dans un demi-sommeil. Il fait nuit noire. Les rafales du vent secouent par intervalles la forêt. Des ombres vagues apparaissent à la lisière du bois, sur l'autre rive de l'étang.)

CHŒUR DES OMBRES

(Voix d'hommes. — Elles traînent des linceuls rouges.)

Tes mains ont tué l'adversaire,
 Ton cœur se croit libre, insensé!...
 Mais en toi, comme une vipère,
 Se tord l'âme du trépassé.
 Déjà tu sens sa chaude haleine
 Parmi les vrilles du plaisir...
 Et, sur ta couche, lourd phalène,
 Te frôle un ténébreux désir!...

KONRAD se débat et se tord sur sa couche.

Loin de moi, vieux démons, ombres, larves fan-
 [tômes,
 Je ne vous connais plus. J'ai quitté vos royaumes...

CHŒUR DES OMBRES

(Voix de femmes. — Elles se meuvent en longues robes blanches et vaporeuses.)

Konrad, nous sommes les Aimées...
 Tu nous maudis?... Vois nos douleurs.
 Vois, tes forêts sont parfumées
 De nos baisers et de nos pleurs.
 Quand tu souffres, quand tu sommeilles,
 Nous épions tes longs soupirs.
 En vain tu dors, en vain tu veilles,
 Nous nous penchons sur tes désirs.

KONRAD, avec des gestes d'angoisse, comme s'il se défendait contre des bras qui veulent l'enlacer.

Tourmenteuses, fuyez. Va-t-en Genièvre, Enide!...
 N'ai-je pas triomphé de la Sphinx perfide?

CHŒUR DES OMBRES

(Toutes ensemble étendent leurs bras vers Konrad. — Voix d'hommes et de femmes.)

Non, la Sphinge est partout, dans la forêt qui pousse,
Dans le ruisseau qui chante et le vent qui répond ;
La Sphinge est dans le lac et sur la lande rousse ;
La Sphinge est dans ton cœur qu'a mordu le
[harpon !

KONRAD, se levant à demi.

Sur la lande, une femme émerge à chaque touffe !
Leur essaim m'envahit et me brûle... j'étouffe.

LA NIXE sort à mi-corps de l'étang et chante en tordant ses cheveux
au clair de lune.

Sous l'eau qui se crispe,
Mon lit est profond ;
L'étoile et le disque
Se mirent au fond.
Ma caresse efface
Le mal accompli.
Viens-tu?... L'heure passe.
Je verse l'oubli...

KONRAD se lève dans une extrême agitation.

Assez de vous ! Je hais vos leurres et vos doutes
Si le passé qui m'étreint est si fort,
J'évoquerai celle qui vous renferme toutes,
J'évoquerai le monstre et son charme de mort...
La Sphinge aux yeux de gouffre, effrayant météore,
Oui, la Sphinge qui tue... la Sphinge qui dévore !...

(Les ombres et la Nixe disparaissent.)

SCÈNE III

GERTRUDE, KONRAD

(A ces dernières paroles, Gertrude qui n'a pas perdu Konrad de vue et qui épie ses moindres mouvements, s'est avancée jusqu'à lui, le dos courbé, à pas rampants. A son appel, elle se jette à ses pieds, toujours enveloppée de sa cape.)

GERTRUDE, à genoux.

Ah ! Pitié !

KONRAD, effrayé.

Qui es-tu ?

GERTRUDE

Dans ta mansuétude
Une maudite cherche un asile...

KONRAD

Gertrude !

GERTRUDE rejette son capuchon. Ses cheveux défaits tombent sur
ses épaules.

Gertrude, au désespoir, qui brave ton courroux !...

KONRAD

Sache qu'il n'est plus rien de commun entre nous

GERTRUDE

Ah ! tu ne sais donc pas le mal qui me tourmente ?
Oses-tu repousser Gertrude repentante ?

KONRAD

Ah ! plus que ta magie et ta perversité,
Gertrude, en toi, je hais ton infidélité ;
Je ne puis l'oublier.

GERTRUDE

Je ne fus infidèle
Que par dépit d'amour. Car ton âme loin d'elle
Me repoussait, ingrat... et j'ai voulu faillir...
Dans l'espoir effréné de te reconquérir !

(Konrad fait un geste de surprise. — Elle continue de l'implorer à genoux.)

Oh ! crois à mon amour et crois à ma torture !
Je suis une maudite et pauvre créature
Qui, de ta pureté, voudrait se revêtir...

(Impérieuse et passionnée.)

Tremble de repousser mon profond repentir !...

(Se prosternant avec une rampante humilité.)

Vois ! j'embrasse tes pieds comme une Madeleine.

KONRAD, ému.

Aurais-tu donc une âme ?

GERTRUDE

Oui, sûr... si tu m'aimais !...

(Elle se redresse lentement et l'enlace de ses mains suppliantes.)

Au château, reçois-moi comme ta châtelaine...

KONRAD

Impossible... au château de ma mère... jamais !

GERTRUDE le lâche et reprend avec hauteur.

Ne te souviens-tu pas d'avoir été mon hôte ?
De Hohenstein je t'ai révélé la splendeur.
Ne t'ai-je pas livré le secret de ma grotte ?

(Impétueusement.)

Ah ! sauve-moi !... Prends-moi sous ton toit pro-
[tecteur !...

KONRAD

Le signe des croisés a marqué ma poitrine...
Mon serment — dans trois jours — m'appelle en
[Palestine.

GERTRUDE

Tu partiras, Konrad... Au nom de nos amours,
Denos bonheurs passés, donne-moi ces trois jours !...

(Elle saisit sa main pendante, à voix basse.)

...Ces trois nuits...

KONRAD la regarde, effaré, hésitant, puis détourne la tête et dit d'une
voix à peine perceptible.

Eh bien !... soit... au château... ces trois jours...

GERTRUDE enveloppe Konrad de ses cheveux épars et murmure à
son oreille une ardente incantation.

Mon repentir se fond en volupté suave...
Je veux être ta serve et t'aimer en esclave.
Sous ta force je veux languir et m'écraser,
Et pleurer... si mes pleurs peuvent te caresser.
Oui, je suis ton Enide et je suis ta Genièvre,
Et mon baume suprême apaisera ta fièvre.

Loin du monde, enlacés d'une douce torpeur,
Nous noierons notre adieu dans un calme trompeur
Gertrude va renaître, innocente... assouvie...
Et nous ne serons plus qu'un souffle et qu'une vie !...

(Konrad tombe étourdi sur le lit de camp, sous le regard et la bouche de Gertrude. Dès qu'il s'est affaissé, elle se redresse brusquement, et, après avoir constaté qu'il ne bouge plus, elle le regarde avec une joie infernale.)

Il dort, il est vaincu.

(Elle soulève son bras inerte, examine curieusement sa main et en détache délicatement l'anneau qu'elle glisse à son doigt en étouffant un cri de triomphe.)

Ha ! l'anneau ! je le tiens !

J'ai ravi son secret — et Konrad n'est plus rien !

(A ce moment un rayon de lune perce le ciel tempétueux et frôle la lande sauvage. Gertrude élève sa main vers la sinistre Hécate et contemple joyeusement l'améthyste qui chatoie à sa lueur blafarde.)

RIDEAU

ACTE V

L'ANGE

SEPTIÈME TABLEAU

AU CHATEAU DE FELSENEK

Même décor qu'au premier acte. — Tour à gauche, chapelle au fond, terrasse à droite.

La grande tour du donjon est lézardée, envahie par les ronces.

Les marches des escaliers sont disjointes par places ou revêtues de mousse. Plusieurs créneaux sont ébréchés. L'aspect de tout le château trahit l'abandon et le délabrement.

Au lever du rideau, le vieux Siegwart, armé de pied en cap, est debout, à droite de la chapelle, les deux bras appuyés sur une grande épée. Ses cheveux sont tout blancs. Il a l'air sombre et résolu. — Konrad apparaît à la porte du donjon qu'il referme derrière lui. Il descend l'escalier à pas lents et s'approche de Siegwart.

Il fait nuit; le petit jour commence à se lever.

SCÈNE I

KONRAD, SIEGWART

KONRAD

Mes vassaux sont-ils prêts au départ ?

SIEGWART, sans bouger.

Oui, seigneur !

KONRAD, avec un regard inquiet sur la porte du donjon.

N'as-tu pas entendu la trompe du guetteur
Annonçant les croisés de Wilfried ?

SIEGWART

Pas encore.

Ils ne tarderont pas longtemps. Voici l'aurore.

(Il lève son bras droit vers le sommet de la tour éclairée par le soleil levant. Le reste de son corps demeure immobile.)

KONRAD

Siegwart, je suis marri. — C'est un chagrin mortel
De voir le morne aspect du château paternel.

SIEGWART

Quand le maître est absent, le château tombe en
[ruine.
Et l'âme des aïeux s'en va dans la bruine.

KONRAD

Pourquoi, pourquoi Siegwart, quand je rentre le
[soir,
Sur les portraits de mes ancêtres, ce drap noir ?

SIEGWART

Ils ne veulent pas voir l'altière châtelaine
Qui vient les mesurer de son regard de haine.

KONRAD

Pourquoi mes serviteurs, en lui baisant la main
M'ont-ils tous regardé d'un front sombre et mutin ?

SIEGWART

Quand vous aurez quitté votre vieille muraille,
On les chassera tous comme de la canaille.
Ils le savent.

KONRAD pose la main sur la cotte de maille du vieux serviteur amaigri.

Mais toi, qui portes dans tes yeux,
Comme un éclair vivant, l'esprit de mes aïeux,
Toi qui mis une épée en ma dextre naguère,
Et qui veux aujourd'hui, vieux compagnon de
[guerre,
Me suivre en Palestine et te battre en héros...
Pourquoi donc, hier matin, en fourbissant tes armes,
A l'écart, t'ai-je vu verser de grosses larmes ?

SIEGWART regarde son maître d'un œil sévère, sans quitter l'épée sur laquelle il s'appuie des deux mains.

C'est d'avoir aperçu dans l'antique donjon,
Signe de maléfice, un étrange blason.
Au baldaquin de chêne, au lit de votre mère,
Se tord insolemment l'orgueilleuse Chimère
Et l'on voit se dresser au lieu familial
La femelle ambiguë à croupe de cheval !

KONRAD s'assied, accablé, sur le banc, près de la chapelle. — A part.

La Sphinge !... j'ai subi son blason détesté.

(Il se redresse dans un sursaut d'inquiétude, et ajoute à voix haute.)

Mais la chapelle est là, sainte en sa vétusté

Dis-moi, dis-moi, Siegwart, si dans mon sanctuaire
Le vitrail pleure encor des larmes de lumière ?

SIEGWART

La poussière des ans bouche le soupirail
Et l'on n'aperçoit plus la vierge du vitrail.

(On entend la trompette lointaine du guetteur sur le mur extérieur du château. Konrad tressaille. Siegwart continuant.)

Pourtant vous y verrez une vieille relique
Que j'ai mise à l'autel de la chapelle antique.
Voyez !

(Siegwart ouvre la porte de la chapelle. Dans la pénombre, où se dessine seulement la forme obscure de l'autel, on aperçoit l'acier blafard d'une épée nue dressée verticalement, la pointe en bas. La poignée, en forme de croix, brille comme un ostensor.)

KONRAD fait un mouvement d'admiration et de terreur.

D'où cette arme effrayante, de qui ?

SIEGWART

D'un croisé comme vous, d'un aïeul qui vainquit.

(Konrad demeure les yeux fixés sur l'épée, qui reluit dans les ténèbres de la chapelle.)

CHŒUR DES CROISÉS

(Dans l'éloignement.)

Jadis en Terre-Sainte, à l'ombre du calvaire,

Au sépulcre envoûté,

On entendit crier un Ange de lumière :

« Christ est ressuscité ! »

Dans chaque homme, depuis, l'Ange fulgure et crie :

« Ressuscite à ton tour,

Marche, lutte, conquiers l'éternelle Patrie

« Par l'éternel Amour ! »

KONRAD, d'une résolution subite.

L'épée de ma croisade !

SIEGWART, d'un geste de commandement.

Va la prendre !

KONRAD entre dans la chapelle et en ressort aussitôt.

Hélas !

Ce glaive me fait peur... Siegwart, je ne peux pas !

SIEGWART

Peur à vous ? Une épée ? Où donc avez-vous l'âme ?

KONRAD rentre dans la chapelle d'un violent effort et s'approche de l'épée qu'il considère un instant. Mais, tout à coup, il sort à reculons, les bras étendus, et referme les deux battants du portail. Puis, il s'avance sur le devant de la scène et dit d'une voix suffoquée d'épouvante.

J'ai vu sur l'acier clair couler du sang de femme,
Lentement... goutte à goutte... et la lame rougir
De la garde à la pointe... Ah ! toucher... ah ! saisir...
Ce fer... je ne pourrai jamais... jamais... jamais !...

(Siegwart hausse les épaules, comme quelqu'un qui ne comprend pas ce qui se passe. A ce moment Gertrude sort de la porte du donjon et apparaît en haut de l'escalier de la tour. Elle reste immobile, les yeux fixés sur Konrad.)

CHŒUR DES CROISÉS, derrière la scène plus près.

Mais l'Infidèle impur a profané la pierre

Que l'Esprit remuait

Et le tombeau divin où parlait la lumière

Reste sombre et muet.

(Konrad écoute immobile d'émotion et de stupeur. Pendant ce temps Gertrude est descendue de l'escalier et s'est approchée de lui sans qu'il s'en aperçoive.)

SCÈNE II

KONRAD, GERTRUDE

GERTRUDE lui prend le bras.

Regarde-moi, Konrad... Tu ne partiras pas!

KONRAD, sursautant.

Pourquoi donc?

GERTRUDE

Je le veux. Plus un mot, plus un pas.

KONRAD

Tu savais mon serment avant d'ourdir tes ruses ;
Tu consentis. D'où viens qu'aujourd'hui tu refuses?

GERTRUDE

Tu n'as fait qu'un serment, qu'un seul, c'est d'être à
[moi.

KONRAD

Prends mon corps si tu peux ; tu n'atteins pas ma foi !

GERTRUDE, d'un ton de mépris.

Ta foi? Pauvre secret, misérable magie,
Qui laisse son gardien tomber en léthargie.

KONRAD

Elle a su dans ta grotte, un jour, te démasquer.

GERTRUDE

Beau talisman ! Il n'est plus temps de l'invoquer.
Le lutteur invincible a perdu son égide.
Regarde ! Ton anneau, c'est moi qui l'ai, perfide !

(Elle étend vers Konrad un poing menaçant et lui montre l'améthyste qui brille à son doigt.)

KONRAD, consterné.

A ta main cet anneau ? L'améthyste adoré,
A l'Ange de lumière, à Berthe consacré ?

GERTRUDE, d'une ironie profonde.

Quand pâmé dans mes bras tu me criais : « Je t'aime ! »
N'avais-je donc pas droit à ce gage suprême ?

KONRAD, hors de lui.

Non ! Non ! Tu m'as volé mon trésor et ma foi.
Je te l'arracherai ! Rends-le moi ! Rends-le moi !

(Il lui prend la main et veut la violenter. Elle le maîtrise du regard et du geste. Il s'affaisse sur le banc de la chapelle.)

GERTRUDE considère Konrad avec un sourire sinistre et se penche sur lui.

L'Ombre pâle qui t'aime... et dont j'étais jalouse...
N'est plus là... Maintenant, c'est moi qui suis
[l'Épouse !]

KONRAD se redresse subitement.

Eh bien, non ! tu n'es pas, monstre, ce que tu dis !
Malgré tes yeux d'enfer et tes charmes maudits,
Je la sens près de moi, la Douce, l'Immortelle
Que j'invoquais, enfant, dans la sombre chapelle.

Où mon regard la vit pour la première fois...
Je vois ses yeux ! Je sens sa main ! J'entends sa voix.

GERTRUDE

Va donc la retrouver, ta pure fiancée,
Avec ton Rupertus, hochet de ta pensée.
Contemple sa beauté, jouis de ses appas,
Et puis, — allez prier votre Dieu qui n'est pas !

KONRAD saisit la poignée de la porte de la chapelle.

Sache donc, impudente et folle enchanteresse,
Qu'un glaive cache ici sa lame vengeresse,
Dont la pointe flamboie et brille le pommeau,
Et qu'elle te tuera si tu gardes l'anneau.

(Gertrude éclate d'un rire diabolique, mais Konrad ouvre la porte de la chapelle. On aperçoit l'épée blafarde dressée sur l'autel.

GERTRUDE pousse un cri de rage et de détresse, comme un long râle.

Ah !

(Konrad veut entrer dans la chapelle.)

GERTRUDE, affolée d'épouvante, lui barre le chemin.

Tu n'entreras pas !...

(Il la saisit avec force, la jette de côté et se précipite dans le petit sanctuaire.

KONRAD sort de la chapelle noire avec le glaive flamboyant.

L'anneau ! Je veux l'anneau !

GERTRUDE a reculé jusqu'à l'escalier du donjon où elle reste acculée
comme une bête fauve à sa tanière.

Non, jamais, moi vivante,
Non, tu ne l'auras pas !

KONRAD, marchant sur elle.

Tu crois ?

GERTRUDE, avec rage.

Tue-moi donc, si tu l'oses !...

(Elle hausse les épaules et le nargue.)

Mais tu n'oseras pas !

(Elle poursuit dans un accès de fureur et de délire.)

Non, tu n'oseras pas. N'as-tu pas été lâche

Autrefois, aujourd'hui, toujours,

Dans toutes tes vies,

Dans tous tes amours ?

Lâche avec la Nixe et la Bohémienne,

Lâche avec la fille de Saladin ?

Oui, lâche devant toute femelle

Qui sut te cajoler ;

Mais moi, je suis la Sphinge et la Reine éternelle

Qui te fait trembler.

Ah ! comme je te hais, comme je te méprise !

Ton anneau de salut, entre mes mains s'aiguise

Pour l'œuvre de séduction.

Regarde-le briller dans ma main tentatrice

D'un rayon enjôleur, d'un savant maléfice

De charme et de perdition.

Pars donc ! avec l'anneau je vais mettre en pous-
[sière

Ton château paternel et ton vieux sanctuaire.

J'y ferai rutiler dans toute sa splendeur

Mon antre triomphal de magie et d'horreur.

Tu me crois ton esclave?
Voilà comme je te brave!

(Elle étend l'anneau vers lui.)

Par l'anneau qui rayonne
Et le pouvoir qu'il donne
A genoux! A genoux! Dans la poussière!
A terre!

(Elle avance sa tête comme pour une tentation satanique où la volupté se mêle à une suprême ironie.)

Ne le sais-je pas, comme tu te pâmes?
A genoux! à genoux!

KONRAD, qui a reculé pas à pas jusqu'au seuil de la chapelle, la saisit subitement à la nuque et lui plonge son épée dans la gorge.

Meurs donc, tueuse d'âmes!

(Konrad laisse tomber son épée et reste pétrifié d'horreur, les yeux rivés sur le cadavre de Gertrude.)

SCÈNE III

KONRAD, WILFRIED

WILFRIED, entrant

Qu'as-tu fait, malheureux?

KONRAD, sans détacher les yeux du cadavre de Gertrude.

C'est la Sphinx, vois-tu, c'est la terrible femme,
Qui barrait mon chemin et dévorait mon âme.
Je l'ai tuée... Et maintenant... son rouge sang
Eclabousse mes yeux et flétrit l'impuissant.

Ah ! vivante elle fut le monstre qui possède.
Je l'ai tuée !... Et morte encore elle m'obsède,
Elle glace à jamais mon cœur et mon cerveau.

(Il s'approche du cadavre et recule épouventé.)

N'as-tu pas vu son doigt se crispier sur l'anneau ?
L'anneau qu'elle a volé je n'ose le reprendre,
De peur de voir sa main à ma main se suspendre.
Ce cadavre livide étendu devant moi
Me nargue en retenant le signe de ma foi.
Voilà donc mon enfer !...

WILFRIED

C'est la fin de l'épreuve.

(Il étend son épée sur le cadavre.)

Qu'à travers cette horreur la Vérité t'abreuve.

(Montrant Gertrude.)

Elle fut ta faiblesse et ton péché trop cher.
Tes plus mauvais désirs palpitaient dans sa chair ;
Ton regard a su voir la Sphinge dans la Femme,
Mais ta main n'a pas su l'arracher de ton âme.
Il fallait que le monstre en se ruant sur toi
Te dérobat l'anneau, l'Etoile de ta Foi,
Pour secouer ton âme en sa fierté première.
Alors tu l'as tuée... et ce coup te libère
A jamais... Mais le sang versé te souille aussi
Je viens pour le laver...

(Il détache l'anneau de la main de la morte.)

Ton anneau, le voici !

KONRAD, reculé effrayé.

Je n'ose le toucher... Le souffle de l'infâme
D'un voile vénéneux enveloppe mon âme,
Et le sang de la Sphinge étreint mon cœur vaillant.

WILFRIED lui prend le bras.

Un fort peut soutenir un ami défaillant.
Ecoute un frère d'âme, écoute un frère d'armes !
Je bannis de ton cœur tous les sinistres charmes.
Le maître qui t'aima me prête ses vertus
A l'heure où je te rends l'anneau de Rupertus.
Pour te purifier.

(Il touche la tête et le cœur de Konrad de la pointe de son épée.)

Je romps le maléfice

De la Sphinge en ton cœur. Se dissipe et périsse
Le multiple réseau de ses enchantements.
Et qu'elle-même rentre au sein des éléments.

(Il jette son manteau sur le cadavre de Gertrude de façon à le dérober à la vue.)

Or, que ton âme enfin, libre de tout fantôme
Monte d'un fier essor à son propre royaume,
Où s'engendrent au sein de l'éther radieux
Les éclairs fulgurants des combats glorieux !

KONRAD, prend l'anneau, le met à son doigt et regarde l'améthyste.

Bien pâle est le rayon qui sort de mon Étoile...
A quoi me sert l'anneau, si mon Ange se voile ?

(On entend la trompette du guetteur.)

WILFRIED

L'heure du rêve a fui. Konrad, il faut agir !
Du cœur de l'Action ton Ange va surgir.

(Les douze Templiers qui sont montés par derrière sur la terrasse, la couronnent de leur groupe En même temps, les vassaux armés de lances, entrés par une petite porte du fond, se rangent à gauche.

CHŒUR DES CROISÉS

Nous marchons sur la terre inculte et chevelue,
Par le ciel triste ou beau,
Pour qu'un jour, en mourant, chacun de nous salue
L'éclair de ce tombeau...

(Konrad se tourne vers la chapelle, où la vierge du vitrail s'allume subitement d'une vive lumière.)

KONRAD

La vois-tu resplendir? ah! c'est ma fiancée,
Radiante d'amour et de flamme embrasée!

(Il s'élance dans la chapelle et s'agenouille au pied du vitrail. La figure de la verrière qui a le visage de Berthe, devient resplendissante. Elle lui tend le calice en forme de tulipe, qu'elle tient à la main. Sa lueur pourpre baigne le chevalier. Il lève vers l'apparition son épée qui brille d'une lueur blanche. Aussitôt la vierge du vitrail disparaît.)

KONRAD, ressortant.

Je sors tout fulgurant du baptême du feu
Qui change cette épée en un éclair de Dieu!

CHŒUR DES CROISÉS

...Et nous retrouverons au pied de nos calvaires
Un Ange de beauté
Pour dire à l'univers: « Tous les hommes sont frères,
Christ est ressuscité! »

KONRAD

Et moi aussi, je suis ressuscité!

WILFRIED

Et maintenant à la croisade!

KONRAD

A la croisade!

(Wilfried et Konrad se donnent la main. Des trompettes guerrières résonnent au dehors. Au fond de la chapelle, la vierge du vitrail resplendit encore une fois de tout son éclat. Les deux amis qui lui tournent le dos ne la voient pas, mais son rayon brillant tombe sur eux. En même temps des voix chantent dans les airs un chœur nuptial et mystique.

CHŒUR INVISIBLE

(Voix angéliques)

Hymnes célestes, éclatez!

Triomphe aux hommes!

Triomphe aux anges!

Triomphe au ciel! Chantez! chantez!

CHŒUR GÉNÉRAL

Konrad, Wilfried, Croisés, Vassaux, Voix d'en haut.

Hosanna sur la terre!

Dans les cieux hosanna!

Répandez la lumière

Où l'amour pardonna.

Hosanna sur la terre!

Dans les cieux hosanna!

FIN

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



ΕΛΛΗΝΙΚΗ

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας